SCIENCES HUMAINES

N°385/FÉVRIER 2026

SCIENCES HUMAINES

Faisons connaissance

OSER

Psychologie de l'audace



SAUVER LE CLIMAT
par la nature ou la technologie ?

Entretien
RÉJANE SÉNAC
« La cause animale a gagné des batailles »

Phénomène de masse
Se muscler pour exister ?

Michelle Perrot, pionnière de l'histoire des femmes

DOM/S: 7,90 € - BEL/LUX: 7,40€ - CH: 11,90 FS - CAN: 12,99 $CA - D: 8,30 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 7,9 € - MAR : 78 MAD - TOM : 1050 XPF - TUN : 9,90 TND

L 18925 - 385 - F: 6,90 € - RD

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Et demain, à quoi ressemblera notre corps ?



LES GRANDS DOSSIERS N°81
JANVIER - FÉVRIER - MARS 2026

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
OU SUR COMMANDE EN SCANNANT CE QRcode



© Samuel Berthet

ÉDITO

Par **Héloïse Lhérété**
Directrice de la rédaction

L'audace, pour quoi faire ?

La véritable liberté consiste à «*vivre dans la vérité*», affirmait Vaclav Havel, dissident puis président de la République tchèque, dans son plus beau livre, *Le Pouvoir des sans-pouvoirs*. Dans la Tchécoslovaquie des années 1970, il avait compris que le pouvoir totalitaire s'impose moins par la violence que par l'adhésion collective à une mise en scène. On consent à des clowns. Chacun accepte des petits rituels de conformité : se taire face à des propos stupides, applaudir avec les autres, s'arranger avec ses convictions. Ces lâchetés ordinaires installent la tyrannie, tout en déviant l'individu de son être profond. «*Ballotté, manipulé, automatisé, l'homme perd peu à peu la notion de son être*», écrivait Havel.

L'audace commence par ce geste : arrêter de jouer. Mettre fin aux faux-semblants. Elle engage un questionnement intime : jusqu'où suis-je prêt à répondre de ce que j'accepte ? On la retrouve chez les grands dissidents, mais aussi, plus discrètement, chez des gens ordinaires ; dans la sphère publique comme privée. C'est Lamya Essemlali, sur son frêle navire de militants écologistes, exposant sa vie face à un baleinier géant, prête à «*mourir pour une baleine*» (*lire p. 44*). C'est le citoyen qui héberge un persécuté. L'adolescent qui annonce à son père qu'il ne reprendra pas l'exploitation familiale, au prix d'une rupture affective. L'employé qui se lève pour dire qu'il ne reconnaît plus ses valeurs dans celles de son entreprise. De telles insurrections supposent une double disposition intérieure : une intégrité, une fidélité à soi, en même temps qu'un sens des responsabilités à l'égard d'autrui. Elles sont arrimées à des valeurs.

Cette conception tranche avec une autre représentation, dominante aujourd'hui, qui célèbre surtout la prise d'initiative. Cette audace-là valorise le geste, mais oublie l'intention. Elle se mesure à ses résultats, évalués en gains et victoires (en cas d'échec, on loue rarement l'audace qui y a conduit). «*Osez, osez, braves gens !*» proclame en substance une vaste littérature managériale, exhortant à «*sortir de sa zone de confort*», «*faire bouger les lignes*», prendre un temps d'avance. Mais cette injonction peut tromper. Elle tait ce pour quoi, ou pour qui, nous agissons. Et elle fait passer la prise de risque pour une vertu en soi, ce qu'elle n'est pas : elle peut être lucide ou aveugle, portée par des motifs altruistes ou égoïstes.

Derrière un seul mot, il y a donc deux attitudes radicalement opposées. Là où l'audace néolibérale exhorte à «*bouger pour bouger*», l'audace responsable invite au contraire à savoir s'arrêter. Car parfois, nous en savons déjà trop pour continuer. Cette attitude s'apparente à la *parrêsia* analysée par Michel Foucault, le courage de la vérité. Exigeante, elle oblige à regarder les zones d'ombre de notre vie, là où le mensonge est devenu banal, fonctionnel. Se demander si nous sommes clairs avec nous-mêmes, c'est peut-être le premier pas vers la liberté. ●

ILS ET ELLES ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO



© Rebecca BS

Laurent Bègue-Shankland

Professeur de psychologie sociale, il dirige la Maison des sciences de l'homme Alpes. Ses travaux de recherche portent sur **la violence et l'agression humaine**, et sont à l'origine de plusieurs ouvrages dont un de référence : *Psychologie du bien et du mal*, Odile Jacob, 2011.

Page 47



© Coll. personnelle

François Dosse

Ce **grand connaisseur de l'histoire intellectuelle française** est l'auteur de nombreuses biographies (Paul Ricœur, Michel de Certeau, Cornelius Castoriadis, entre autres). Il s'est attelé, avec Isabelle Lacoue-Labarthe, à celle de Michelle Perrot.

Page 72



© Francesca Mantovani/Presse

Cynthia Fleury

Philosophe et psychanalyste, Cynthia Fleury est professeure titulaire de la chaire « Humanités et santé » au Conservatoire national des arts et métiers. Elle est l'autrice de plusieurs livres dont *La fin du courage* (Fayard, 2010) et, récemment, *La clinique de la dignité* (Seuil, 2023).

Page 50



© Xfigpower/wikipedia

Jean Garrigues

L'histoire de la vie politique contemporaine constitue le cœur des recherches de ce professeur émérite de l'université d'Orléans. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont le récent *Jours heureux. Quand les Français rêvaient ensemble*, Payot, 2023.

Page 60



© Coll. personnelle

Général Hervé Pierre

Officier d'active dans l'armée de terre, il est général de division et commande les services des officiers généraux. Auteur d'une thèse de **science politique sur la pensée stratégique** du général André Beaufre, il est directeur de la revue *Inflexions*.

Page 63



© Geneviève Darles

Laurent Testot

Journaliste scientifique, conférencier, formateur, il est **spécialiste des interactions entre le climat et l'humain**. Également auteur, il vient de publier *Notre empreinte sur Terre,* avec Perrin Remonté (cartographe), Armand Colin, 2025.

Page 36

Erratum cahier livres : dans le n°384, l'auteur de la recension de l'ouvrage *Le monde après Gaza* est Léo Fabius et non Thierry Jobard comme mentionné par erreur ; et dans le n°379, l'auteur de la note de lecture de *Origines. Une grande histoire du monde* est Laurent Testot et non Romain Pigeaud. Nos excuses aux auteurs concernés.

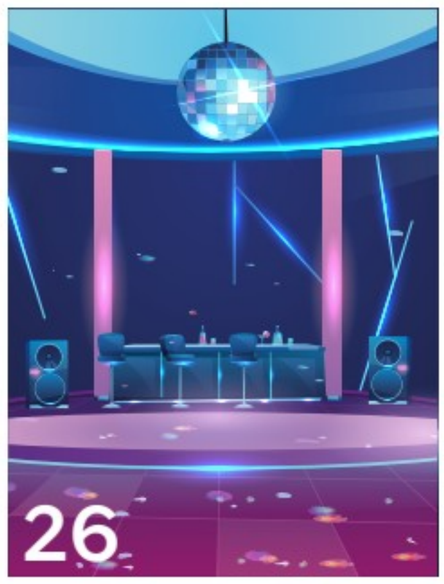
SCIENCES HUMAINES

Sciences Humaines
38 rue Rantheaume 89000 Auxerre
Ventes et abonnement
03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot, Mélina Lanvin, Bénédicte Marrière
Directrice de la rédaction : Héloïse Lhérété
Rédactrice en chef adjointe : Cécile Peltier
Rédacteurs, chefs de rubriques : Nicolas Journet, Jean-Marie Pottier, Fabien Trécourt, Hugo Albandea, Samuel Lacroix
Premier secrétaire de rédaction : Frédéric Peylet
Secrétaire de rédaction : Renaud Beauval
Conseillères de la rédaction : Martine Fournier, Sophie Gherardi
Ont participé à ce numéro : Albane Akoun, Aurélia Blanc, Sybille Buloup, Adèle Cailleteau, Vincent Capdepuy, Jean-Laurent Cassely, Ève Charrin, Catherine de Coppet, Léo Fabius, Edwin Guérineau, Assia Hamdi, Catherine Halpern, Thierry Jobard, Béatrice Kammerer, Thibault Le Hégarat, Olympe Lemut, Frédérique Letourneux, Jérémie Luciani, Frédéric Manzini, Maud M'Bondjo, Régis Meyran, Romain Pigeaud.
Création graphique et direction artistique : Sophie Villette
Graphiste et direction artistique : Isabelle Mouton
Iconographie : Marie-Laure Fior
Chef de projet Web : Steve Chevillard
Assistant webmestre : Alexandre Lepême
Promotion publicité : Patricia Ballon
Comptabilité : Carole Charreau
Éditeur délégué : Lucas Laugel
Directeur de publication : Fabrice Gerschel

Imprimé en France,
Sciences Humaines est édité par Sciences Humaines Communication SAS a au capital de 214 790 €
RC Auxerre B379865975
Actionnaire majoritaire et présidente Philo Éditions SAS
Diffusion : MLP - Réassort joindre Opper : 01 40 94 22 23
Impression : BLG TOUL
2780 Route de Villey-Saint-Etienne
54200 TOUL
Intérieur : Origine du papier : Autriche
39 % de fibres recyclées
Impact sur l'eau : Ptot : 0,014 kg/t
Couverture :
Origine du papier : Ardennes Belgique
0 % de fibres recyclées
Impact sur l'eau : Ptot : 0,012 kg/t
Commission paritaire :
0527 D 81 596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution
Couverture : © TopFoto/Roger-Viollet
Conception : Isabelle Mouton

PEFC 10-32-2813
LE TRI + FACILE


© Léa Crespi
6


© Best Content Production Group/Getty Images
26


© Tom Werner/Getty Images
34


© Ray Harrington/Unsplash
36


© ©Maia Flore
44


© CC0 Paris Musées/Musée Carnavalet - Histoire de Paris
60


©Philippe Matsas/Leextra via opale.photo
72


© BnF / Presse
96

Sommaire

RENCONTRE : RÉJANE SÉNAC

P. 6 **« La cause animale a gagné des batailles »**

Brèves de SAVOIR

L'actualité de la recherche en sciences humaines

P. 18 **L'OBJET DU MOIS :** La tente « 2 secondes »

P. 20 **MA THÈSE EN 3 POINTS**
Fanny Westeel :
Dans l'intimité des adolescents placés

P. 28 **PORTRAIT DE CHERCHEUSE**
VANESSA NUROCK – Remettre l'humain au cœur des machines

GRAND ANGLE

P. 32 **TERRAIN D'ENQUÊTE**
Se muscler pour exister

P. 36 **MONDE EN DEVENIR - Sauver le climat grâce à la nature ?**

DOSSIER

Oser. Psychologie de l'audace

P. 44 **Qu'est-ce que l'audace ?**

P. 47 **Les 5 ressorts psychologiques**

P. 50 **ENTRETIEN AVEC CYNTHIA FLEURY**
« Il ne peut y avoir de vrai courage sans éthique »

P. 54 **L'esprit d'aventure, une question de culture ?**

P. 57 **Les patrons, ça ose tout ?**

P. 60 **L'audace est-elle payante en politique ?**

P. 63 **3 QUESTIONS AU général Hervé Pierre**

P. 64 **Courage intellectuel : la leçon de Kant**

RÉFÉRENCES

P. 72 **MICHELLE PERROT**
Et les femmes sortirent de l'ombre

P. 80 L'illustre inconnue : **Marie Tharp**

P. 82 Mythologie : **A'akuluujjusi, mère protectrice du peuple inuit**

Les livres et la culture

P. 84-97

P. 98 **La question qui fâche**
Shein : ont-ils acheté seulement du plastique ?

Réjane Sénac

Réjane Sénac est politiste. Depuis 2017, elle est directrice de recherche CNRS au Cevipof, dont elle a été élue directrice du département de science politique en 2023.

« La cause animale a gagné des batailles »

Pour Réjane Sénac, la question animale s'inscrit dans l'histoire longue des luttes pour l'égalité. En retraçant son itinéraire – des vallées pyrénéennes aux couloirs de Sciences Po à Paris – elle éclaire les contradictions de nos démocraties, confrontées à la violence banalisée faite aux animaux et au défi d'une cohabitation élargie à l'ensemble du vivant. PROPOS RECUEILLIS PAR ÈVE CHARRIN, PHOTOS LÉA CRESPI.

« *Je n'imaginais pas faire carrière dans la recherche, je ne savais pas que c'était possible* », confie Réjane Sénac avec une pointe d'accent du Sud-Ouest. À l'orée de la cinquantaine, devenue directrice de département au Cevipof (Centre d'études de la vie politique française), la native des Pyrénées nous reçoit dans les superbes locaux du campus Saint-Thomas, la nouvelle enclave de Sciences Po ouverte il y a trois ans au cœur du septième arrondissement parisien. Spécialiste des questions d'égalité, elle a consacré sa thèse et son premier livre, *L'ordre sexué* (PUF, 2007), à la perception des inégalités femmes-hommes. Après avoir étudié les mobilisations féministes, elle s'est intéressée aux mouvements antiracistes, et, désormais, antispécistes (critique de la discrimination fondée sur l'espèce). *Par effraction*, son onzième livre, vise à « *rendre visible la question animale* ». Pour l'écrire, celle qui se voit comme « *philosophe de terrain* » a mené l'enquête « *en immersion* » auprès de 59 associations de défense des animaux. Un champ d'investigations relativement neuf, qui fait écho à ses préoccupations de toujours.

Depuis vos premiers travaux, vous développez une réflexion sur les discriminations. Vous avez écrit sur le sexisme, le racisme, le spécisme. Qu'est-ce qui vous y a menée ?

J'ai grandi dans un village des Pyrénées où porter comme nom celui d'un village d'une autre vallée, c'était être perçue comme une étrangère, au sens grec du terme de « barbare », « hors de la cité ». Ma mère, fille d'un ouvrier espagnol et d'une orpheline d'origine espagnole, avait vécu cette expérience de manière aiguë. Cet héritage m'a d'autant plus rendue sensible aux injustices que j'ai aussi été percutée par le sexisme. Je me souviens d'une scène symbolique. Alors que j'allais à la messe en investissant l'église comme un musée, une salle de concert et un espace de discussion, le curé me dit un jour : « *C'est dommage que tu ne sois pas un garçon, sinon tu serais mon enfant de chœur.* » Ce verdict est ma première prise de conscience féministe. Sans connaître le mot, j'étais aussi antispéciste. Une matinée, alors que je ne trouvais plus Pompon dans les clapiers du jardin de mes grands-parents, je compris qu'ils l'avaient préparé au dîner, sans voir le problème. Ça m'a déstabilisée, d'autant plus venant d'eux que





j'adorais, qu'ils n'aient pas compris l'horreur de transformer un lapin que je considérais comme un ami en aliment. On présente souvent les antispécistes comme des « bobos végans », des citadins coupés des dures réalités agricoles. Or, beaucoup de militants que j'ai rencontrés pour mes recherches viennent, comme moi, du monde rural, où il est difficile de ne pas voir les violences perpétrées contre les animaux non humains.

Comment êtes-vous devenue politiste ?
Dès l'enfance, les violences me sont apparues comme une réalité ni normale, ni naturelle, ni nécessaire, les 3 « N » justifiant toutes les dominations. Or, les sciences humaines et sociales permettent d'interroger les prétendues évidences héritées. Au lycée, j'ai eu la chance qu'un de mes amis me dise : « *Toi qui aimes la philo et les maths, tu as vu cette classe préparatoire littéraire qui contient aussi des sciences sociales et qui vient d'ouvrir à Bordeaux ?* » Je n'avais jamais mis les pieds dans cette ville bourgeoise où l'atterrissage n'a pas été facile. Pour dire mon décalage, un prof a refusé de noter un de mes oraux au motif qu'avec mon accent des montagnes, il n'avait rien compris. Là encore, j'ai expérimenté la dissonance entre les principes égalitaires proclamés et la réalité vécue. Cette dissonance, j'ai voulu la comprendre. Je me suis orientée vers ce qui me faisait vibrer : la philo, la science politique, le droit. L'enseignement, la recherche.

Votre dernier livre, *Par effraction*, porte sur la question animale, de même que le précédent, *Comme si nous étions des animaux*. Comment en êtes-vous venue à vous intéresser aux animaux ?
Comme chercheuse, j'ai toujours été passionnée par les énigmes autour du principe d'égalité. Pourquoi certaines différences sont-elles reconnues comme des injustices, des inégalités ? J'ai consacré mon premier livre, *L'ordre sexué*, aux contradictions entre notre attachement au principe d'égalité et aux différences entre les femmes et les hommes. En France, pays proclamé comme celui de la Révolution et des Droits de l'homme, le principe d'égalité est à la fois central et controversé. Ces controverses constituent le fil rouge de mes travaux, qui ont porté successivement sur l'inclusion des groupes inauguralement exclus de l'égalité de droit : les femmes, les personnes racisées, homosexuelles… Leur exclusion a reposé sur leur association à des missions naturelles, à leur animalité les éloignant du *logos* et de la raison définis comme le propre de l'homme et du politique. Ceci alors que nous sommes tous des animaux ! L'enjeu est de prendre en considération la « sentience » de tous les animaux, c'est-à-dire notre capacité subjective de ressentir des émotions positives et économiques, dont le bien-être et la souffrance. J'ai intégré cette question à mes recherches sur les mobilisations contemporaines contre les injustices.

Quels sont les enjeux philosophiques de la question animale ?
Si, pour reprendre Chico Mendes [syndicaliste brésilien assassiné en 1988 en raison de ses combats pour l'environnement, ndlr], « *l'écologie sans la lutte des classes, c'est du jardinage* », l'écologie sans l'antispécisme, c'est de l'inconséquence. Les émissions de méthane et la consommation d'eau par l'élevage montrent notamment que le capitalisme écocidaire, cannibale et le spécisme sont étroitement imbriqués. On ne pourra pas défaire l'un sans l'autre. L'antispécisme impose de tout remettre à plat, autant nos façons de produire que de consommer. Sur le plan théorique, c'est aussi une question très féconde. Elle nous place dans un inconfort maximal parce qu'elle dévoile nos incohérences. Qu'est-ce qu'une démocratie où l'on élève pour les mettre à mort et les manger des êtres qui ont, comme nous, un intérêt à vivre et qui ressentent de la souffrance ? En France, 3,2 millions d'animaux dits d'élevage sont abattus chaque jour, ils sont 2050 milliards par an dans le monde. Cette comptabilisation de l'horreur doit nous amener à nous interroger sur ce que signifie pour nous aimer. Car nous prétendons aimer les animaux avec qui nous vivons pour la moitié des foyers français et que nous mangeons pour 98 % d'entre nous. Plus de 80 % des Français se déclarent opposés à la maltraitance animale, alors que 8 animaux abattus sur 10 proviennent d'élevage intensif. Comme si un écran se dressait entre l'animal et l'aliment. Cet écran m'intéresse, d'autant plus qu'il est ébréché…

Voulez-vous dire que la question animale se pose, désormais, dans le débat public ?
Oui, et c'est pourquoi nous vivons un moment exceptionnel. Certes, cela s'inscrit dans une histoire, avec notamment la création de la Société protectrice des animaux en 1845 et la loi Grammont en 1850 pénalisant la maltraitance animale, sous l'impulsion en particulier de Victor Hugo, impliqué aussi contre la vivisection.



La cause animale a gagné des batailles : en 1976, le Code rural reconnaît tout animal comme « *un être sensible qui doit être placé par son propriétaire dans des conditions compatibles avec les impératifs biologiques de son espèce* » (article 214-1), statut intégré au Code civil en 2015. À partir de 2010, l'association L214 montre dans ses vidéos, largement diffusées, d'abattoir et d'élevage, que ces avancées juridiques ne sont pas appliquées. Ces images ont fissuré l'écran que nous interposons commodément entre l'animal d'une part, la viande ou le vêtement en cuir d'autre part. En 2016 se crée un Parti animaliste, qui porte l'antispécisme sur le terrain électoral et promeut « *une société qui prend en compte les intérêts des animaux et qui repense la relation entre animaux et humains* ». La même année, une commission d'enquête parlementaire met en lumière les conditions d'abattage des animaux de boucherie en France. Les contradictions dans nos relations avec les animaux sont ainsi devenues un sujet politique.

Avez-vous observé une prise de conscience plus large ?
Pour écrire *Par effraction*, j'ai participé en observatrice à des actions de sensibilisation de collectifs engagés dans la défense des droits des animaux et j'ai fait une soixantaine d'entretiens de responsables d'association et activistes. Lors des actions de rue, les réactions des passants montrent un inconfort croissant face à la violence sur laquelle reposent nos habitudes de consommation, notamment alimentaires. Il y a une prise de conscience de ce que j'appelle, en référence à Hannah Arendt, la « banalité du mal » spéciste. J'ai entendu beaucoup de « *merci* », « *bon courage* », mais aussi « *décalez-vous* ». Lors d'un micro-trottoir de l'association FUTUR dans le quartier des Halles à Paris sur le thème du spécisme, un passant a ainsi déclaré que s'il devait réfléchir, il arrêterait peut-être de manger de la viande, mais qu'il aimait trop ça. Puis il a ajouté : « *Je suis un connard banal* ». Même si les végétariens et les végans doivent toujours se justifier, la honte change de camp. Les résistances sont puissantes, mais notre anthropocentrisme et ses conséquences sont questionnés.

Comment l'antispécisme change-t-il nos démocraties ?
Pour la définir en quelques mots, la démocratie est un régime garant du pluralisme et des droits fondamentaux. Elle est aussi un mode de vie se caractérisant par la capacité à prendre en considération ce qui dérange, est problématique, voire même ce qui est perçu comme sauvage. En incluant des groupes tels que les femmes, les homosexuels et les personnes racisées dans la communauté politique, la démocratie a évolué vers la reconnaissance de tous les humains comme des citoyens à part entière. Pour gagner ces batailles, les féministes et les antiracistes ont dénoncé le rôle de l'animalisation pour justifier les exclusions du périmètre de la démocratie. Il est ainsi logique que les luttes contre le sexisme, le racisme et pour la justice sociale voient dans le rapprochement avec la cause animale un risque de régression ou de diversion. Ceci alors qu'elle porte une exigence de justice et d'égalité transversale. Elle interroge une certaine conception mortifère de l'humain, fondée sur la domination, et, *in fine*, sur le pouvoir de tuer, ce qu'Achille Mbembe appelle le nécropouvoir. Les visites du refuge GroinGroin (Sarthe) où sont hébergés des animaux libérés d'élevages et d'un parc animalier en Forêt-Noire (Allemagne) où sont accueillis des animaux dits sauvages comme des ours, des lynx et des loups m'ont permis de mesurer l'importance de les reconnaître comme des individus uniques en croisant leurs regards, mais aussi en faisant en sorte de leur laisser au maximum leur liberté. Nous voir toutes et tous comme des colocataires de la Terre, plutôt que comme des propriétaires et des biens, c'est très beau, y compris avec les difficultés que cela

Nous voir toutes et tous comme des colocataires de la Terre, c'est très beau.

implique. Ces endroits préfigurent un autre monde, plus doux, où se dessine une cohabitation partagée avec les membres des autres espèces dans une humanité plus humble et plus heureuse.

Et vous-même, mangez-vous de la viande ?
C'est une question personnelle qui nous confronte à l'entremêlement de l'intime et du politique. Je suis devenue végétarienne à l'âge de 17 ans, ce qui n'était pas facile dans les années 1990 dans un internat du Sud-Ouest ! À présent, j'expérimente la complexité de devenir végan dans un monde qui ne l'est pas. Si la responsabilité est avant tout collective, les pratiques individuelles ont aussi leur importance, elles participent de bousculer les possibles.

Peut-on vraiment considérer les animaux non humains comme nos égaux ?
Depuis mes premières recherches, j'ai analysé les quiproquos récurrents au sujet de l'égalité discréditée comme aveugle aux différences. Quand les zones d'éducation prioritaires (ZEP) ont été mises en place en 1981, allouant plus de moyens aux établissements des quartiers défavorisés, certains se sont ainsi réjouis que l'équité l'emporte enfin sur l'égalité. Comme si ce dernier principe imposait de traiter de la même façon des situations différentes. Appliquer le principe d'égalité, ce n'est pas nier les différences, mais les prendre au contraire en considération pour qu'elles ne créent pas d'injustice, de domination. Condorcet porte cette idée, en particulier dans ses *Mémoires sur l'Instruction publique* (1791) : il se demande comment l'école peut former les élèves à l'autonomie, en s'adaptant à leurs besoins, à leurs contextes de vie. Appliqué aux animaux non humains, le principe d'égalité n'implique donc pas de leur accorder les mêmes droits qu'aux animaux humains que nous sommes. Dire que l'objectif serait de leur donner le droit de voter ou de se marier, c'est être dans l'évitement de la discussion sur ce que serait une citoyenneté qui dépasserait les frontières humaines en prenant au sérieux les besoins des différentes espèces.
En 2011, dans *Zoopolis* (Hermann, 2025), les philosophes canadiens Sue Donaldson et Will Kymlicka donnent des pistes concrètes en proposant d'accorder à tous les animaux non humains des droits universels – ne pas souffrir, vivre dans un environnement qui permette la satisfaction de leurs besoins fondamentaux – et des droits spécifiques. S'inspirant des théories de la citoyenneté, ils distinguent, parmi eux, ceux à qui l'on donnerait le statut de citoyen (qui vivent avec nous depuis des millénaires, et que nous qualifions de « domestiques » ou « d'élevage »), le statut de résidents (ceux qui vivent en liberté à proximité des humains, comme les pigeons, les rats renommés « surmulots ») et le statut de peuples souverains (les animaux dits « sauvages »). Des associations comme Projet Animaux Zoopolis ou Convergence Animaux Politique interpellent et accompagnent les politiques pour qu'ils mettent en pratique cette zoopolitique au niveau local et dans la loi.

Historiquement, l'égalité proclamée n'a pourtant pas empêché des discriminations flagrantes…
C'est vrai. Athènes, au 5e siècle avant notre ère, est souvent présentée comme un modèle de démocratie directe alors que les citoyens n'y représentaient que 10 % de la population. Les femmes, les esclaves, les métèques en étaient exclus. Cet angle mort vis-à-vis de notre héritage a été l'une de mes portes d'entrée dans la recherche. Le principe de l'égalité est traversé de contradictions ; je tente d'en déchiffrer l'impact dans la France contemporaine. Citons le Code civil, qui a longtemps renvoyé les femmes au statut de mineures, ou le Code de l'indigénat, qui légalisait l'inégalité de droit dans les colonies françaises. Pour mémoire, sous couvert de neutralité de l'universalisme républicain, le suffrage dit universel a été masculin jusqu'en 1944. Ainsi, dans notre devise, la notion de « fraternité » pèse lourd : elle dit à qui on applique les principes d'égalité et de liberté. Elle nous amène en creux à nous poser la question de qui sont les « non-frères ». C'est en lien avec cet héritage où la norme est l'exclusion que des militants féministes, antiracistes et pour la justice sociale, se méfient du principe d'égalité et valorisent la justice, l'équité ou la dignité.
Comme je le développe dans mon livre *Radicales et fluides* (2021), j'ai pris la mesure de l'importance de cette méfiance à travers une enquête auprès de 130 responsables d'associations et activistes féministes, antiracistes, antispécistes, pour la justice sociale et écologique. Vécue comme une promesse trahie, l'égalité est un « *mot blessé* » pour reprendre l'expression de Daniel Bensaïd, et

Notre choix de lectures

Avant ***Par effraction*** (Stock/Philosophie Magazine Éditeur, 2025), Réjane Sénac a consacré à la question animale un essai court et clair, ***Comme si nous étions des animaux*** (Seuil, Libelle, 2024). Il est temps, dit-elle, de voir l'antispécisme comme « *nécessaire pour faire un pas en avant dans l'application du principe d'égalité* ». Tous les livres de Réjane Sénac portent sur le principe d'égalité, ses implications et ses ambivalences. Dans ***Radicales et fluides*** (Presses de Sciences Po, 2021), elle mène une enquête philosophique sur les mobilisations contemporaines contre le racisme, le sexisme, l'homophobie et le spécisme. Auparavant, la politiste a interrogé « *le mythe de l'égalité à la française* » dans ***Les non-frères au pays de l'égalité*** (Presses de Sciences Po, 2017).





plus encore un mot qui a blessé. Il demeure néanmoins un horizon fédérateur à condition d'être réapproprié comme un levier de justice commune, d'émancipation partagée à travers notamment la déclinaison de la fraternité en solidarité.

Êtes-vous une chercheuse engagée ?
Je ne me considère pas comme militante, mais comme une universitaire engagée. Je vous ai dit ma révolte précoce face aux violences et aux discriminations. Aucune position n'étant neutre, j'assume mon point de vue situé, cela participe de la démarche scientifique. La fameuse neutralité axiologique de Weber est souvent utilisée pour disqualifier l'engagement des chercheurs face aux défis de leurs temps, alors que la rigueur scientifique n'est pas incompatible avec le fait d'assumer une responsabilité dans la défense des droits fondamentaux. Weber a ainsi notamment contribué à rédiger la constitution de la République de Weimar, il n'a pas été un savant hors du politique. Par mes recherches, j'espère participer de la discussion sur le sens de notre devise « Liberté, Égalité, Fraternité », et la place centrale qu'y occupe le principe d'égalité. ●

4 choses à savoir
Réjane Sénac

1. Son rituel d'écriture
Réjane Sénac aime travailler le soir et la nuit, « *moment suspendu* », jusque vers 2 heures du matin. Mais « *ça devient plus dur en vieillissant* », avoue-t-elle.

2. Son livre de chevet
C'est un livre que tout le monde connaît, et qu'elle-même a découvert grâce à son instituteur à l'école élémentaire : *Les Misérables*. La politiste se souvient d'un « choc esthétique », et l'a fait lire à son tour à son jeune fils. Sensible au fait que Victor Hugo ait « *bougé politiquement au cours de sa vie* », du légitimisme romantique de ses quinze ans au socialisme généreux de sa maturité, elle admire le personnage de Monseigneur Bienvenu, à qui elle dédie son dernier livre : il « *ouvre la porte à Jean Valjean sans lui demander ses papiers* ».

3. La personnalité qui l'a influencée ?
L'étude de Platon, en master de pensée politique, l'a éblouie. Elle juge « *avant-gardiste* » le philosophe athénien qui prête aux hommes et aux femmes des capacités égales, et admire dans la maïeutique « *une manière d'enseigner et de penser qui inspire* » sa propre pratique. Plus tard, elle a été marquée par la philosophe et féministe américaine Nancy Fraser, pour ses travaux novateurs sur le concept de justice.

4. Si elle n'avait pas été politiste, elle aurait été…
Avocate ! Étudiante, elle s'est posé la question. Comme il n'est pas facile de se faire une place dans le monde académique, il lui fallait un plan B. Pour mieux comprendre les enjeux philosophiques de l'égalité, elle a fait à Paris-I un master de droit de la personne. Elle « *aurai(t) pu trouver (s)a place* » au barreau : « *c'est une façon d'agir contre les injustices.* »

L'IMAGE DU MOIS

LE REGARD SANS FARD DE MARTIN PARR

À première vue, cette photographie aux couleurs un peu criardes semble presque banale. Une foule se presse dans un fast-food pour dévorer des hot-dogs derrière un comptoir en bois, un peu graisseux jonché de miettes… Une jeune fille, enveloppée dans une serviette de bain jaune, nappe le sien de ketchup avec application. Au loin, on aimerait voir la mer, comme le suggèrent les tenues de plage des clients, mais c'est un bâtiment en béton qui se dessine.

Cette image est emblématique du travail de Martin Parr, figure majeure de la photographie contemporaine, disparue le 6 décembre 2025, aussi connue du grand public que discutée par la critique. Tiré de la série *The Last Resort*, réalisée entre 1983 et 1985, ce cliché a été saisie à New Brighton Beach, une station balnéaire de Liverpool, alors fréquentée par la classe ouvrière durement touchée par la crise et le thatchérisme. Margaret Thatcher, devenue Premier ministre du Royaume-Uni en 1979, mène une politique ultralibérale, dont les classes populaires, notamment dans le nord de l'Angleterre, comme ici à Liverpool, sont les principales victimes. Privation, baisse des impôts et… accroissement brutal des inégalités. Si « *the last resort* » peut être traduit par « le dernier lieu de villégiature », il signifie aussi « le dernier recours » !

Nul misérabilisme pourtant dans les clichés de Martin Parr, mais un objectif acéré et un sens aigu du détail. Un regard cruel, diront certains qui se sont offusqués de sa charge sarcastique. Ses clichés ne sont pas là pour éveiller la pitié, mais pour rendre compte d'une réalité prosaïque : celle d'une société de loisirs et de consommation pas très glamour, qui prête parfois à sourire.

Son œuvre pose plus largement la question de la représentation des classes populaires, soulevée par Jean-Claude Passeron et Claude Grignon dans *Le Savant et le populaire* (Seuil, 1989). Les deux sociologues identifiaient deux travers : d'une part, le populisme, qui enchante la culture populaire et minimise ce faisant les rapports de domination, et de l'autre, le misérabilisme. Martin Parr fait le choix, lui, de les documenter avec humour. ● CATHERINE HALPERN



© New Brighton from « The Last Resort », Martin Parr/Magnum Photos



Brèves de SAVOIR

L'ACTUALITÉ DE LA RECHERCHE EN SCIENCES HUMAINES



ÉTHOLOGIE

DU SEXE CHEZ LES MOUSTIQUES

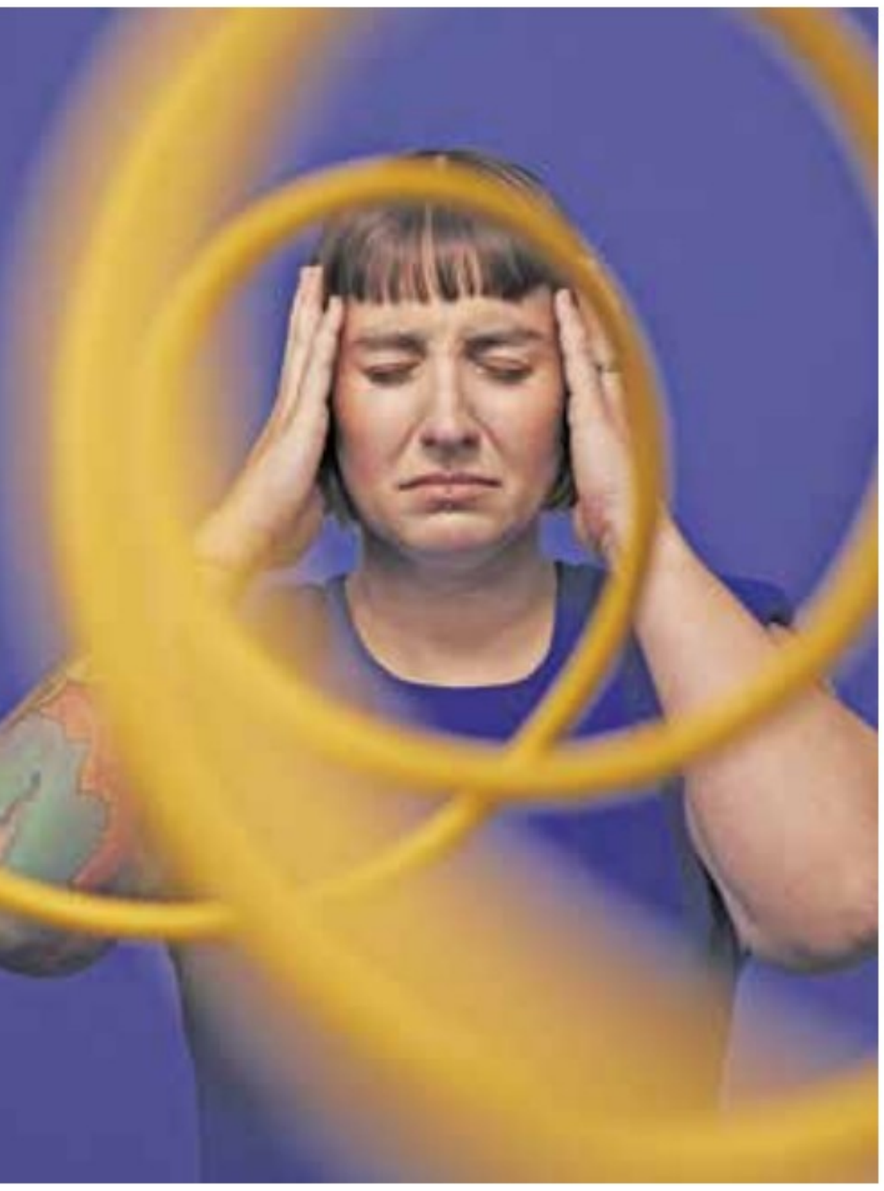
Des chercheuses de l'université Rockefeller ont mis au point un sperme fluorescent pour suivre finement les unions du moustique *Aedes aegypti*, dont 86 % à 96 % des femelles ne s'accouplent qu'une seule fois. Cette analyse révèle un mécanisme « serrure-clé » où la femelle allonge son extrémité génitale pour accepter l'accouplement. Refuser ce geste permet d'empêcher physiquement l'union, si elles ont déjà été fécondées auparavant. Ce verrou comportemental, efficace contre les mâles non désirés de leur espèce, cède toutefois face au moustique tigre, *Aedes albopictus*, qui peut forcer l'interaction. Ce contournement mène à des accouplements interespèces stériles qui privent la femelle de nouvelles unions. Un phénomène susceptible d'influencer la compétition entre ces espèces vectrices de maladies. **SYBILLE BULOUP**

SOURCE Leah Houri-Zeevi *et al.*, « A rapidly evolving female-controlled lock-and-key mechanism determines Aedes mosquito mating succes », *Current Biology*, vol. 35, n° 22, 2025.

© Kwangmoozaa/Getty Images

PSYCHOLOGIE

LES GRANDS SOUCIS DE LA MISOPHONIE



Certains bruits anodins – un mâchonnement, un reniflement, un tic-tac – peuvent plonger certaines personnes dans une colère ou une angoisse irrépressible. Ce trouble, la misophonie, toucherait jusqu'à une personne sur cinq. Une récente étude éclaire d'un jour nouveau ce phénomène : les cerveaux misophones semblent moins flexibles, tant émotionnellement que cognitivement. Les chercheurs ont recruté 140 volontaires, dont un quart présentaient une misophonie cliniquement significative. À l'aide d'un test informatique sollicitant la mémoire et la capacité à passer d'une émotion à une autre, ils ont mesuré l'« élasticité émotionnelle » des participants. Ces derniers ont aussi rempli des questionnaires évaluant leur flexibilité cognitive et leur tendance à ruminer.

Les résultats sont sans appel : plus la misophonie est sévère, plus les participants montrent une rigidité émotionnelle et mentale marquée. En pratique, les personnes les plus sensibles aux sons ont plus de mal à s'adapter aux changements. Leur cerveau peine à « tourner la page », comme s'il restait coincé sur leur émotion précédente. Les chercheurs ont également observé une inflexibilité cognitive : les personnes misophones ont plus de difficultés à changer de stratégie mentale ou à s'ajuster à des situations nouvelles. Cette rigidité pourrait expliquer leur réactivité exacerbée face aux bruits imprévus, perçus comme des ruptures de l'ordre ou des violations de normes. Autre découverte : la rumination est fortement liée à la sévérité de la misophonie. Les chercheurs suggèrent donc que la misophonie ne se limite pas à une hypersensibilité sensorielle, mais qu'elle s'accompagne de difficultés plus globales dans la régulation émotionnelle et cognitive. **S.B.**

SOURCE Vivien K. Black *et al.*, « Misophonia symptom severity is linked to impaired flexibility and heightened rumination », *British Journal of Psychology*, septembre 2025.

© Klaus Vedfelt/Getty Images

SANTÉ

DEBOUT, LES DAMNÉS **DE L'HUMEUR!**

Et si votre humeur de demain dépendait de vos gestes d'aujourd'hui ? Une vaste étude menée auprès de jeunes adultes en bonne santé révèle que de minuscules variations dans notre emploi du temps suffisent à influencer notre état émotionnel dès le lendemain. Pour tenter de comprendre comment, des chercheurs australiens et états-uniens ont équipé 354 jeunes adultes de capteurs mesurant en continu leur sommeil, leur activité physique et leurs périodes de sédentarité, et ce pendant plusieurs semaines. Trois à quatre fois par jour, les volontaires décrivaient aussi leurs émotions.

Résultat majeur : ce qui a une réelle importance, ce sont les fluctuations quotidiennes propres à chacun. Les chercheurs distinguent, en effet, ce qui varie entre les individus (certains sont naturellement plus actifs ou plus sédentaires que d'autres) de ce qui varie chez un même individu, d'un jour à l'autre. Et c'est ce second niveau – ces écarts par rapport à votre propre routine – qui façonne réellement votre humeur du lendemain.

Parmi les comportements suivis, deux ressortent nettement. D'un côté, la sédentarité : passer davantage de temps assis qu'à l'accoutumée prédit une baisse des émotions positives et une hausse des émotions négatives. De l'autre, même des épisodes d'activité légère (marcher tranquillement, se mettre debout…) suffisent à renforcer l'énergie positive du lendemain. Une simple demi-heure de moins passée assis suffit à améliorer l'humeur. Dans une société où on reste assis entre 9 et 12 heures par jour, le message est simple : pour cultiver de meilleures journées, il suffit parfois… de se lever. **S.B.**



© Cavan Images/Getty Images

SOURCE Flora Le *et al.*, « Daily, prospective associations of sleep, physical activity, and sedentary behaviour with affect : A Bayesian multilevel compositional data analysis », *Psychology of Sport and Exercise*, vol. 82, janvier 2026.

MÉDIAS

Cancer, le spectre de la désinformation

La grande majorité des patients atteints d'un cancer est exposée à de la désinformation quant au traitement de la maladie. C'est ce que conclut une enquête menée par des chercheurs américains en médecine et en sciences sociales sur 110 patients nouvellement diagnostiqués. 93 % d'entre eux rapportent avoir entendu parler d'au moins un traitement alternatif dont l'efficacité n'était pas prouvée. La liste des thérapies alternatives dressée par les scientifiques inclut des traitements à base de vitamines et de minéraux, les plantes et compléments alimentaires, les régimes ou encore des pratiques comme la méditation, l'acupuncture ou la thérapie hyperbare. 79 % des enquêtés ont aussi indiqué avoir déjà été confrontés à un mythe ou une méconception sur le cancer, comme le fait que manger sucré aggraverait la maladie.

La plupart du temps, ces personnes ont été exposées accidentellement à ces contenus, sans que cela résulte d'une recherche active de leur part. En particulier, les amis et la famille sont souvent cités comme des pourvoyeurs de désinformation, loin devant les réseaux sociaux. Dans un cas sur trois, c'est bien un proche qui se fait l'écho d'une fausse information, et une fois sur deux, une connaissance du patient.

Cependant, rares sont les participants qui discutent de ces informations avec leur oncologue. Les chercheurs s'inquiètent de ce fossé de communication entre patients et soignants. Ils invitent ces derniers à prendre les devants en évoquant d'eux-mêmes les thérapies alternatives pour mieux accompagner les malades dans ces périodes d'incertitude et de détresse émotionnelle. L'étude rappelle que contre le cancer, recourir à des traitements non conventionnels multiplie par six les risques de mortalité. **EDWYN GUÉRINEAU**



© Abel M. Varela/Morsa Images/Getty Images

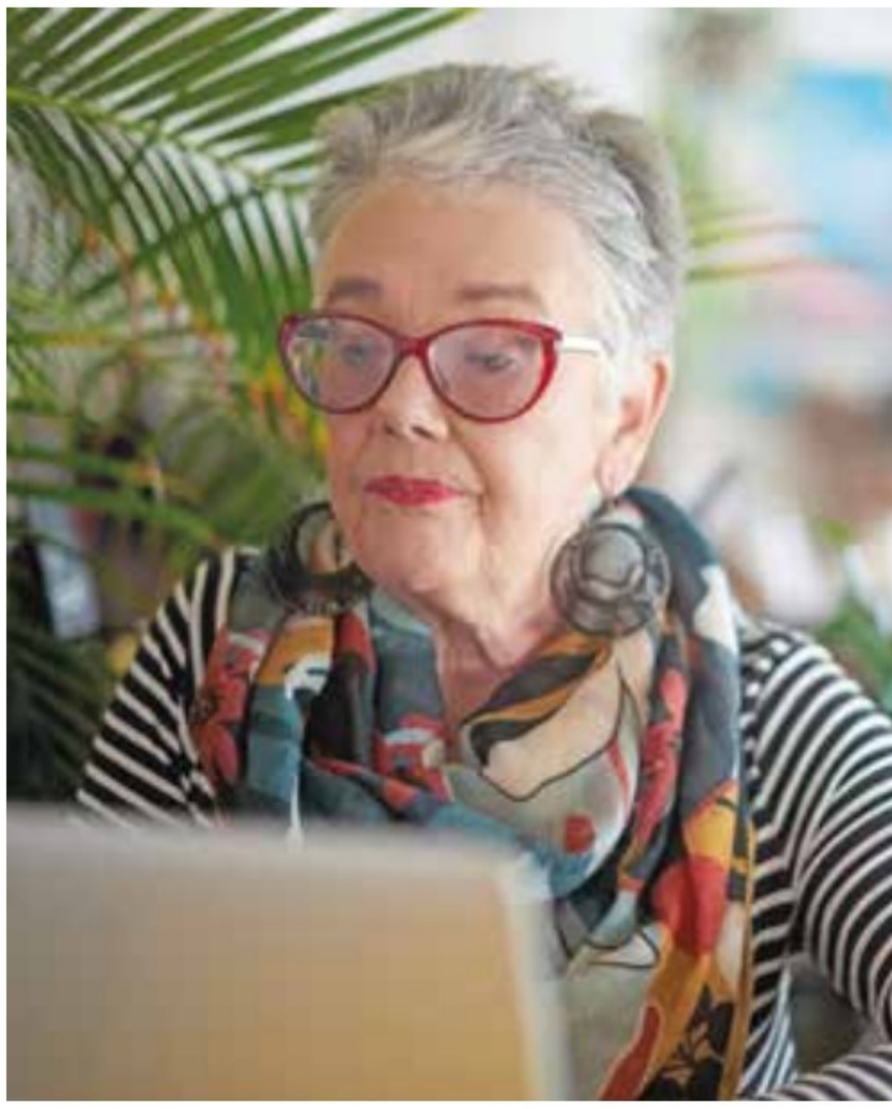
SOURCE Naomi Parker *et al.*, « Assessing cancer patients' exposure to treatment misinformation », *Journal of Cancer Education*, prépublication en ligne, 2025.

NUMÉRIQUE

LES SENIORS À L'ÉCOLE DU DIGITAL

Cibles privilégiées des infox et des escroqueries en ligne, rarement visés par les actions d'éducation et de prévention aux enjeux du numérique, les seniors peinent encore à trouver leur place dans un monde connecté. Malgré cette situation alarmante, les usages numériques des plus de 60 ans restent méconnus. Pour mieux comprendre les contours de cette fracture générationnelle, une équipe de sociologues a exploité les données issues de 119 récits de vie de personnes âgées de 63 à 87 ans. Leurs résultats montrent que les compétences numériques des seniors dépendent avant tout du métier qu'ils ont exercé. Les écarts sont ainsi particulièrement marqués chez les hommes entre anciens cadres et anciens ouvriers, les premiers ayant dû, dès les années 1990, intégrer les compétences numériques à leurs savoir-faire professionnels, contrairement aux seconds. Seule exception : les hommes ayant bénéficié des services d'une secrétaire, à qui ces compétences étaient déléguées.

Chez les femmes, les écarts professionnels apparaissent nettement moins marqués, la maîtrise des outils numériques ayant été progressivement requise dans la plupart des emplois de bureau, tous niveaux de responsabilité confondus. Les chercheurs soulignent en outre le rôle d'autres espaces de socialisation, comme l'engagement associatif, qui ont pu conduire les unes comme les autres à perfectionner des compétences à l'origine développées dans un cadre professionnel. Enfin, la sphère familiale reste un lieu privilégié de socialisation au numérique. C'est surtout le cas chez les femmes, à qui échoit souvent dans le couple la charge d'entretenir les liens sociaux avec les proches. Ce rôle genré explique leur plus forte adoption du smartphone, leur appétence à recevoir de leurs enfants et petits-enfants des conseils pour rester connectée, ainsi



© Tassii/Getty Images

que leur attrait plus marqué pour les messageries instantanées, les outils de visioconférence ou les réseaux sociaux.

BÉATRICE KAMMERER

SOURCE Sophie Colas *et al.*, « Hommes et femmes âgés face au numérique Des taux de pratiques proches, des socialisations différenciées », *Gérontologie et société*, vol. 47, n° 177, 2025/2.

ÉDUCATION

LA FILIÈRE CAP CHANGE DE PUBLIC



En moins d'une décennie, le certificat d'aptitude professionnelle (CAP) a vu son public changer, en devenant plus inclusif. En 2010, la filière phare pour accéder aux métiers manuels accueillait 10 % d'élèves issus de classes dédiées à l'accompagnement d'élèves en situation de handicap ou rencontrant d'importantes difficultés scolaires. En 2017, ces élèves venant de Segpa (sections d'enseignement général et professionnel adapté) et d'Ulis (unité localisée pour l'inclusion scolaire) représentaient 24 % des élèves en CAP.

Une orientation « *davantage subie que choisie* » pour ces élèves, note cependant le Centre d'études et de recherches sur les qualifications (Céreq) : plus d'un tiers des sortants de la cohorte 2017 issus de Segpa ou d'Ulis déclaraient que cette orientation en CAP ne correspondait pas à leur souhait. Sans doute parce qu'elle est le fruit d'une volonté politique et des différentes réformes menées. Les chercheurs du Céreq rappellent qu'une circulaire de 2015 incite à orienter les élèves en difficulté vers des formations qualifiantes, alors que le bac pro est devenu plus sélectif après avoir été réformé en 2009.

Une fois diplômés du CAP, les anciens élèves de Segpa ou d'Ulis connaissent une insertion professionnelle meilleure que les non-diplômés, avec un taux d'emploi supérieur de 8 points. Mais le diplôme ne fait pas tout : leur entrée sur le marché du travail reste plus difficile que pour leurs camarades issus de classes ordinaires, qui connaissent un taux d'emploi et des salaires plus élevés.

ADÈLE CAILLETEAU

SOURCE Thomas Couppié, Olivier Joseph et Arthur Félix Awadogo, « Le CAP : entre rôle social et diplôme d'insertion », *Céreq Études*, n° 58, septembre 2025.

© Owngarden/Getty Images

ARCHÉOLOGIE

Quand les hippopotames se baignaient dans le Rhin

Certains animaux sont associés dans notre imaginaire à des contrées particulières. Nous avons ainsi du mal à nous imaginer que voici 10 millions d'années, de grands singes parcouraient l'Europe. *Idem* pour les hippopotames, associés à l'Afrique : qui penserait en voir nager dans les eaux du Rhin ? C'est oublier que pour ces animaux, c'est le climat qui importe, et surtout la présence d'une grande quantité d'eau, davantage que la localisation géographique. Entre - 129 000 et - 115 000 ans, une période interglaciaire (l'Éémien), aux températures plus douces, permit aux hippopotames de quitter le continent africain pour venir batifoler sous nos latitudes jusque dans les îles britanniques. La période glaciaire qui suivit (le Wechsélien), la dernière que connut notre planète, aurait dû voir l'extinction de cette population. Surprise ! La datation radiocarbone de 28 restes fossiles d'hippopotames découverts dans le Fossé rhénan supérieur (une zone géologique dans le sud-ouest de l'Allemagne) a révélé qu'ils ont vécu là entre - 47 000 et - 31 000 ans, en pleine glaciation ! Un *Homo sapiens* de cette époque a peut-être observé des hippopotames et des mammouths vivant au même endroit ! Nos grosses bêtes, plus malléables que prévu, ont probablement profité de phases de redoux et d'un microclimat favorable. La survenue du Dernier maximum glaciaire et la formation de glaces, diminuant les espaces en eau, conduisirent cette population résiduelle vers l'extinction. **ROMAIN PIGEAUD**



© Rebecca Kind/Reiss Engelhorn Museen

SOURCE Patrick Arnold *et al.*, « Ancient DNA and dating evidence for the dispersal of hippos into central Europe during the last glacial », *Current Biology*, vol. 35, n° 21, 2025.



© The Met New-York

HISTOIRE

Quels étaient les critères de séduction chez les princes et les princesses ?

Les princesses rêvaient-elles de rencontrer un beau prince, et les princes n'avaient-ils d'yeux que pour les plus belles princesses ? Pas nécessairement. L'historien Jean-Marie Le Gall a identifié les traits physiques et moraux valorisés chez les nobles d'Europe du 16e au 18e siècle. Sur une si longue période, les critères esthétiques ont beaucoup évolué. À la Renaissance, les princes doivent être charismatiques plutôt que beaux. Pour les femmes, la féminité est considérée plus importante que la beauté. Cependant, tout est affaire de dosage : elles ne doivent être ni trop coquettes ni trop séductrices. Quand un prince et une princesse se rencontrent en vue d'un mariage, il est crucial de paraître sain et capable d'engendrer une descendance. Au 16e siècle, le jeune homme est jugé plus viril s'il arbore une barbe et les femmes plus fécondes si elles sont grandes.

Mais dans la séduction, le physique ne fait pas tout. Savoir danser et remporter les tournois sont des atouts non négligeables. Surtout, il est nécessaire de maîtriser les codes et les manières de la cour, à table et avant tout dans la conversation : le flot de paroles doit être maîtrisé et la discussion tournée vers l'autre, il faut faire preuve de culture et d'intelligence, mais sans pédantisme. Associer les qualités de Vénus et de Mercure, soit la beauté et l'éloquence, telle est la recommandation du savant et humaniste Guillaume Budé pour qu'un souverain soit respecté et admiré. Cependant, les défauts physiques peuvent être contrebalancés par des qualités oratoires ou intellectuelles. Surtout, le contexte et les affinités jouent autant – et parfois plus – que les canons du moment. Chez les nobles aussi, les goûts personnels comptent, et un bel esprit peut séduire davantage qu'un doux visage. **THIBAULT LE HÉGARAT**

SOURCE Jean-Marie Le Gall, « Séduction, beauté et laideur dans les rencontres princières entre le 16e et le 18e siècle », *Histoire, économie & société*, n° 253, 2025/3.

Un objet en dit parfois plus qu'un long discours sur les métamorphoses de la société.

La tente « 2 secondes »

Lancée il y a deux décennies, la tente ultrarapide a révolutionné la pratique du camping. Omniprésente dans l'espace urbain, elle est aussi le triste emblème des campements de personnes sans domicile fixe et de migrants. CATHERINE DE COPPET



La tente « 2 secondes » Quechua, conçue et vendue par l'enseigne de sport et loisirs Decathlon, a fêté cette année ses 20 ans. Son principe tient dans son nom : une tente qui se monte – qui s'ouvre serait plus exact – en 2 secondes chrono. Ce bijou de technologie a été pensé pour « *s'adapter à tous les terrains* », selon son concepteur Abderrhamane Elaammari. Au moment de sa commercialisation, les tentes qui se déploient en un geste existent, mais sans double toit, gage d'isolation. Vendu dans 73 pays, ayant connu 500 modèles différents et plusieurs améliorations – pour son démontage ou la luminosité –, l'objet iconique s'est depuis imposé dans nos paysages, au sens propre comme au figuré.

Le concepteur de la tente « 2 secondes » a grandi dans une famille nomade du désert marocain.

D'abord en démocratisant le bivouac. La « 2 secondes » s'inscrit dans la longue histoire du camping, qui prend ses racines dans les campagnes militaires et coloniales, rappelle Olivier Sirost. La tente de camping incarne selon le sociologue la transposition « *dans un contexte loisible de sociétés en voies d'industrialisation* » d'un « *abri conçu comme habitat pour nombre de populations nomades* ». Les 18e et 19e siècles voient, au contact des populations d'Afrique du Nord, le développement du mobilier portatif pour explorateurs et officiers, puis des tentes elles-mêmes – la présentation d'une tente démontable en 5 ou 8 colis à l'exposition universelle de Paris en 1867 en est un exemple. La première tente légère adaptée aux sports de déplacement est inventée au début du 20e siècle par des Britanniques. L'essor du camping, dans les années 1930, fait le reste. La tente devient symbole de liberté, voire de santé, pointe le sociologue : « *Ce sont les habitats alternatifs des colonies qui viennent alors en aide à une société occidentale souffreteuse d'épidémies et d'insalubrité, voyant dans la vie au grand air un salut.* » Ironie ou revanche de l'histoire, le concepteur de la « 2 secondes » a grandi dans une famille nomade du désert marocain avant d'entrer chez Decathlon.

10 MILLIONS

C'est le nombre de personnes qui auraient utilisé la tente « 2 secondes » depuis son lancement en 2005.

Source : Decathlon

Mais l'utilisation massive de la « 2 secondes » au tournant du 21e siècle dans l'espace public signe aussi le retour du campement. Celui des personnes précaires, sans-abri ou migrantes, rappelant ceux des réfugiés de guerres ou de catastrophes naturelles. La tente Quechua se retrouve à Calais, dans le campement abritant des migrants cherchant à rejoindre le Royaume-Uni, évacué et reconstitué plusieurs fois. Les campements montés en une nuit en plein Paris en 2006 et 2007 pour alerter sur le sans-abrisme finissent d'affirmer le visage social et politique de l'objet. Pour le sociologue Marc Bernardot, les campements d'infortune logés dans les interstices urbains sont la « *marque au fer rouge des politiques ou de leur absence* ».

La dimension politique de la tente Quechua se retrouve aussi dans les occupations militantes anticapitalistes, initiées par celle de la Puerta del Sol à Madrid en mai 2011 par les « Indignados ». Ici la tente, de nouveau démultipliée en campement, se fait manifestation, revendication. Entrer dans la tente, c'est aussi s'interroger sur d'autres possibles politiques.

À LIRE

• Olivier Sirost, « Du campement au camping. Une précarité désirée », *Techniques & Culture*, n° 56, 2011/1.

• Marc Bernardot, « Campements d'infortunés, figures, topiques, politiques », dans Fiona Meadows (dir.), *Habiter le campement. Nomades, voyageurs, contestataires, conquérants, infortunés, exilés*, Actes Sud, 2016.

© Don Nichols/Getty Images

HISTOIRE

LES LIGUES DE VERTU CONTRE LA SOCIOLOGIE

En cette fin de 19e siècle, la moralité publique va mal : la France traverse une crise de valeurs, la société perd ses repères et les mœurs sont corrompues. Tel est le diagnostic pessimiste formulé par les ligues de vertu. Or, une nouvelle science semble leur asséner le coup de grâce : il s'agit de la sociologie. Une nouvelle branche de cette discipline, qui étudie les mœurs, se montre en effet très critique de la morale, des traditions et de la religion. Piquées au vif, les ligues de vertu ne tardent pas à répliquer. Dans un article récent, le chercheur Philippe Fache exhume cette controverse intellectuelle qui a accompagné les débuts de la sociologie.

À cette science qui démontre que rien n'est absolu ni universel, les vertuistes reprochent de tout relativiser, de considérer que rien n'est moral ou immoral par nature, mais seulement dans un contexte social et culturel donné. De telles critiques sont, encore aujourd'hui parfois, adressées à la sociologie, accusée de tout « *déconstruire* ».

La réaction des ligues de vertu ne saurait toutefois être réduite à « *une simple crispation conservatrice et réactionnaire* », nuance le chercheur. Celles-ci sont en effet davantage influencées par le socialisme et le christianisme social que par la bourgeoisie conservatrice et le catholicisme réactionnaire. Dès les années 1880, plusieurs vertuistes, tout en restant méfiants, ont intégré certaines conclusions de sociologues à leur action. Cette science leur a permis de comprendre que, l'individu étant façonné par son milieu, il fallait agir sur la société dans son ensemble. Dès lors, les plus grandes ligues se sont faites les avocates du progrès social, y voyant la condition nécessaire à l'éradication de l'immoralité. **T.L.H.**

SOURCE Philippe Fache, « La sociologie, une menace pour la morale ? », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 46, octobre 2025.

ÉCOLOGIE

Le poumon du Cambodge ne « respire » plus

Le Tonlé Sap, situé au Cambodge et classé réserve de biosphère par l'Unesco, est le plus grand lac d'eau douce d'Asie du Sud-Est. Il est aussi célèbre par sa « respiration ». D'une saison à l'autre, le lac peut passer de 2 700 km² à 16 000 km² de superficie grâce à un mécanisme étonnant qui en garantit le remplissage : le « retournement des eaux » du Mékong par un flux qui remonte d'aval en amont lors des crues. Or tout cela est en train de s'effondrer, la quantité d'eau de ce flux étant de plus en plus insuffisante. On pensait que c'était une conséquence du réchauffement climatique et des barrages. Une nouvelle étude vient de pointer du doigt la cause principale : l'extraction massive du sable, combinée au piégeage sédimentaire des barrages. Le surcreusement du lit du Mékong, consécutif à cette extraction, ne permet plus aux eaux du fleuve de remonter à contre-courant. Résultat, le lac se remplit moins, et moins longtemps.

Le Tonlé Sap ne jouant plus son rôle de déversoir aux crues, et inversement de réservoir pendant la saison sèche, les flux d'eau au niveau du delta s'en retrouvent également modifiés : plus importants pendant la mousson, moins importante le reste de l'année. Cette situation fait peser un risque existentiel sur tout un écosystème régional : déclin massif des poissons migrateurs, perte de nutriments sédimentaires cruciaux sur les sites de reproduction de ces poissons, dégradation des forêts inondées, menaces sur l'habitat de reptiles, d'oiseaux et d'amphibiens, dépôts de sels nuisant à la riziculture et l'aquaculture du Vietnam. Les auteurs de l'étude appellent les pays de la zone à réduire de manière concertée l'extraction et restaurer les flux sédimentaires *via* les barrages. **VINCENT CAPDEPUY**

SOURCE Quan Quan Le *et al.*, « Sand-mining-driven reduction in Tonle Sap Lake's critical flood pulse », *Nature Sustainability*, (en ligne), 2025.



© Satoshi Takahashi/Getty Images

MA THÈSE EN 3 POINTS



FANNY WESTEEL

Dans l'intimité des adolescents placés

La sociologue Fanny Westeel a exploré la vie intime des adolescents en foyers. Elle montre comment celle-ci fait l'objet d'un contrôle constant, affectant leur reconnaissance en tant qu'individus.

1. L'ORIGINE

Une interrogation née sur le terrain

J'ai travaillé comme chargée de mission dans la protection de l'enfance, et j'ai pu observer combien les jeunes placés peuvent être dépossédés de la maîtrise de leur vie quotidienne et pris dans de forts rapports de pouvoir avec les adultes qui les encadrent. Notamment dans le champ de l'intimité, qui fait l'objet de contraintes et d'interventions multiples. Au départ, je m'intéressais surtout aux jeunes filles et à leur sexualité. Cela faisait suite à une anecdote de terrain : les cadres d'une association s'étaient retrouvés démunis face à la « grossesse précoce » d'une adolescente placée, *a priori* enjointe d'avorter. Progressivement, j'ai dû élargir la focale. D'une part, parce que, dans les lieux de placement, la sexualité ne fait pas toujours l'objet d'un travail quotidien par les professionnels. D'autre part, car un des terrains enquêtés n'accueillait que des garçons. Je me suis donc intéressée aux quatre dimensions de l'intimité (corporelle, relationnelle, biographique et émotionnelle) qui font l'objet d'un travail institutionnel. Lequel, au nom de la protection et de l'autonomisation de ces jeunes, vient contrôler et contraindre leur intimité.

2. MA MÉTHODE

Accéder aux lieux de la protection de l'enfance

Pour étudier l'intimité, j'avais besoin d'accéder aux lieux du privé, du domestique, donc à des lieux d'hébergement. Pendant un an, j'ai mené une enquête ethnographique dans trois services : un séjour de rupture (où sont placés pour un temps les jeunes les plus en difficulté, avec un fort encadrement), une maison d'enfants à caractère social et un service d'accueil de jour, soit des lieux judiciarisés, où les jeunes sont placés de manière contrainte par un juge des enfants. Mon travail de thèse s'inscrivait dans une Convention industrielle de formation par la recherche (Cifre). En parallèle de mon travail de chercheuse, j'étais salariée d'une école de travail social, ce qui a facilité mon accès à ces lieux, le plus souvent fermés au monde extérieur. Sur le terrain, j'ai privilégié une approche par les situations et les interactions, ce qui m'a permis de documenter la façon dont l'intimité n'appartient ni complètement aux professionnels ni complètement aux jeunes placés : c'est un objet qui est en permanence négocié.

3. MES RÉSULTATS

Une individualité empêchée

Le traitement de l'intimité des adolescents en protection de l'enfance est à la fois genré et âgiste. Ainsi, on va véritablement s'inquiéter et contrôler davantage les pratiques relationnelles des jeunes filles dès lors qu'elles parlent de sexualité ou de mise en couple. Et on rappelle en permanence à ces adolescents qu'ils sont des enfants – alors qu'ils ont en moyenne 15 ans – et qu'à ce titre, on peut intervenir sur leur vie. Sur l'hygiène, par exemple, on va s'autoriser à entrer dans leur chambre et à compter les caleçons dans le panier à linge sale, pour s'assurer qu'ils se sont bien changés. Leur quotidien fait aussi l'objet d'une recension constante : on note leurs pratiques intimes (leurs soins corporels, leur habillement, leur alimentation, etc.), leurs réactions, ce qu'ils disent ou ne disent pas, et tout cela remonte d'un professionnel à l'autre, jusqu'au juge des enfants. Eux ne pourront lire ce qui les concerne qu'à leur majorité, et seulement s'ils le demandent. Contraindre l'intimité des jeunes, c'est aussi contraindre leur manière d'être des individus autonomes à part entière. Cette expérience produit chez eux une sensation de ne pas s'appartenir complètement, et une individualité que je qualifierais d'empêchée. **PROPOS RECUEILLIS PAR AURÉLIA BLANC**

THÈSE « Intimités sous contraintes. Ethnographie d'une jeunesse placée en protection de l'enfance », sous la direction de Christine Détrez et Marine Maurin, ENS-Lyon, décembre 2024.

© Coll personnelle

SOCIOLOGIE

QUI SONT LES **GUIDES TOURISTIQUES ?**

On les croise aussi bien dans les musées que sur les sites patrimoniaux ou dans les visites thématiques organisées par les villes : les guides (touristiques, conférenciers, interprètes) professionnels sont devenus des rouages essentiels du tourisme actuel. Si le métier reste mal documenté par la statistique publique, quelques constats peuvent néanmoins être dressés. D'abord, d'après les estimations, la profession est féminine à 80 %. Deuxième constat, ces dernières années, leur statut d'emploi s'est en grande partie précarisé. Pour pallier la diminution des aides financières publiques et des fonds privés, les structures touristiques et culturelles ont en effet tendance à recourir de plus en plus à des entreprises sous-traitantes ou à des indépendants.

Cette situation oblige beaucoup de professionnels à exercer leur métier dans différentes structures (pluriactivité), voire plusieurs métiers en parallèle (la polyactivité), tout en cumulant les statuts : indépendant, vacataire, saisonnier sous CDD d'usage (CDDU) de très courte durée… Pour les guides les plus âgés, c'est la seule stratégie pour durer dans un métier physiquement très pénible : il faut souvent piétiner, rester plusieurs heures en extérieur, « *tenir des groupes* » parfois peu attentifs… La grande variété des situations d'emploi et de travail se traduit ainsi par un paradoxe : bien qu'il s'agisse d'une profession réglementée, qui nécessite la détention d'une carte professionnelle, il est désormais quasi impossible de connaître le nombre exact de personnes qui l'exercent. **FRÉDÉRIQUE LETOURNEUX**

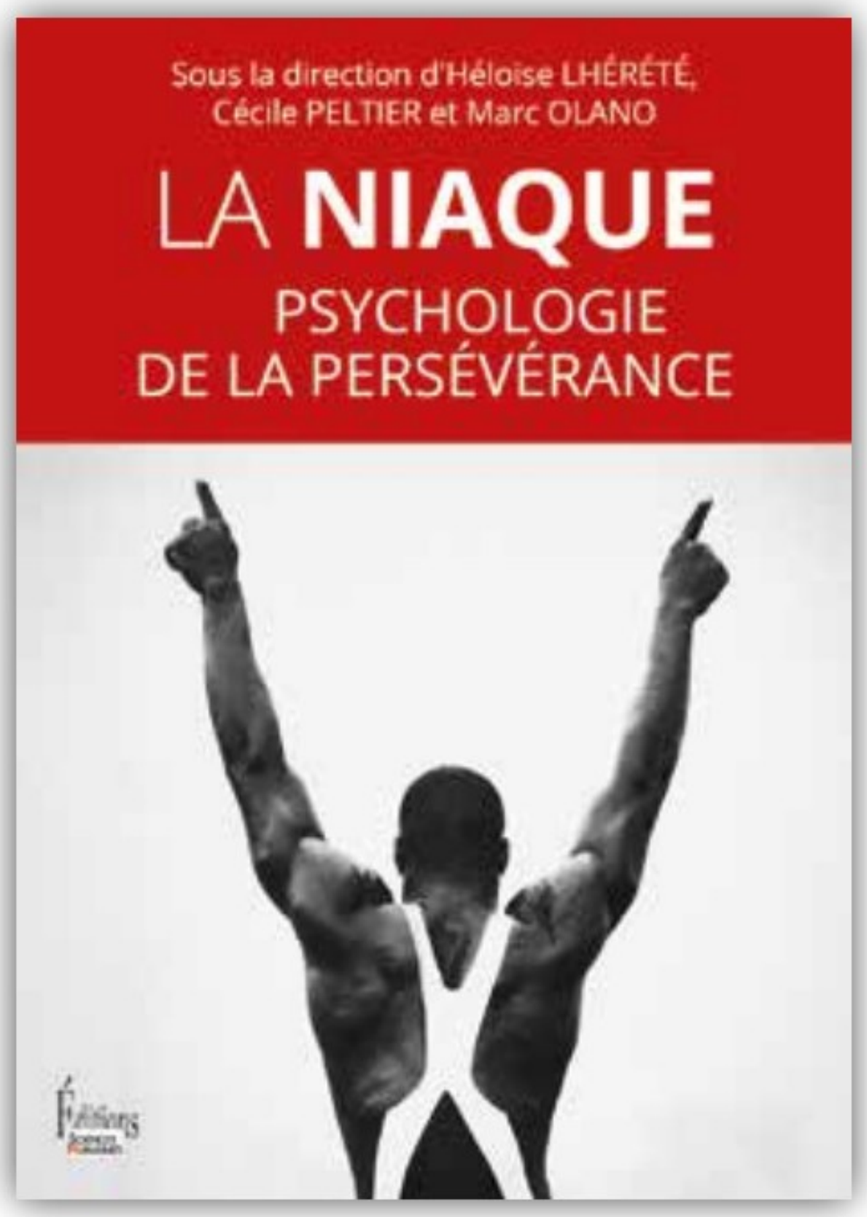
SOURCE Marion Demonteil *et al.*, « Une profession dans les marges des catégories statistiques : les guides-conférencières », *Connaissance de l'emploi*, n° 212, septembre 2025.

© Pascal Deloche/Getty Images



SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Pourquoi certains s'imposent-ils autant d'efforts quand d'autres abandonnent à la première difficulté ?



COLLECTION BARBARA
ISBN : 978-2-36106-952-0
240 PAGES - 20 €
EN LIBRAIRIE
OU EN SCANNANT CE QRCODE

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS

SPORT

La performance sportive est aussi une affaire de réseau

Qu'ils soient sprinteurs, coureurs de fond ou lanceurs de javelot, la performance des athlètes de haut niveau ne tient pas qu'à leur sueur et leur talent. Pour durer, il faut aussi gagner de l'argent. Ce qui dépend de leurs résultats, de la visibilité de leur discipline mais aussi de la façon dont ils s'entourent. La sociologue Sylvaine Derycke et ses collègues montrent que la réussite sportive à haut niveau est en grande partie une affaire d'équipe et de réseaux. Car derrière chaque champion se déploie un « staff » : entraîneur, kiné, préparateur, physique ou mental, agent, expert-comptable ou *community manager*… Issus des secteurs associatif, public ou marchand, ils œuvrent ensemble au quotidien dans un objectif de performance à la fois sportive et économique. Les sociologues identifient trois profils de sportifs : les « athlètes guidés », qui intègrent un staff organisé par leur entraîneur – parfois qualifié de « dictateur » ; les « chefs d'entreprise » qui s'entourent en choisissant eux-mêmes leurs collaborateurs ; et les « athlètes experts-polyvalents » qui prennent la plupart des tâches en charge pour monter en compétences.

Le mode d'organisation autour d'un athlète n'est pas figé dans le temps. Dans une stratégie d'adaptation, un sportif en fin de carrière peut par exemple choisir d'optimiser ses revenus en déléguant moins de tâches. Ou bien, pour reprendre le contrôle ou sécuriser leur carrière, certains sportifs intègrent des proches à leur staff ou tissent des liens amicaux avec leurs partenaires : « *Le réseau, si ça devient tes amis, il reste. Alors que les institutions, ces mecs-là, si je me blesse, dans cinq ans, j'ai plus de nouvelles* », explique un athlète interrogé. **A.C.**



© Dpa/picture alliance via Getty Images

SOURCE Sylvaine Derycke *et al.*, « Les athlètes de haute performance et leurs staffs : dynamiques organisationnelles et rapports de pouvoir », *Movement & Sport Sciences - Science & Motricité*, n°129, 2025/3.

LINGUISTIQUE

50 NUANCES DE NEIGE



Les Mongols auraient beaucoup de mots pour parler des chevaux et les Inuits pour désigner la neige. Quelle réalité se cache derrière ces clichés ? Le vocabulaire d'une langue est-il vraiment le reflet de sa culture ? Cette hypothèse, débattue depuis longtemps en linguistique, nécessitait cependant des analyses lexicales de grande ampleur pour être testée, ce qui n'avait pas été fait jusqu'ici. Des linguistes des universités de Melbourne et de Berkeley ont récemment enquêté sur l'élaboration lexicale, c'est-à-dire le fait pour une langue de posséder une redondance de mots désignant un même concept ou des concepts voisins. Les études précédentes s'étaient concentrées sur des champs lexicaux particuliers, comme les couleurs, les plantes ou les liens de parenté.

L'enjeu était donc de réussir à étudier comment les langues traitent de nombreux concepts différents. Pour cela, les scientifiques ont analysé 1574 dictionnaires bilingues portant sur 616 langues différentes et ont développé un score d'élaboration lexicale. Cette méthode leur a permis de tester 163 affirmations associant une langue à un champ lexical particulièrement développé, tel que celles entre les mots pour qualifier la neige et les Inuits. Ils ont ainsi comparé si les langues inuites obtenaient bien un score plus élevé que les autres langues concernant le lexique sur la neige.

L'étude a montré que plus de 90 % des affirmations recensées étaient corroborées au moins dans une certaine mesure. En particulier, 63 affirmations sortent du lot, puisqu'elles concernent des langues qui obtiennent les plus hauts scores d'élaboration lexicale sur les concepts en question. Et en effet, les langues inuites possèdent bien l'un des vocabulaires les plus riches pour parler de la neige. Mais les chercheurs ont aussi découvert de nouvelles associations entre langues et concepts : les langues amérindiennes ont des lexiques particulièrement variés concernant la danse, et celles d'Océanie pour distinguer les odeurs. Cette méthode ouvre ainsi de nouvelles perspectives pour comprendre comment l'environnement et la culture d'une langue influencent son lexique. **E.G.**

© Paul Souders/Getty Images

SOURCE Temuulen Khishigsuren *et al.*, « A computational analysis of lexical elaboration across languages », *PNAS*, 2025.

ETHNOLOGIE

Ethnographie de la « gênance »

« On a traîné », « on a chillé », « on s'est posé »… Les modes de présence des adolescents dans l'espace public renvoient à un répertoire varié d'attitudes. Le fait même d'être ensemble, de partager un moment, compte souvent autant que le but. Pour autant, si les jeunes vivent intensément le moment présent, celui-ci est aussi souvent instantanément partagé sur les réseaux sociaux, comme Snapchat, Instagram ou TikTok.

C'est aux effets de cette médiatisation que s'intéresse une équipe de chercheurs dans le cadre d'une enquête ethnographique menée en Suisse auprès de jeunes âgés entre 13 et 26 ans, issus de quartiers populaires. Les auteurs montrent que la capture numérique de l'instant participe non seulement à une mise en scène de soi qui doit se conformer aux codes qui régissent les réputations sur les réseaux, mais se traduit aussi par des jugements sur les bonnes (ou mauvaises) manières de se comporter dans l'espace public.

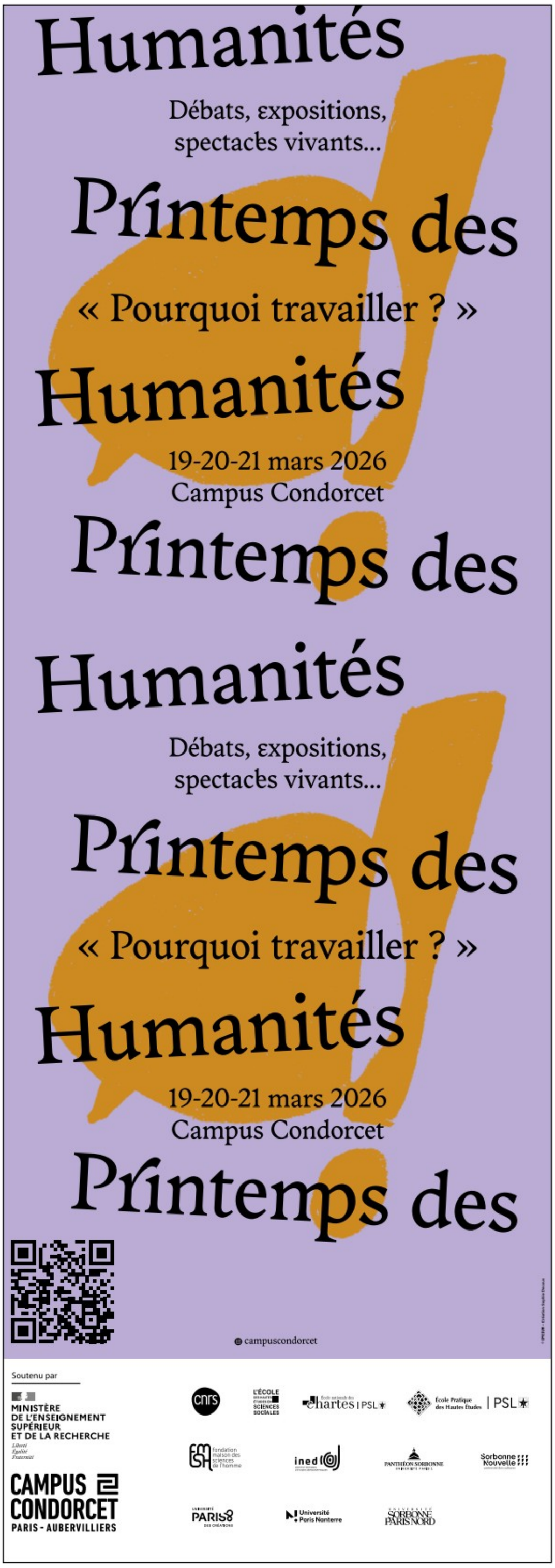
En croisant des méthodes d'enquête originales alliant déambulation dans la rue avec les jeunes et mises en discussion des traces numériques produites par eux ou par des comptes auxquels ils sont abonnés, les chercheurs mettent en lumière un ensemble de comportements qualifiés de « gênants » par les adolescents. Se mettre en scène dans l'espace public dans le seul but de « faire le buzz » sur les réseaux est ainsi jugé de façon négative. À l'inverse, tout ce qui contribue à renforcer les liens entre les jeunes en présentiel ou à distance est valorisé, car le « partage des délires » renforce les liens de connivence (comme le fait de crier dans la rue ou d'aborder des inconnus). Dans l'esprit des jeunes, cela se traduit aussi par une séparation des espaces publics en fonction de la familiarité entretenue avec ceux qui les fréquentent, avec une partition entre les « lieux pour nous » et les « lieux pour les autres ».

Ces éléments viennent confirmer l'hypothèse que les jeunes ont une pratique des réseaux sociaux qui ne repose pas sur une exposition de soi débridée et narcissique, mais plutôt cadrée par les jugements des pairs. Ce qui compte c'est de cultiver l'art d'être en groupe en présentiel et en distanciel. **F.L.**

SOURCE Claire Balleys, Annamaria Colombo et Marianna Colella, « "C'est gênant" : les conventions juvéniles de mise en visibilité de soi dans les espaces urbains et numériques », *Ethnologie française*, vol. 55, 2025/2.



© Leo Patrizi/Getty Images



DÉMOGRAPHIE

DES FRANÇAIS DE PLUS EN PLUS MOBILES

Texte : JEAN-MARIE POTTIER – Illustration : JÉRÉMIE LUCIANI.

Moins de 50 % des habitants de la France résident dans leur département de naissance, contre 88 % en 1861 et 61 % en 1968.

Ce phénomène se vérifie même en tenant compte de la hausse du nombre d'immigrés : la proportion de personnes nées en France et qui résident dans leur département de naissance est passée de 67 % en 1968 à 57 % aujourd'hui.

75 % des habitants du Nord y sont nés, la plus forte proportion pour la métropole.

25 % seulement des habitants du Val-de-Marne y sont nés. Paris fait à peine mieux, avec 30 % : dès la fin du 19e siècle, moins d'un habitant de la capitale sur deux y était né.

Paris et petite couronne

67 % des habitants de la région Bretagne y sont nés. En 1968, cette proportion frôlait les 90 %.

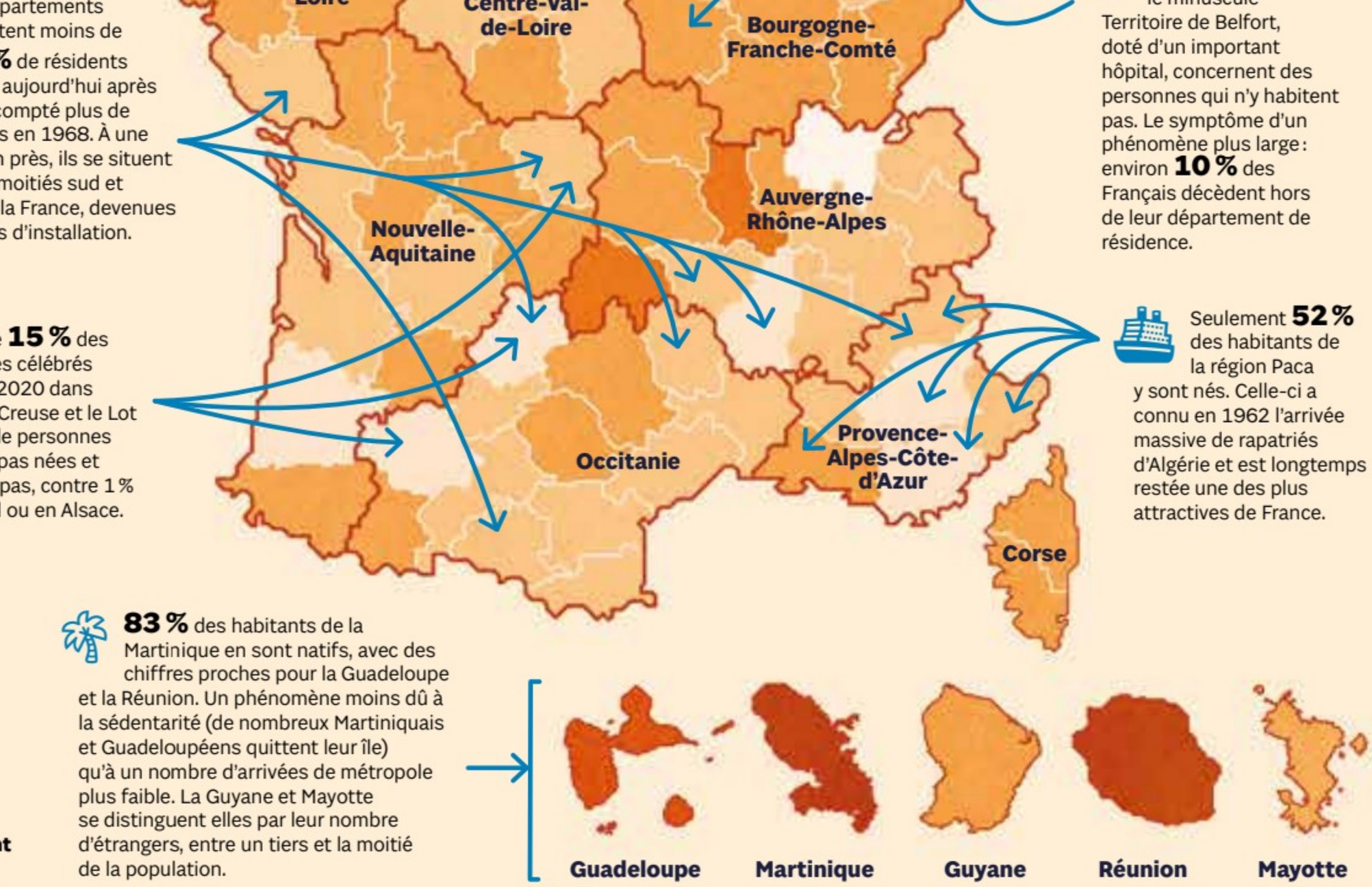
5 départements, hors région parisienne, ont vu une majorité de leurs « natifs » partir : le Territoire de Belfort, l'Orne, la Nièvre, la Haute-Marne et la Meuse.

45 % des décès survenus dans le minuscule Territoire de Belfort, doté d'un important hôpital, concernent des personnes qui n'y habitent pas. Le symptôme d'un phénomène plus large : environ **10 %** des Français décèdent hors de leur département de résidence.

12 départements comptent moins de **50 %** de résidents « natifs » aujourd'hui après en avoir compté plus de deux-tiers en 1968. À une exception près, ils se situent dans les moitiés sud et ouest de la France, devenues des terres d'installation.

Près de **15 %** des mariages célébrés depuis 2020 dans la Lozère, la Creuse et le Lot sont le fait de personnes qui n'y sont pas nées et n'y habitent pas, contre 1 % dans le Nord ou en Alsace.

Seulement **52 %** des habitants de la région Paca y sont nés. Celle-ci a connu en 1962 l'arrivée massive de rapatriés d'Algérie et est longtemps restée une des plus attractives de France.



83 % des habitants de la Martinique en sont natifs, avec des chiffres proches pour la Guadeloupe et la Réunion. Un phénomène moins dû à la sédentarité (de nombreux Martiniquais et Guadeloupéens quittent leur île) qu'à un nombre d'arrivées de métropole plus faible. La Guyane et Mayotte se distinguent elles par leur nombre d'étrangers, entre un tiers et la moitié de la population.

SOURCE : Fichiers population de l'Insee : recensements 1861, 1968 et 2022 ; mariages 2020-2023 ; décès 2023-2024.



ÉCONOMIE

QUAND LE PATRONYME AIDE À MESURER LA DIVERSITÉ

Depuis les années 2000, la lutte contre les discriminations, notamment liées aux origines, s'est imposée dans le débat public. Sauf qu'en France, le cadre légal interdit de produire des données s'appuyant sur un référentiel ethnoracial, incompatible avec le principe d'égalité «*de tous les citoyens sans distinction d'origine, de race ou de religion*» inscrit dans la Constitution. Mais en l'absence de statistiques ethniques en France, comment mesurer la diversité d'origine dans une entreprise, un secteur d'activité, un établissement public ou privé? Pour y parvenir, deux économistes ont développé un «indice de diversité patronymique» (IDP). Le principe est simple: au sein d'un groupe donné, il s'agit d'évaluer le pourcentage de personnes dont le nom de famille était absent des registres de l'état civil avant 1940.

Contrairement aux approches fondées sur l'autodéclaration de l'appartenance ethnique comme dans les pays anglo-saxons, l'IDP ne laisse pas de place à la subjectivité des acteurs. Autre avantage: il peut être calculé à grande échelle de manière quasi automatique à partir de données déjà collectées, le tout très rapidement et pour un coût presque nul.

Pour tester la pertinence de leur indice, Yannick L'Horty et Moussa Kheddache l'ont appliqué à quatre domaines distincts: le champ politique, des groupes professionnels, l'éducation et le sport. Ils montrent, par exemple, que le niveau de diversité patronymique des députés est équivalent à celui de la population générale (environ 7%), tandis que celui des sénateurs est inférieur à la population générale (4%). Ou que le groupe professionnel le plus diversifié étudié est celui des lauréats à l'examen pour devenir chauffeur VTC (48%), et le moins diversifié est celui des lauréats au concours d'administrateur territorial de la fonction publique (5,6%). **A.C.**

SOURCE Yannick L'Horty et Moussa Kheddache, «Mesurer la diversité: pourquoi? Comment?», *Revue française d'économie*, 2025/3.

© John Lund/Getty Images



© Cédric Pilard

NOS LIEUX COMMUNS

CHRONIQUE

Jean-Laurent Cassely



Les lieux de rencontre ont-ils encore un sens ?

Boîtes de nuit, cafés, bureaux…, les lieux traditionnels de sociabilité sont en perte de vitesse. Les tiers-lieux et autres clubs de running tentent de réinventer la rencontre, mais l'interaction sociale avec des inconnus ne va plus de soi.

Les bistrots et cafés de France pourraient entrer au patrimoine immatériel de l'Unesco en 2027. L'initiative, soutenue par le PMU, insiste sur la fonction de lien social et la convivialité de ces lieux iconiques. Et pourtant, sur le terrain, le nombre d'établissements a fondu en un demi-siècle et une partie de la population se détourne des bars et cafés au profit des *coffee shops* et, surtout… de la machine à café à capsules ou dosettes que chacun possède chez soi.

Les boîtes de nuit, elles, n'entreront probablement pas à l'Unesco, mais elles ont connu la même trajectoire de déclin… jusqu'à l'extinction programmée. La géographe Martine Drozdz a finement étudié les *Macumba*, dont le dernier représentant français a fermé ses portes en mars 2025 en banlieue de Lille. La fête chez soi ou les applis de rencontres semblent avoir eu raison de ces cathédrales du kitsch installées dans « la France moche » des périphéries résidentielles et commerciales.

DE L'ÉPIDÉMIE DE SOLITUDE AU RETOUR DE LA CONVERSATION

En 2023 aux États-Unis, un rapport de l'administrateur de la santé publique a fait grand bruit en diagnostiquant une nouvelle épidémie de solitude. En France, la notion de « crise du lien social » – ou « sociose » – s'est installée dans le débat public à la faveur d'une étude de la Fondation Jean-Jaurès.

L'antidote, selon ces rapports, passe par un raffermissement du tissu social et des lieux de convivialité. Car quels espaces nous restent-ils pour échanger avec nos semblables en dehors du foyer ? L'école ou le parc, diront certains. Le bureau, en dépit du télétravail, diront les autres. Le succès du *coworking* est en effet aussi celui d'une génération d'entrepreneurs et d'indépendants soucieux de recréer – qui l'eût cru ! – l'ambiance du bureau ! Le parc à chien, souligneront les « *dog parents* » les plus investis dans l'éducation de leur animal de compagnie. Le retour du religieux, souligneront ceux qui l'accueillent à bras ouvert ou au contraire le combattent.

INVASION DE TIERS-LIEUX ET « GUERRE DE SEXCESSION »

Cette attente de connexion et d'échange se lit dans le succès des tiers-lieux. Le sociologue Ray Oldenburg, inventeur de la notion, déplorait – déjà – à la fin des années 1980, la crise des lieux de sociabilité aux États-Unis, comme les cafés, les librairies ou même les salons de coiffure qui entretiennent tous un sentiment de communauté. En empilant bureaux, ateliers partagés, fablabs et autres lieux culturels, l'Observatoire des tiers-lieux en recense plus de 3 500 sur le territoire. Dans les grandes villes, des événements dans lesquels on rencontre des inconnus autour d'un dîner semblent séduire une génération lassée des réseaux sociaux mais également des applis de rencontre, désormais accusés d'aggraver le sentiment de solitude, loin de combler celle-ci.

Paradoxe : ces lieux d'ouverture sont souvent fréquentés par des profils très similaires. De leur côté, les clubs où pratiquer le running, les salles d'escalade ou de padel assument une certaine endogamie culturelle et sociale. Un entre-soi d'autant plus marqué qu'avec la fermeture des boîtes de nuit et le déclin des cafés, d'autres phénomènes sont à l'œuvre. Dans son livre paru récemment, *La guerre de sexcession*, l'essayiste Vincent Cocquebert note un phénomène général, surtout présent chez les jeunes générations, de « *désynchronisation massive des attentes affectives* » entre les hommes et les femmes. Faute d'avoir encore le goût de vivre en compagnie les uns des autres, se dessine alors « *une société où la solitude devient le moindre mal, mais n'est jamais un choix complètement épanoui* ». ●

À LIRE

- Adrien Broche, François Miquet-Marty et Lucia Socias, « De la solitude choisie à la solitude subie, Enquête sur une "sociose" », Fondation Jean-Jaurès, 2023.
- Vincent Cocquebert, *La guerre de sexcession*, Arkhê, 2025.
- Michel Bussi, Martine Drozdz et Fabrice Argounès (dir.), *Nos Lieux communs. Une géographie du monde contemporain*, Fayard, 2024.

© Best Content Production Group/Getty Images

QUI A INVENTÉ… ?

LE FLAN



Mettez sur le feu du lait, des œufs et du sucre jusqu'à obtention d'un mélange bien lisse. Nul besoin d'être un génie pâtissier pour faire un flan et c'est pourquoi il est très difficile de lui assigner une origine précise. Vient-il de la cuisine romaine, a-t-il été inventé dans la région d'Amiens au cours du 13e siècle ou en Angleterre à la faveur du couronnement d'Henri IV en 1399 ? Il n'existe pas « un » flan, mais de multiples variétés selon qu'on ajoute de la crème, de la farine, de la vanille, etc. Chaque région du monde a élaboré sa propre version, pâtissière ou non, à partager ou en portion individuelle, depuis le *pastel de nata* portugais jusqu'au flan thaï ou au *haupia* hawaïen au lait de coco, en passant par la *custard tart* britannique ou le *leche asada* chilien. Sait-on seulement où s'arrêtent le pudding et la crème caramel et où commence le flan ?

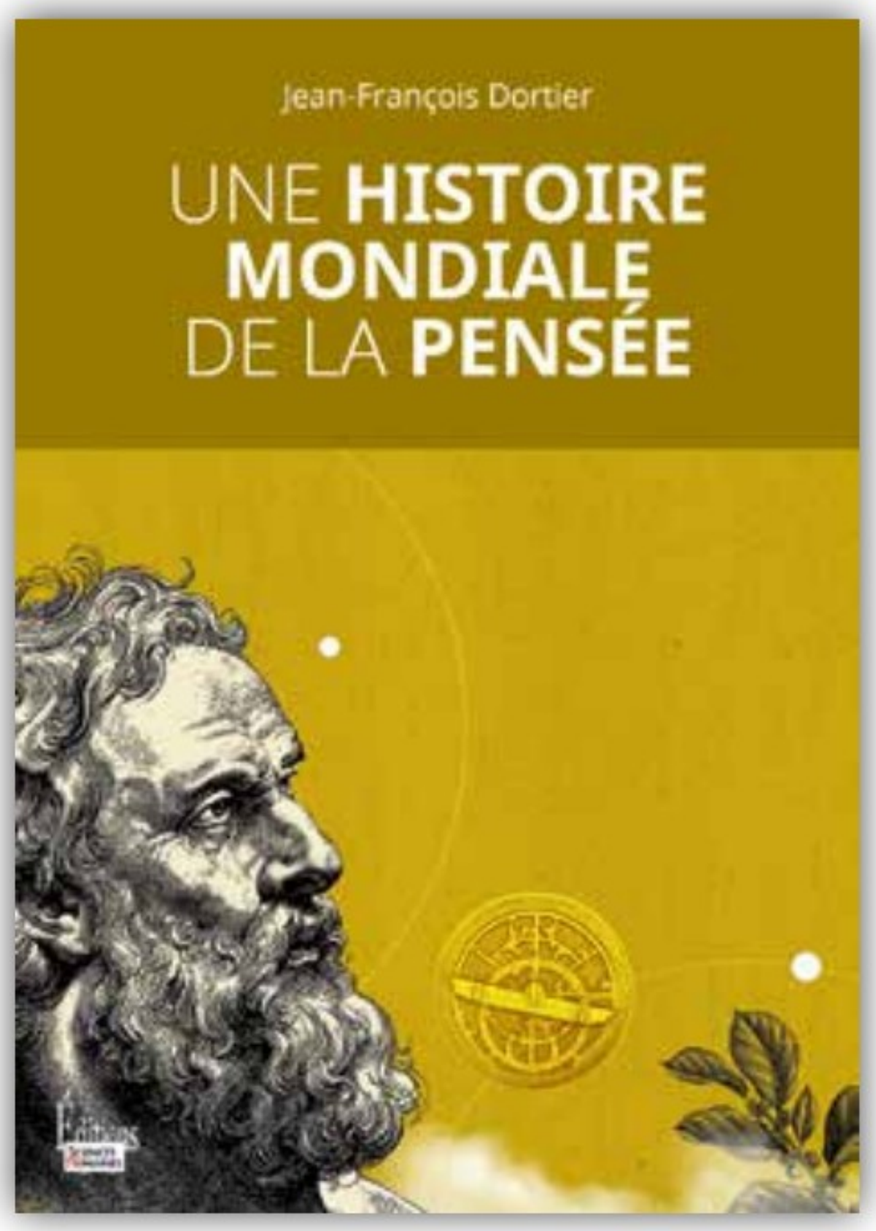
Voilà tout le problème du flan : ses contours pas très nets, sa texture tremblante, son manque de tenue et de consistance le rendent difficile à cerner. Pourtant cette plasticité est aussi la raison de son succès : en prêtant sa simplicité à tous les parfums et toutes les saveurs, il donne libre cours aux plus extravagantes des créations pâtissières. Faute d'avoir été inventé, le flan ne cesse donc d'être réinventé… au point de connaître un engouement spectaculaire ces dernières années avec le développement de bars à flans et même la tenue d'un « Festival du flan » à Paris ! Mais ne risque-t-on pas de perdre l'« esprit » du flan, gâteau accessible, simple et populaire par excellence, comme s'en inquiète l'humoriste Alexis Le Rossignol, auteur d'un livre et d'un sketch absurde et désopilant sur le sujet ? La menace est sérieuse, ce n'est pas du flan ! **FRÉDÉRIC MANZINI**

SOURCE Alexis Le Rossignol, *Petite philosophie du flan*, Pérégrines, 2025.

© Atikah Akhtar/Unsplash

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Si les civilisations meurent, certaines de leurs idées leur survivent, ce qui fait de nous les héritiers d'une histoire millénaire.



Éditions Sciences Humaines
COLLECTION BARBARA
978-2-36106-948-3
324 PAGES - 23 €
EN LIBRAIRIE
OU EN SCANNANT CE QRCODE

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS



PORTRAIT DE CHERCHEUSE

VANESSA NUROCK

Remettre l'humain au cœur des machines

Récompensée aux derniers trophées de l'éthique, la philosophe tente de penser un futur où les techniques accompagneraient l'humain, au-delà des clivages classiques entre technopessimisme et technosolutionnisme. SYBILLE BULOUP

Vanessa Nurock est philosophe et maîtresse de conférences, spécialiste des enjeux éthiques liés aux technologies émergentes à l'université Côte d'Azur. Elle est également directrice adjointe du Centre de recherches en histoire des idées (CRHI) et titulaire de la chaire EVA de l'Unesco. Passée par l'espace éthique de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris, elle s'attache à penser des technologies ancrées dans le *care*.

Dans le salon René-Coty du Sénat, l'assistance s'installe. Lorsqu'on l'appelle pour recevoir le prix de la Recherche en éthique de la Fondation Ostad Elahi, Vanessa Nurock traverse la scène d'un pas assuré. Arrivée au pupitre, elle ajuste le micro qui grésille : « *Est-ce qu'on m'entend bien ? Moi, je ne m'entends pas… Il y a toujours un petit problème avec la technologie.* » Le public éclate de rire, elle aussi.

Cet après-midi-là, Vanessa Nurock est récompensée pour *Quelle éthique pour les nouvelles technologies ?*, un ouvrage nourri par dix années de recherche au carrefour de la philosophie, de la robotique ou encore des sciences cognitives. « *Pour moi, la philo, c'est une philo du dialogue, pas une discipline qui va dire aux gens ce qu'ils doivent faire* », explique-t-elle. Cette curiosité guide toute sa trajectoire.

LES RACINES D'UNE PHILOSOPHE DU DIALOGUE

Née en 1973 à Paris, Vanessa Nurock construit son parcours dans un entrelacs de disciplines. Après ses études en histoire et philosophie, en maîtrise (équivalent du M1), un échange universitaire l'emmène à Londres. Pour quelques mois, elle intègre la prestigieuse London School of Economics and Political Science, et y découvre une autre manière de philosopher : « *C'était une formation moins théorique qu'en France, on nous poussait davantage à participer, à construire notre propre pensée.* »

Une opportunité qu'elle saisit avec gourmandise. L'étudiante passe des heures en bibliothèque à dévorer des ouvrages : « *Tous les livres étaient accessibles, on n'avait pas besoin d'aller les demander en réserve ! Je pouvais butiner d'une discipline à l'autre.* » Elle parvient même à suivre des cours dans plusieurs

© Ania Gruca

universités. C'est ainsi que, dans les couloirs de l'University College of London, elle tombe sur la célèbre momie du philosophe Jeremy Bentham, qu'elle ne manque pas de saluer. Le souvenir de cette scène décalée – dire bonjour aux restes embaumés d'un philosophe anglais – la fait encore rire aujourd'hui.

Cette expérience anglo-saxonne a profondément influencé sa manière d'enseigner. Quand elle fait cours, Vanessa Nurock préfère l'horizontalité à la traditionnelle posture magistrale des professeurs. «*La philo, ce n'est pas du* top-down, dit-elle en s'excusant de son anglicisme, *les cours doivent être basés sur des discussions en complément de l'enseignement des doctrines philosophiques.*»

De retour à Paris après sa maîtrise, elle continue ses études de philo et soutient en 2006 une thèse sur «Les origines et la genèse du sens moral». Une philosophie qu'elle entend pratiquer au plus près du réel. Elle participe ainsi aux discussions de l'espace éthique de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris, alors dirigé par le professeur Emmanuel Hirsch. Là, au contact des soignants, elle comprend que l'éthique est une pratique située et concrète. Elle est confrontée à des questions hautement sensibles, telles que: a-t-on le droit d'intervenir dans les relations affectives des résidents en maison de retraite? Peut-on forcer à s'alimenter des pensionnaires qui refuseraient de boire et de manger? Autant de dilemmes qui révèlent combien la philosophie peut s'inscrire dans le quotidien.

LA PHILOSOPHE ET LA ROBOTITIENNE

Au fil des années, elle développe «*une réflexion à l'interface des questions éthiques, politiques et scientifiques, avec un intérêt particulier pour les questions de genre et d'éducation*», détaille sa biographie de l'université Côte d'Azur, où elle officie comme maîtresse de conférences et directrice adjointe du Centre de recherches en histoire des idées (CRHI). Ses travaux ont porté sur les questions de justice et de *care*, sur l'éthique animale ou encore la neuroéthique. Actuellement, elle s'intéresse à la dimension éthique des problèmes environnementaux et culturels posés par ces technologies.

Pour avancer, elle a aussi besoin de partager avec des collègues issus d'autres champs disciplinaires. «*Je ne suis pas spécialiste d'intelligence artificielle et travailler avec des personnes de ce champ d'expertise me permet de m'assurer que je ne dis pas de bêtises.*» C'est dans ces collaborations, entre roboticiens, médecins, ingénieurs, chefs d'entreprise et politiques que se fabrique sa philosophie.

Parmi ces partenariats, celui qu'elle mène avec la roboticienne Catherine Pelachaud occupe aujourd'hui une place centrale. Spécialiste mondiale des signes non verbaux, Catherine Pelachaud développe des avatars capables d'exprimer des microgestes – sourcils relevés, hochements de tête, mouvements de bouche – qui font partie intégrante de notre communication. Ensemble, elles réfléchissent aux dilemmes éthiques que soulève cette puissance d'influence: comment doter un avatar de capacités expressives sans risquer de manipuler l'utilisateur? Faut-il introduire volontairement un léger décalage pour éviter toute confusion avec un humain? Ces questions, à la fois techniques et éthiques, constituent le cœur de leur travail commun et sont emblématiques de la démarche de Vanessa Nurock: penser l'éthique au cœur des technologies et aux côtés de celles et ceux qui les conçoivent.

LE *CARE* COMME BOUSSOLE ÉTHIQUE

Vanessa Nurock tente de penser les problèmes que posent les nouvelles technologies au-delà des clivages classiques opposant technopessimisme et technosolutionnisme. Elle critique les analyses uniquement centrées sur la peur qui ont tendance à trop penser «*en termes de risque*». À cette logique du danger, elle apporte une logique du *care* qui pousse à se demander, «*maintenant, qu'est-ce qui nous importe ?* What do we care about ? *Comment est-ce qu'on en prend soin?* How do we take care ?»

Face aux technologies qui restructurent les relations humaines, elle voit dans le *care* une boussole. Penser le numérique, l'IA, les biotechnologies, c'est vérifier qu'ils n'abîment pas nos liens, mais les approfondissent. C'est être attentif aux vulnérabilités nouvelles qu'ils créent. Dans ses travaux, elle insiste sur la nécessité d'une vigilance accrue et théorise la notion d'éthique *by design*.

Titulaire depuis 2020 de la chaire «L'éthique du vivant et de l'artificiel» de l'Unesco, elle plaide pour intégrer davantage l'éthique au développement des techniques. Dans un paysage où les technologies évoluent plus vite que les régulations, cette résolution est nécessaire pour accompagner les changements scientifiques et sociaux.

«*Nous avons encore la possibilité de créer le futur. Il ne nous est pas imposé et nous ne devons pas l'envisager avec fatalité*», conclut-elle, laissant planer un mélange d'espoir et prudence, à l'image de sa pensée. ●



Quelle éthique pour les nouvelles technologies ? Nanotechnologies, cybergénétique, intelligence artificielle, Vrin, 2024

Vanessa Nurock propose une réflexion nourrie de dix années de travaux croisant philosophie, robotique ou encore sciences cognitives. Refusant les discours enchantés comme catastrophistes, elle explore ce que les nanotechnologies, la cybergénétique (qui compte entre autres l'analyse et la modélisation informatique des cellules et des gènes) ou l'intelligence artificielle font à nos liens, à nos institutions et à nos vulnérabilités. L'ouvrage défend une approche philotechnique, centrée sur le *care* et les usages réels, invitant à concevoir des technologies raisonnées.

Penser le numérique, l'IA, c'est vérifier qu'ils n'abîment pas nos liens, mais les approfondissent.

LE DICTON À L'ÉPREUVE

Chaque mois, *Sciences Humaines* passe nos vieux dictons au tamis de la réflexion critique.



« L'homme est un loup pour l'homme »

Le latin affleure dans cette très ancienne maxime : *Homo homini lupus est*, « *l'homme est un loup pour l'homme* ». Nous sommes prêts à l'admettre sans réserve, puisque l'histoire autant que l'actualité ne sont qu'une succession de guerres, d'attentats, de meurtres et de cruautés en tous genres. Comment nier que l'homme (l'être humain et non pas le mâle qui se dit *vir* en latin) soit un redoutable prédateur pour ses semblables ?

Suspendons un moment notre jugement. Quelles sont les caractéristiques du loup ? Dans l'imaginaire enfantin, il est « *cette bête cruelle* » dont parle La Fontaine ; il est le grand méchant loup qui poursuit le petit chaperon rouge, les trois petits cochons et les sept chevreaux pour les manger. Guère malin, au demeurant, il se fait souvent rouler à la fin, comme dans *Pierre et le Loup* (1936). Mais l'écrivain britannique Rudyard Kipling, dans *Le Livre de la jungle* (1894), fait des loups des héros positifs qui adoptent l'enfant perdu Mowgli. Ils forment une société ordonnée, obéissant à la loi du clan et au chef, le sage Akela.

Cette Mère-Louve qui allaite le petit d'homme nous ramène bien sûr à la louve qui sauva Romulus et Rémus, fondateurs mythiques de Rome. Pour les Romains, le loup symbolise les vertus guerrières du dieu Mars, un modèle et non un repoussoir. Et puisque nous voilà à Rome, revenons à la citation initiale. C'est dans une pièce de Plaute, *La Comédie des ânes*, au début du 2e siècle avant notre ère, que figure la phrase complète, assez différente de ce qu'en a retenu la postérité : *Lupus est homo homini, non homo, quom qualis sit non novit*, ce qui signifie : « *Pour l'homme, l'homme est un loup et non un homme, quand il ignore quel genre d'homme il est.* » Autrement dit, ce dont il est question, ce n'est pas la violence ou la cruauté de l'espèce humaine, mais sa peur de l'inconnu. Tant qu'on ignore à qui on a affaire, on reste sur ses gardes. Un réflexe ancestral nous pousserait à dénier la qualité d'humain à celui que nous ne connaissons pas, et à voir en lui un loup, le prédateur par excellence.

La sociologue Eva Illouz a montré comment les populistes jouaient sur des émotions comme la peur et le dégoût pour capter les électeurs inquiets. La déshumanisation de l'étranger relève de ce registre. Donald Trump a employé plus d'une fois l'expression « *they are animals* » pour désigner des immigrés. En mai 2018, pendant son premier mandat, il avait dû préciser qu'il visait seulement les membres du gang latino-américain MS-13. Mais le 3 avril 2024, lors d'un meeting dans le Michigan pour sa deuxième campagne présidentielle, après avoir appelé « *illegal alien animal* » le meurtrier de la jeune Ruby Garcia, tuée par son compagnon en situation illégale, il n'a pas cherché à limiter la portée de ses propos, bien au contraire : « *Les démocrates disent : "S'il vous plaît, ne les appelez pas des animaux. Ce sont des humains." J'ai dit : "Non, ce ne sont pas des humains, ce sont des animaux."* » La stigmatisation collective des étrangers est devenue le marqueur du second mandat Trump. ● **SOPHIE GHERARDI**

© Retrofutur/Getty Images

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Patriarche ou papounet, couveur ou sévère, fantasmé ou bien réel... Et vous, savez-vous décrypter les pères ?



HORS-SÉRIE N°33
DÉCEMBRE 2025 - JANVIER 2026
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
OU SUR COMMANDE EN SCANNANT CE QRcode

TERRAIN D'ENQUÊTE

Des salles de sport aux réseaux sociaux

SE MUSCLER POUR EXISTER

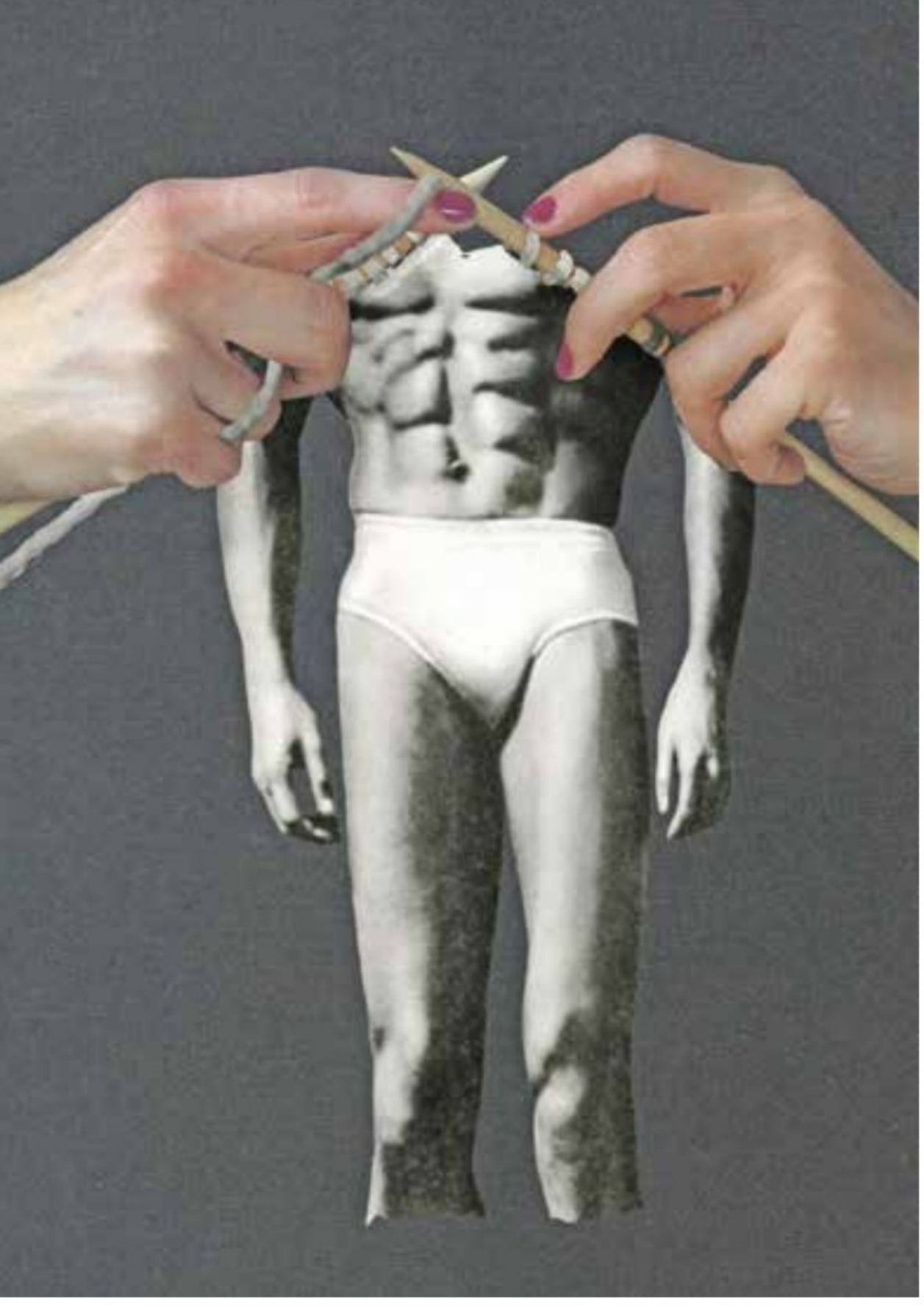
En quelques années, le fitness s'est imposé dans le quotidien de plus de six millions de Français : en tête, les 15-25 ans monopolisent les salles dédiées dont le nombre a explosé. Cet essor reflète une autonomisation de la pratique sportive et une tentative de s'épanouir et se réaliser à travers le corps. ASSIA HAMDI

Au Fitness Park d'Illzach, près de Mulhouse (Haut-Rhin), les adhérents viennent admirer leurs progrès dans une des nombreuses salles de « *posing* » proposées en France. Un coup d'œil dans les miroirs qui tapissent la salle, une photo de profil pour exposer ses fesses bombées, et un poing serré, pour donner à voir son biceps, abdos saillants et silhouette sèche… Ces dernières années, les corps athlétiques s'exhibent dans la société française. Entre 2015 et 2022, 6,2 millions d'adeptes ont rejoint une des quelque 6 000 salles de remise en forme du territoire pour se façonner un corps parfait et l'afficher dans la rue, au travail, sur les réseaux sociaux ou dans sa vie amoureuse. Selon l'Injep, 11 % des pratiquants de sport fréquentent une salle de fitness. Ce succès spectaculaire remonte aux années 2010. Au cours de la décennie, le nombre de salles a explosé, dans les grands centres urbains comme dans les villes moyennes, grâce à des tarifs abordables et des abonnements à prix cassés pour les étudiants et les précaires.

Cette démocratisation de la pratique tranche avec l'image caricaturale de la « gonflette » qui, jusqu'il y a peu, collait encore aux salles de sport. « *La culture du fitness, qui vient des États-Unis, et surtout de la Californie, a longtemps souffert d'une vision négative* », relate Guillaume Vallet, sociologue et auteur de *La fabrique du muscle* (L'Échappée, 2022). Vue d'Europe, elle a des années durant eu pour emblème Arnold Schwarzenegger : dans les années 1970, l'acteur de *Terminator* s'est distingué dans les concours culturistes de Mr. Olympia qui rendaient hommage à la perfection physique des figures antiques. « *Le corps était alors passif et la musculation renvoyait à cette image de la statue* », décrypte Guillaume Vallet.

UN PHÉNOMÈNE PORTÉ PAR LES RÉSEAUX SOCIAUX

Ce boom actuel du sport et du fitness est indissociable de l'attrait des jeunes pour la pratique (*lire p. 39*), porté par l'essor massif des smartphones et l'utilisation des réseaux sociaux. Dans le monde actuel, explique l'historien Christopher Lasch dans *La culture du narcissisme* (1979), le souci de soi-même devient un but en soi et une façon, pour chacun, d'atteindre une sorte de salut. Cette idée renvoie au mythe de Narcisse. Dans la mythologie grecque, ce personnage doté d'une grande beauté ne cesse de se mirer dans les eaux de la source. Pas



© Bernard Demenge/Hans Lucas

par égocentrisme comme on l'a souvent cru, mais par manque d'estime de soi, précise Guillaume Vallet. Une posture qu'on rapproche souvent de celle du *bodybuilder*. Dans sa quête de muscle, le pratiquant est ainsi à la recherche d'une transformation de soi. Une métamorphose qu'il cherche à faire exister aux yeux des autres, en adéquation avec les canons dominants de notre société.

Les outils numériques et les réseaux sociaux sont un moyen efficace d'y parvenir. « *Depuis une dizaine d'années, cette culture de l'image permet d'acquérir encore plus de popularité et d'attractivité à travers le nombre d'abonnés et les likes* », poursuit Guillaume Vallet. Il est ainsi courant, dans une salle de sport, de voir des pratiquants se filmer pendant un exercice avant d'exposer à leurs abonnés les différentes étapes de leur séance. « *Pour cette génération, la salle de sport devient un lieu où façonner son corps, en vue de susciter le désir sexuel, et plus largement sortir du lot.* » Selon le sociologue, également économiste, la salle de sport se rapproche, dans une certaine mesure, du monde professionnel : on y produit du muscle comme on produit de la valeur ajoutée en entreprise, pour montrer sa puissance physique et donc économique.

Si on cultive un corps athlétique pour se valoriser et être concurrentiel, la pratique recèle aussi une forte dimension communautaire, réelle et virtuelle. Les abonnés de salles de sport, en grande majorité des jeunes, se retrouvent sur des communautés en ligne, sur les réseaux sociaux, où les adeptes se conseillent et s'encouragent. « *Ils s'entraînent et se soutiennent* via *des discussions et des tutoriels de musculation* », note Guillaume Vallet. Sur YouTube et TikTok, ils s'abonnent aux créateurs de contenus, à l'image de Tibo InShape, et partagent leur expérience de la musculation, en commentaire, en réponse aux différents posts. De leur côté, les influenceurs suscitent l'admiration et l'adhésion en présentant leurs muscles bombés, qui servent d'arguments de vente à des programmes de coaching et autres produits protéinés. L'appartenance à cette communauté sportive repose aussi sur certains marqueurs forts, venus des États-Unis et qu'on retrouve dans leur quotidien : les sweat-shirts de la marque Gymshark et les *shakers*, ces mugs taille géante qui contiennent les boissons protéinées de récupération. Sans oublier les gourdes de sport taille XL qui ont envahi les rayons des supermarchés, au même titre que le mug Starbucks et le MacBook il y a quelques années. Autant de signes d'un mode de vie revendiqué avec fierté. « *Aujourd'hui, on dit qu'on va "à la salle", alors, qu'avant, on assumait moins* », analyse Guillaume Vallet.

QUAND LA MUSCULATION CHERCHE SES « HÉROS »

L'adhésion à cette communauté implique aussi l'adoption d'une certaine sémantique liée à l'effort. On parle de « sacrifice », de « discipline »… Seul l'effort intense compte et seule la douleur est synonyme de résultat, en témoigne la devise « *No pain, no gain* » qui fait florès chez les bodybuilders. On retrouve aussi cette notion dans le CrossFit, un programme de fitness qui implique des mouvements fonctionnels constamment variés et exécutés à haute intensité.

Anthropologue et professeur émérite de sociologie à l'université de Strasbourg, David Le Breton analysait en 2018, dans *Le Monde*, cette pratique emblématique de notre société adepte de rentabilité à court terme. « *On veut "se rentrer dedans" en une heure, en pensant que cela a des résultats durables. Je fais le lien avec l'ultralibéralisme : le tout, tout de suite, le culte de l'immédiat et de l'urgence* », expliquait-il.

Cet idéal de l'effort, aux confins de la sémantique guerrière, se retrouve dans les épreuves sélectives auxquelles se soumettent les adeptes des compétitions de CrossFit, comme l'Hyrox. Créée en 2017, cette compétition mondiale de fitness en salle combine huit kilomètres de course à pied et huit stations d'entraînement fonctionnel, alternant course à pied et exercices ciblés. Un concept imaginé pour séduire une jeune génération en quête de performances et d'images à partager. Au Grand Palais, en avril 2025, l'étape parisienne du circuit mondial ressemblait à un immense *boot camp* connecté.

Un retour aux origines de la remise en forme, popularisée après la Seconde Guerre mondiale par Kenneth Cooper, médecin de l'US Army. Si l'Hyrox et le CrossFit cartonnent autant, selon Guillaume Vallet, c'est notamment parce qu'ils s'appuient sur l'imagerie du superhéros véhiculée dans les années 1940 et à laquelle les pratiquants tentent d'adhérer. Par le « challenge », le « défi », et la prise de risque, ils tentent de devenir cet homme fort invoqué pour pallier les fragilités de la société. « *Cette image a été longtemps propagée par les* comics, *comme* Superman *ou* Captain America, *puis la télévision, avant d'être reprise par les réseaux sociaux* », analyse le sociologue. Dans sa dernière compétition en ligne, la plateforme d'entraînement Fitness Park cherche ses champions.



Éternel insatisfait, le pratiquant peut devenir, dans certains cas extrêmes, un esclave de sa pratique.

1000 candidats sont ainsi invités à « *tester* [leurs] *limites et les repousser* », et les 48 meilleurs seront présélectionnés. Quatre épreuves et trois mois de compétition plus tard, deux *heroes*, en anglais, remporteront un abonnement en salle à vie.

BIGOREXIE, BLESSURES, ANOREXIE…

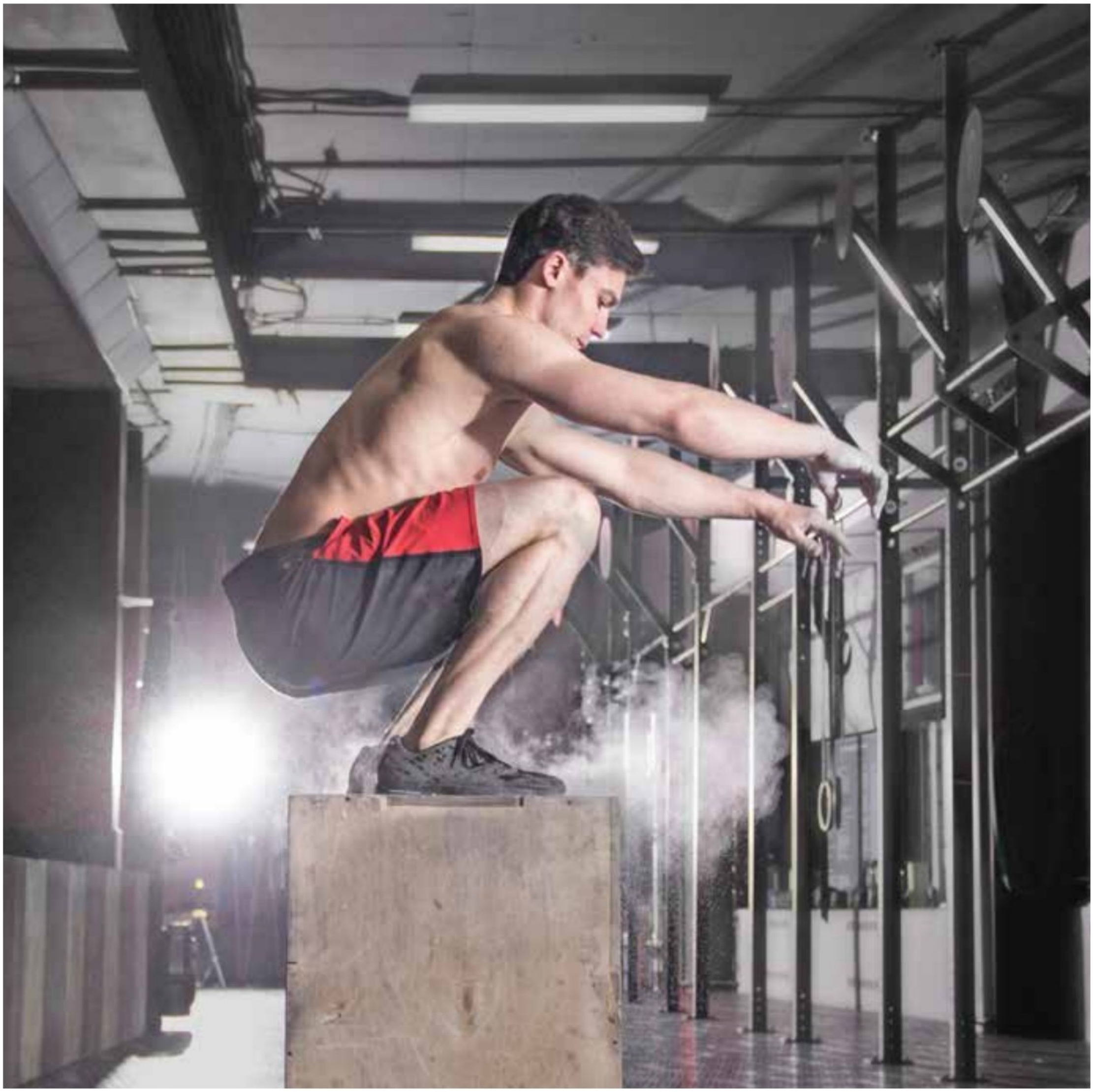
Cette obsession pour le dépassement de soi et pour l'être omnipuissant n'est pas sans risques : éternel insatisfait, le pratiquant peut devenir, dans certains cas extrêmes, un esclave de sa pratique. Incapable de modérer son effort, il bascule dans des excès et des conséquences pathologiques liées au surentraînement, comme les blessures, ou la bigorexie. Souvent définie comme une addiction à l'exercice physique, celle-ci est en réalité une vision déformée du corps : ici, la morphologie est perçue comme plus mince qu'elle l'est vraiment. On cherche à se muscler, mais on ne se met plus de limites.

Cette tendance à l'héroïsme et au « *toujours plus haut, toujours plus fort* » est à relier à une notion que Guillaume Vallet définit comme le « *capitalisme des vulnérabilités* ». Depuis les années 1980, où on se musclait devant l'émission télévisée *Gym Tonic*, dans l'espoir de reprendre le contrôle de sa vie, le muscle est devenu notre armure contre le climat de peur et d'incertitudes né des crises économiques et sociales. « *À partir de cette époque, l'État délègue sa responsabilité aux individus sommés de gérer leur propre santé* », souligne Guillaume Dietsch, enseignant-chercheur en Staps à l'université Paris-Est Créteil.

Cette conjoncture a été exacerbée par la crise du covid et la situation financière du monde. Non seulement chacun de nous désormais pouvait être touché dans sa chair, mais la pandémie a aussi mis en cause la porosité de notre système sanitaire, social et économique. Ce qui nous a conduits à trouver nos propres solutions. On pratique désormais de plus en plus le sport sans le système des fédérations, de manière individuelle, en supprimant les intermédiaires. « *Le rapport au sport est devenu moins associatif et collectif, et plus marchand,* résume Guillaume Vallet. *On n'a plus de pratique imposée, on peut choisir la salle ou le créneau qu'on souhaite, comme on choisirait un burger.* »

De nombreuses entreprises se sont engouffrées dans la brèche, en proposant des programmes de remise en forme et de coaching individuel, soutenus par une digitalisation progressive et des équipements haute technologie. À chacun sa montre connectée et son capteur intelligent, et la fermeture des salles pendant la pandémie n'a pas calmé la croissance du marché. Pratiquer la musculation depuis une salle, ou depuis chez soi, depuis une application, ou tout ça à la fois, au gré de ses envies, en limitant les intermédiaires, est pour beaucoup devenu la clé de notre épanouissement et la solution pour affronter le présent… et l'avenir. ●

© Tom Werner/Getty Images



QUI SONT LES ADEPTES DU FITNESS ?

Le chiffre est frappant : dans les salles de remise en forme, 50 % des nouveaux abonnés sont des jeunes de moins de 30 ans, affirme l'Union Sport et Cycle, qui se dit première organisation professionnelle de la filière sport et fédère 1 400 entreprises. Un plébiscite qui s'explique, selon Guillaume Vallet, par le fait qu'entre 15 et 25 ans, l'engouement pour le fitness coïncide aussi avec une quête de soi. Ces jeunes sont en grande majorité des hommes, « *la fabrique du corps, et tout particulièrement du muscle, posséd*[ant] *de fait une dimension genrée qui se réfère à la masculinité et plus spécifiquement à la domination masculine* ». Mais avec la démocratisation de la musculation, les frontières de genre se déplacent. Alors que les femmes recherchaient la minceur, le public féminin est aussi de plus en plus présent à truster les zones de musculation dans les salles de sport et les pratiques intensives, comme le CrossFit ou l'Hyrox comportent aujourd'hui des catégories féminines. Si les hommes vont effectuer un travail musculaire pour développer le haut du corps, les femmes, nouvelles clientes, vont davantage parfaire leurs membres inférieurs. Le but ? Atteindre l'idéal type des fesses féminines, soit le postérieur large, rebondi, galbé, bombé, à la Kim Kardashian. **A.H.**

© Photo12/Alamy/Niyaz Tavkaev



SAUVER LE CLIMAT grâce à la nature ?

Le réchauffement climatique nous menace, et deux camps s'opposent quant aux parades à avancer. Faut-il parier sur la nature ? Ou devrons-nous composer aussi avec la technologie ?

LAURENT TESTOT

Des dizaines de barques colorées sont alignées sur la plage, toute de sable blanc. Des enfants jouent avec des seaux remplis d'eau et amenés par les adultes, tourmentant les créatures marines qui y tournoient. La maigre pêche de ce matin : ici quelques anchois, là des poissons juvéniles, barracudas et autres, qui auraient été de taille imposante à l'âge adulte, et un dernier récipient empli de petites pieuvres qui seront avalées en une bouchée. Nous sommes dans le sud de Madagascar. La faim menace, constate en septembre 2025 le journaliste Benji Jones (1).

PÉRIL SUR LES CORAUX

Au large, les flots incessants battent la barrière de corail. Construite d'une multitude de colonies animales, elle était autrefois aussi multicolore que les barques, rose, bleue, orange. Elle vire au blanc des structures mortes. C'est là que se reproduisaient les poissons et les pieuvres. Les coraux meurent en masse, car l'océan se réchauffe. Les poissons disparaissent faute de pouvoir se reproduire – et la situation est aggravée par des chalutiers venus d'Asie, qui raclent les fonds et les vident de leur biomasse.

Entre les sécheresses répétées qui déciment les récoltes, et les ressources halieutiques en chute libre, le sud de Madagascar est en proie à la famine. L'île est au bord du soulèvement. Entre 2000 et 2025, ses forêts ont perdu la moitié de leur surface, défrichées pour une agriculture aux rendements dérisoires. La moitié de ses coraux sont morts. À ce rythme, en 2050, les scientifiques sont formels : il ne restera ni forêts ni coraux à Madagascar, des écosystèmes figurant sur le podium des milieux les plus riches en biodiversité sur Terre.

Laurent Testot est journaliste, formateur et conférencier. Dernier ouvrage paru : *Notre empreinte sur Terre. Des cartes et infographies pour comprendre l'Anthropocène*, avec Perrin Remonté (cartographe), Armand Colin, 2025.

Comme tant d'autres territoires tropicaux, Madagascar se situe aux avant-postes du changement climatique. Avec trois habitants sur quatre sous le seuil de pauvreté, sa population n'y a pourtant pas contribué. Les accords de Paris (2015) astreignaient les grandes puissances à tout faire pour rester sous le seuil des 1,5 °C de réchauffement planétaire par rapport à la fin du 19e siècle. À défaut, ne pas dépasser les 2 °C. Nous en sommes très loin. À eux seuls, les projets des compagnies pétrolières nous garantissent un monde à +1,5 °C dans les années 2030, à +2 °C vers 2050, aux alentours de +3,2 °C vers 2100 sur un scénario *business as usual*.

Le changement climatique affecte déjà nos sociétés, en multipliant et amplifiant les phénomènes météorologiques extrêmes (inondations, cyclones, sécheresses…). Un article de *Nature* (2) estimait en 2024 que les gaz à effet de serre déjà émis allaient coûter annuellement à l'économie mondiale entre 19 000 et 59 000 milliards de dollars vers 2050 – quatre fois plus que le coût des mesures qui pourraient permettre entre-temps d'atténuer leurs effets. C'est dire, et chiffrer, l'urgence de ce chantier planétaire. Mais comment dompter le Béhémoth du réchauffement ?

DEUX PUITS POUR LIMITER LES DÉGÂTS

Partons d'un premier constat : ce changement est anthropique – dû aux activités humaines –, nous pouvons agir sur lui. Deuxième constat : depuis longtemps, les experts tablent sur les puits de carbone naturels, océans et écosystèmes terrestres, pour mitiger les pires effets du phénomène.

Les océans ont, depuis le début de l'ère industrielle, capté le tiers du dioxyde de carbone (CO_2) que nous avons émis. Ce gaz à effet de serre compte pour 79 % (si on prend en compte les émissions de la décennie 2010-2020) du réchauffement anthropique. Les océans ont aussi absorbé 91 % de la chaleur excédentaire liée à la combustion d'hydrocarbures, et ces volumes colossaux ont eu pour conséquence de les acidifier et de les chauffer. La montée en température des eaux de surface entraîne des vagues de

© Ray Harrington/Unsplash

chaleur et des tempêtes d'intensité inédite ; l'acidification des océans, conséquence directe de l'absorption de CO_2, a atteint récemment une limite critique, compromettant l'existence de tous les organismes à carapace, des crustacés aux coraux. Ces derniers, si nous ne les aidons pas par migration assistée ou manipulation génétique, auront perdu 97 % de leur population vers 2050. Chaleur et acidification vont ralentir la pompe à carbone océanique, avec l'aide des flottes de pêche : les prélèvements de poissons et de cétacés ont déjà affecté les capacités biotiques des océans.

Solutions ? Soit changer nos actions sur l'océan ; soit changer la nature de l'océan. Par exemple en déversant de l'olivine dans ses flots, un minerai verdâtre qui permet de contrer l'acidification. En complément d'autres stratégies aujourd'hui théoriques, comme déverser du fer bioassimilable pour booster le phytoplancton, ces minuscules algues à la base de la vie océanique, chefs d'orchestre de la captation de carbone par les mers.

DES LOUTRES POUR SAUVER L'OCÉAN

La loutre de mer est un mammifère de 15 à 50 kilos, nageant dans des eaux glacées et se gavant de fruits de mer afin de maintenir sa chaleur corporelle. Présente sur les côtes Pacifique de l'Amérique du Nord et de la Sibérie, elle incarne l'espèce clé de voûte par excellence, celle qui régule l'écosystème au sein duquel elle réside. On s'en est aperçu au 20e siècle, quand elle a failli disparaître, après trois siècles de traque pour sa fourrure. Sa population chuta, de 150 000 à 300 000 individus au 17e siècle à moins de 2 000 dans les années 1960. Ses anciennes proies, les oursins, se multiplièrent, dévorant les forêts de kelp, ces immenses algues qui tapissaient les côtes. Les poissons et les crabes qui s'y reproduisaient disparurent, transformant ces milieux fertiles en déserts.

Protégées depuis sept décennies, parfois réintroduites dans des sites spécifiques, les loutres survivantes opèrent aujourd'hui un retour spectaculaire, dévorant des légions d'oursins. C'est là un des grands succès des politiques de conservation – terme américain qualifiant la protection de la nature. Les forêts de kelp reviennent, de même que les nuées d'alevins. Les peuples autochtones du Canada et des États-Unis, consultés, ont aidé à ce retour. Une fois protégée, avec la coopération des communautés qui interagissent avec elle, la nature se reconstitue vite.

Les écosystèmes terrestres sont aussi en péril. Les forêts, zones humides et prairies captent et stockent du CO_2. Bon an mal an, on estime que ces écosystèmes absorbent quelque 8 gigatonnes (Gt, pour milliards de tonnes) de CO_2, auxquels s'ajoutent 8 autres Gt CO_2 captés par les océans. De ces 16 Gt captées naturellement chaque année, dérive l'idée que nous devons émettre 2 t d'équivalent CO_2 (eCO_2) par Terrien. Comme nous sommes un peu plus de 8 milliards, nous serions alors *carbon neutral* (et utopiquement dans un état d'égalité économique et sociale mondial). Hélas, dans les pays développés, nous en sommes loin. 7 tonnes par Français, 15 par Américain, contre 2 par Marocain. D'où une inquiétude : que faire si les puits de carbone se délitent ? Ce qui pourrait rapidement frapper les océans est déjà le cas des puits terrestres. De plus en plus affectés par les activités humaines et le réchauffement, ces derniers n'ont absorbé en 2023 que 1,7 Gt de CO_2, soit quatre fois moins que la moyenne des années de la décennie 1990 ! Solutions ? Soit changer notre manière de gérer les écosystèmes ; soit changer la nature du vivant terrestre.

Dans le droit fil du retour des loutres marines, la renaturation abonde en idées susceptibles de restaurer la biodiversité, idées déclinées dans des livres comme *Régénération* (2024) de Paul Hawken, ou *Les voies nouvelles du géomimétisme* (2025) de Pierre Gilbert. Pour les seuls cours d'eau, il est question de rivières ressuscitées lorsque les barrages, qui réduisaient les échanges biologiques, ont été enlevés ; et aussi lorsque se reconstituent les ripisylves, ces rives boisées qui brisent les crues, avec un bonus quand les castors opèrent leur grand retour pour multiplier les écosystèmes alors qu'ils aménagent ces ripisylves. Et toute cette activité biologique, cette croissance de végétaux contribue à piéger le carbone, à le transformer en matière organique réinjectée dans la biomasse. C'est une histoire d'insectes et de champignons détritivores, qui transforment les déchets du vivant en humus. Des processus qu'on peut reproduire, accélérer, en sachant observer, intervenir juste ce qu'il faut pour orienter, et surtout en lâchant la bride à la nature.

La renaturation abonde en idées susceptibles de restaurer la biodiversité.

Les Américains appellent cela le *rewilding* (réensauvagement) – mieux vaut employer le terme « libre évolution » en France. Au sens strict, le *rewilding* est un lâcher-prise complet, où on laisse la nature s'exprimer. Il y faut de grands espaces, 70 000 hectares pour qu'un troupeau viable de grands herbivores, tels des bisons, puisse se déployer. Et ce sont ces grands herbivores qui, ouvrant des clairières au milieu des arbres, multiplient les milieux de vie et par extension le nombre d'espèces présentes, dans ce qu'on qualifie alors d'espace mosaïque – alternance de prairies et bosquets. Quelques projets se distinguent. Les naturalistes Gilbert et Béatrice Cochet, pionniers français du réensauvagement, aiment à citer l'exemple du Parc national suisse (canton des Grisons). Ses 17 500 hectares accueillent chaque année 150 000 visiteurs et captent 20 millions d'euros en retombées économiques. Pourquoi se payer des safaris en Afrique alors qu'il serait possible de restaurer de grands marais, forêts et prairies que parcourraient de grands animaux, un peu partout en Europe ? Depuis les Pays-Bas, l'ONG Rewilding Europe soutient déjà plusieurs projets de libre évolution, en Roumanie, Allemagne, Pologne, Portugal, Italie…

DU BON USAGE DES FORÊTS

Revenons, parmi les puits de carbone terrestres, au plus important : les forêts. Elles rendent en sus d'innombrables services écosystémiques, conditionnant le cycle de l'eau (de la pluie au remplissage des nappes phréatiques, en passant par la rétention des crues), climatisant des régions entières, filtrant la pollution

COMMENT L'IDÉE DE CONSERVATION A ÉVOLUÉ

19e siècle
Gérer les milieux

Dès les années 1820, les élites entendent reconstituer des espaces naturels pour tempérer le climat. Alors que le couvert forestier de la France est tombé à moins de 10 % du territoire métropolitain (contre 33 % aujourd'hui), la politique forestière de la France est créée en vue de garantir nos ressources en bois et de lutter contre l'érosion, les crues, les avalanches. Dans les colonies européennes, ce type de politique s'accompagne de spoliations : les grandes réserves africaines seront créées contre les populations autochtones, expulsées de leurs terres sous le prétexte qu'elles auraient été nuisibles aux milieux. Les anthropologues ont depuis démontré qu'au contraire ces communautés vivaient de longue date en symbiose avec leur milieu et en formaient même un maillon décisif, entretenant les écosystèmes.



© DeAgostini/Getty Images

20e siècle
Sanctuariser la nature

La « conservation de la nature » se divise en deux traditions, états-unienne et européenne. L'approche nord-américaine s'enracine dans l'emblématique parc national du Yellowstone, créé en 1872 pour sauver les derniers bisons d'Amérique. Les Amérindiens ont été expulsés, les prédateurs abattus afin de laisser les herbivores se multiplier. Un siècle plus tard, l'écosystème s'est appauvri en raison du surpâturage, en dépit d'abattages réguliers des herbivores. Réintroduisant les prédateurs, les écologues constatent que la présence de carnivores exerce une influence formidablement bénéfique sur l'environnement. Les loups obligent par exemple les cervidés à se déplacer, les empêchant de détruire les jeunes arbres en rongeant leur écorce. Les forêts reviennent, d'innombrables espèces menacées peuvent recoloniser les milieux dont elles avaient disparu. Le *rewilding* vise à laisser la nature se redéployer sans entrave, ne tolérant que la présence de touristes.



© Manuel Romaris/Getty Images

21e siècle
Reconstituer les écosystèmes

L'Europe étant plus densément peuplée que les États-Unis, la conservation y a pris la forme de la préservation des espèces dans les zoos, avant qu'elles soient réintroduites dans des zones certes protégées, mais toujours habitées et exploitées, avec des règlements autorisant diverses atteintes aux milieux (coupe de bois, pacage de moutons…). Ainsi, le bison européen, qui frôla l'extinction au début du 20e siècle, fut sauvé grâce à une douzaine d'individus reproducteurs. Il est aujourd'hui réintroduit dans certains espaces, y compris densément peuplés en Allemagne. Il suffit de grandes forêts, et d'une population informée, pour que ce type de retour se déroule sans anicroches.



© Manfred Gottschalk/Getty Images

QUATRE FIGURES DE RÉFÉRENCE INTELLECTUELLES

Théories scientifiques ou délires idéologiques ?



CHARLES BURRELL
BARONNET DU DOMAINE DE KNEPP

Né en 1962, sir Charles Burrell a hérité de la ferme de Knepp, une propriété de 1 400 ha en Angleterre. Au début des années 2000, lui et son épouse Isabella Tree abandonnent l'agriculture intensive. Ils laissent des chevaux, vaches et porcs de races rustiques, en sus de cerfs, paître librement pour permettre au vivant de se redéployer. Knepp est devenu une vitrine internationale du *rewilding*, démontrant que des terres appauvries par des intrants agricoles peuvent retrouver leur biodiversité. Le domaine a vu le retour spectaculaire d'espèces rares, notamment des tourterelles des bois.



WANGARI MAATHAI
APÔTRE DE LA GRANDE CEINTURE VERTE

La militante écologiste kenyane Wangari Maathai (1940-2011), prix Nobel de la paix 2004, a fondé le Green Belt Movement en 1977. Pour enrayer la dégradation environnementale du Sahel, elle entreprend de mobiliser les femmes, les formant et les rémunérant pour des plantations d'arbres locaux associées à des cultures vivrières. Du Sénégal au Kenya, l'utopie de la Grande Barrière verte perdure. Même si elle est discontinue, compromise en plusieurs endroits par les conflits, l'ambition subsiste : barrer le sud du Sahara d'une ligne végétale et nourricière tout en empêchant l'avancée du désert.



FRANCIS HALLÉ
PROPHÈTE DE LA FORÊT PRIMAIRE

Botaniste français né en 1938, Francis Hallé parraine depuis 2019 l'Association Francis Hallé pour la forêt primaire. L'ONG ambitionne de créer sur au moins 70 000 ha une forêt primaire en Europe occidentale. Cela nécessite de laisser la nature se régénérer pendant huit à dix siècles sans intervention humaine. Cette dimension transgénérationnelle implique de changer jusqu'au droit international : plusieurs États se partageront la continuité de ce biotope, en garantissant l'existence pour des siècles, quand le droit n'autorise d'engagement que sur un maximum de 99 ans.



EDWARD O. WILSON
DÉMIURGE DE LA DEMI-TERRE

Le naturaliste américain Edward Osborne Wilson (1929-2021) a révolutionné notre compréhension du vivant. Dans *Half-Earth. Our planet's fight for life* (2016), Wilson soutient que pour préserver 85 % de la biodiversité terrestre, il faut protéger 50 % de la surface de la planète sous forme d'aires préservées et interconnectées, permettant aux processus naturels de fonctionner pleinement. À ceux qui s'inquiètent des conséquences pour les peuples autochtones, Wilson répond en insistant sur la nécessité d'impliquer ces communautés, les meilleures gardiennes de la biodiversité.

À lire

Pierre Gilbert, *Les voies nouvelles du géomimétisme*, Odile Jacob, 2025 ; Rémi Noyon et Marine de Guglielmo Weber, *Le grand retournement*, Les Liens qui Libèrent, 2024 ; Bram Büscher et Robert Fletcher, *Le vivant et la révolution*, Actes Sud, 2023 ; Paul Hawken (dir.), *Régénération*, Actes Sud, 2024 ; Gilbert Cochet et Stéphane Durand, *Réensauvageons la France*, Actes Sud, 2018 ; Freddy Rey, *Des solutions fondées sur la nature*, Quae, 2025.

1 : © Knepp Wilding - 2 : © Wendy Stone/Corbis via Getty Images - 3 : © Stephane Cardinale/Corbis via Getty Images - 4 : © Rick Friedman/Corbis via Getty Image

de l'air, atténuant la puissance des vents, empêchant l'érosion et fertilisant les sols. Mais tous ces processus sont optimisés dans des forêts anciennes, laissées à elles-mêmes. Hors de question d'en prélever massivement la biomasse pour produire du bois-énergie, ce qui revient à prétendre fournir de l'énergie « renouvelable » tout en déstockant de gros volumes de carbone. Or, à l'échelle mondiale, les forêts sont déstabilisées, entre artificialisation, destruction annuelle de millions d'hectares de sylves tropicales pour produire du soja OGM, de la viande bovine ou de l'huile de palme, et stress hydrique lié à des sécheresses de plus en plus importantes…

Il ne suffit pas de reforester pour recréer ces processus. Chaque année sont plantées des armées d'arbres, notamment en Chine, où le gouvernement a entrepris de reverdir le pays à marche forcée. Mais pour être financées, ces opérations visent généralement à créer des plantations en vue d'exploitation industrielle future. Des forêts monospécifiques, composées d'une seule essence, qui ne se rencontrent pas à l'état naturel et engendrent quantité d'effets pervers : ces plantations sont pauvres en biodiversité, très vulnérables au stress hydrique, aux mégafeux et aux infestations de pathogènes, sans compter qu'elles détruisent la fertilité du sol et assèchent les nappes phréatiques – à l'exact inverse d'une forêt mature.

LE RETOUR DU MAMMOUTH

Le combat pour le futur se joue à cet embranchement. À ne considérer que l'intérêt économique dans ces opérations, nous détruisons toute possibilité pour la nature de se régénérer. Des start-up de bioingénierie ambitionnent de procéder différemment. Les arbres captent moins ? Qu'importe ! Nous sommes en passe, dans nos laboratoires, de tripler l'efficacité des processus de photosynthèse et de modifier le génome des arbres pour qu'ils soient plus efficaces… Comme le documentent Marine de Guglielmo Weber et Rémi Noyon dans *Le grand retournement* (2024), ces promesses nous font entrer dans la géo-ingénierie – en dépit du scepticisme affiché par une majorité de chercheurs face à ces solutions défendues essentiellement par des ingénieurs et des financiers.

Certes, les biotechnologies ont fait des pas de géant depuis une vingtaine d'années. Nombre de manipulations, inenvisageables autrefois, sont désormais courantes. La plus commune est le lâcher de millions de moustiques mâles OGM stériles, qui permettent de réduire momentanément la population de ces insectes propagateurs de paludisme, fièvre jaune, chikungunya et dengue. Les plus médiatisées demeurent les annonces de la société Colossal Bioscience, détenue par le financier et biologiste George Church, qui annonce régulièrement être sur le point de procéder à la désextinction du dodo, du mammouth ou d'autres animaux disparus.

L'idée est bien entendu de financer des recherches liées à une meilleure connaissance du génome, avec en ligne de mire de lucratives applications à la santé humaine. Mais l'argument part du constat que la disparition des grands herbivores, tels les mammouths, ou des disperseurs de graines qu'étaient les dodos (de gros pigeons incapables de voler qui ont disparu au 17e siècle de l'île Maurice), a exercé des effets négatifs en cascade sur les milieux. La réintroduction de mammouths sur le cercle polaire permettrait ainsi de lutter contre le changement climatique en reconstituant les biotopes disparus à la fin de la dernière période glaciaire, il y a 12 000 ans. La steppe à mammouths couvrait alors le nord du Canada et de la Sibérie, piégeant dans le sol gelé (pergélisol) de grandes quantités de CO_2 et de méthane. Le dégel, accéléré aujourd'hui par le réchauffement, risque d'amplifier ce changement climatique par rejet de gaz à effet de serre.

ASSOCIER NATURE ET TECHNOLOGIES

Le géophysicien Sergueï Zimov a réintroduit, dans sa propriété dans le nord de la Sibérie, de grands herbivores (rennes, bisons d'Europe, chevaux…) afin qu'ils y pâturent, tassent le sol, l'enrichissent de leurs excréments. Il a démontré que leur présence contribue à maintenir le froid dans le sol tout en captant du CO_2. L'idéal, selon lui, serait d'y accueillir ces mammouths ressuscités, ce qui permettrait de désamorcer ce qu'il annonce comme la pire bombe climatique qui nous menace : le dégel du pergélisol. Belle publicité pour George Church, dont l'équipe, bénéficiant du séquençage des génomes du mammouth et de son plus proche parent, l'éléphant d'Asie, annonce planifier la recette suivante : prélever un embryon d'éléphant d'Asie, tailler 2 % de ses gènes grâce aux ciseaux génétiques CRISPR-Cas9 jusqu'à ce que son génome soit ajusté sur celui du mammouth, épaisse toison, graisse sous-cutanée, etc., pour résister au froid, et le mener à bien dans un utérus artificiel géant qui reste à concevoir. Les biologistes trouvent l'idée absurde, techniquement irréaliste aujourd'hui, et estiment que cet argent serait bien mieux employé à protéger les dernières populations d'éléphants et leurs biotopes. Church prétend qu'il est à quelques années de toucher au but et de sauver l'humanité…

Cette polémique synthétise les processus en cours. La majorité des scientifiques défendent que dans l'intérêt commun, nous devons sauvegarder la nature qui subsiste, parce que les services qu'elle nous rend sont irremplaçables – mais difficilement monnayables. Nombre de décideurs politiques prêtent en revanche une oreille favorable aux ingénieurs du vivant, qui pensent que la technologie peut aider, réparer, voire remplacer les écosystèmes, et surtout… que ça va être rentable. Car nous n'avons désormais pas d'autres choix, pour éviter un réchauffement cataclysmique, que de parier sur ce genre d'expédient.

À l'échelle locale, de nombreux acteurs (particuliers, communes…) font souvent le choix de solutions fondées sur la nature : rendre sa sinuosité à un cours d'eau, réintroduire des animaux clés de voûte, laisser des forêts en libre évolution… Mais la tendance politique dominante reste à tabler sur des solutions à grande échelle, reforestant en masse, imposant des mégabarrages et sauvegardant quelques espèces vedettes (pandas, tigres…) en négligeant le reste du vivant. Ces « technofix » nécessitent de gros investissements pour des résultats non garantis. Il est temps de concilier les approches des spécialistes de la nature et des ingénieurs du vivant. Mais cette symbiose ne verra le jour qu'avec des politiques volontaires, et surtout des décideurs informés de ces enjeux. Et soucieux d'agir pour que les enfants de Madagascar aient un avenir digne… ●

(1) Benji Jones, « Scientists are testing a surprising approach to fighting hunger in one of the poorest places on Earth », *Vox*, 21 octobre 2025.
(2) Maximilian Kotz, Anders Levermann et Leonie Wenz, « The economic commitment of climate change », *Nature*, n° 628, 17 avril 2024.



© TopFoto/Roger-Viollet

DOSSIER

Oser
Psychologie de l'audace

Oser penser, oser dire, s'assumer, bifurquer… Dans notre société d'incertitudes, l'audace a bonne presse. Tandis que nous n'avons jamais été aussi tentés par le cocooning et la sécurité, nous enjoignons volontiers notre prochain à « sortir de sa zone de confort ».

Mais qu'est-ce que l'audace, au juste ? Qu'est-ce qui la différencie du courage ou de la témérité ? Faut-il y voir une disposition psychologique, une force morale, une stratégie de conquête, le fruit d'une histoire de vie ? Et qu'en est-il de sa reconnaissance réelle : est-elle si bien récompensée, ou le conformisme est-il, au fond, plus payant ?

De la philosophie antique aux neurosciences contemporaines, en passant par la sociologie et le management, personne n'en détient la clé ni la définition ultime. Raison de plus pour tenter de déchiffrer cette grande énigme humaine… •

DOSSIER COORDONNÉ PAR HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ

DOSSIER

Oser. Psychologie de l'audace

P. 44 **Qu'est-ce que l'audace ?**
P. 47 **Les 5 ressorts psychologiques**
P. 50 **ENTRETIEN AVEC CYNTHIA FLEURY « Il ne peut y avoir de vrai courage sans éthique »**
P. 54 **L'esprit d'aventure, une question de culture ?**
P. 57 **Les patrons, ça ose tout ?**
P. 60 **L'audace est-elle payante en politique ?**
P. 63 **3 QUESTIONS AU Général Hervé Pierre**
P. 64 **Courage intellectuel : la leçon de Kant**



Qu'est-ce que l'audace ?

Prendre des risques suffit-il à être audacieux ? Oui, mais pas seulement. L'audace suppose une transgression, un rapport singulier au danger et une capacité à saisir le moment juste opportun. Il interroge en creux notre rapport à la norme. ALBANE AKOUN

© ©Maia Flore

Antarctique, décembre 2005. Une tempête de huit mètres de houle secoue le *Farley Mowat*, navire des militants écologistes de l'ONG Sea Shepherd. Face à eux se dresse le *Nisshin Maru*, gigantesque baleinier-usine japonais de 8 000 tonnes qui viole le sanctuaire international censé protéger les baleines. Le capitaine Paul Watson décide de lui barrer la route. Le mastodonte continue d'avancer, la collision est imminente et les chances de survie inexistantes. À bord, Lamya Essemlali, 28 ans, en combinaison de survie. Quelques semaines plus tôt, Paul Watson lui a demandé si elle était prête à risquer sa vie pour une baleine. Elle a dit oui. À la dernière seconde, le baleinier vire de bord. À partir de ce moment, Lamya se sait véritablement prête à mourir pour une baleine.

Quelle est la force qui pousse Lamya Essemlali à s'engager dans un combat aux allures de David contre Goliath ? Pour elle, la réponse tient à un certain rapport à la vie et au risque : « *J'ai toujours eu plus peur de passer à côté de la vie que de mourir ! Quand tu es mue par cela, tu fais des choix que tu n'aurais jamais osé faire si tu étais juste dans la peur de l'insécurité* (1). »

Ce rapport au risque constitue le cœur de l'audace, qui implique l'acceptation d'une mise en danger dans l'adversité. Aux sources de l'audace de Lamya Essemlali se niche une peur plus sourde que celle de la mort : celle de passer à côté de sa vie par peur du risque.

Audace donc, mais courage. Les deux notions se recoupent, au moins en partie. Selon le psychologue britannique Stanley Rachman, le courage peut être défini comme la « *persistance malgré la peur* » (*Fear and Courage*, non traduit, 1978). Il ne réside donc pas dans l'absence de peur, comme on pourrait le penser, mais dans l'accomplissement d'une action volontaire malgré cette peur. À partir des années 2000, aux États-Unis, les chercheurs Christopher Rate et Cynthia Pury ont enrichi cette approche en développant la théorie des buts et valeurs : une action est jugée courageuse selon le niveau de risque, mais aussi et surtout selon la valeur du but poursuivi. Trois composantes sont ainsi nécessaires : agir volontairement ; malgré un risque personnel ; pour un but valable qui dépasse l'individu. C'est cette dernière dimension qui distingue le courage de la simple témérité : « *Taking a worthwhile risk* », soit « *prendre un risque qui en vaut la peine* ». Quand Lamya Essemlali se dresse face au *Nisshin Maru*, elle n'est pas téméraire ; elle défend une cause qu'elle estime plus grande qu'elle-même : les baleines. « *Mon moteur principal* [...], *c'est ma conviction profonde de faire ce qui est juste et d'être au service d'une cause qui me dépasse.* »

L'audace, à l'instar du courage, est donc une prise de risque face à l'adversité. Elle procède d'un engagement entier au nom d'une conviction plus grande que soi. Lamya Essemlali, au péril de sa vie, s'inscrit ainsi dans la lignée des grandes figures de résistance inaugurée par Antigone.

FRANCHIR LA LIGNE ROUGE

Cette définition ne suffit pourtant pas à capturer l'essence de l'audace, qui comporte toujours une dimension supplémentaire au courage : la transgression. C'est le point commun qui lie César franchissant le Rubicon, Rosa Parks refusant de laisser sa place dans un bus pendant la ségrégation américaine, l'appel du général de Gaulle du 18 juin 1940. Ils ne se mettent pas seulement en danger. Ils s'en prennent à la norme, l'attaquent et l'interrogent. Le contraire de l'audace n'est pas seulement la lâcheté, c'est aussi le conformisme. Elle crée une rupture. Elle traverse tous les camps et toutes les causes ; elle est moralement ambivalente et relève davantage d'un état d'esprit que d'une valeur. Elle implique aussi quelque chose de déraisonnable, qui s'oppose au canon européen traditionnel qui érige la raison au sommet de la pyramide des valeurs. D'où une certaine suspicion à son encontre, déjà présente chez les Grecs, qui la positionnent du côté de la démesure et de l'excès.

La mythologie regorge d'histoires où des humains mobilisent l'audace pour franchir la ligne rouge qui sépare les mortels et les dieux. Ainsi, Prométhée vole le feu réservé aux dieux, pour le donner aux hommes. Pour cet acte impardonnable, il est enchaîné, et condamné à se faire dévorer éternellement le foie par les rapaces. Arachnée, quant à elle, ose se vanter d'être meilleure tisseuse qu'Athéna, puis a l'insolence de tisser une toile représentant Zeus avec toutes ses maîtresses ! Pour la punir de son outrage, Athéna la transforme en araignée. Dans ces mythes, l'audace confine toujours à l'arrogance. Elle vient défier l'ordre cosmique ou social. Dans un monde culturel qui valorise la juste mesure, de tels actes sont perçus comme des manifestations d'hubris, de démesure ; ils provoquent en retour la némésis, le châtiment divin.

« Impose ta chance, serre ton bonheur, va vers ton risque. À te regarder, ils s'habitueront. »

René Char

On retrouve cette suspicion du côté de la philosophie. Aristote, dans *Éthique à Nicomaque*, est le premier à proposer une distinction conceptuelle et morale entre le courage et l'audace. Le courage, selon lui, se situe au juste milieu entre lâcheté et témérité : il est une vertu. L'audace, elle, n'est pas un équilibre : c'est une rupture qui penche du côté de l'excès, de la prise de risque exagérée.

Toutes les formes d'audace ne sont cependant pas condamnées par les Grecs. Certaines prises de risques sont saluées, lorsqu'elles reposent sur un calcul réfléchi et non sur un délire arrogant. Dans *La guerre du Péloponnèse*, l'historien Thucydide note ainsi que les Athéniens ont vaincu les Perses grâce à « *l'audace et*

la réflexion qu'ils ont mises dans leur entreprise, contrairement aux autres peuples que l'ignorance aurait rendu irrésolus et bêtement hardis». Il y aurait donc une double filiation de l'audace : issue de l'orgueil, elle relève du vice et se voit condamnée par les dieux ; issue de la connaissance, elle relève de l'intelligence et permet le succès.

Une autre particularité de l'audace est qu'elle ne s'évalue qu'*a posteriori*, selon son résultat. On ne parle d'audace que lorsque l'entreprise a été couronnée de succès. Dans le cas contraire, la prise de risque est plutôt qualifiée de folie ou de bêtise. «*Le propre de l'audace, c'est d'avoir raison si elle réussit, et tort si elle perd. Elle n'est jamais dans la vérité ou l'erreur à l'avance, mais seulement "après coup"*», souligne Roger-Pol Droit **(2)**.

S'il existe une part de hasard dans le résultat, on ne saurait l'y réduire. Les compétences du joueur comptent aussi. Car toute subversion des règles implique au préalable leur maîtrise. Avant d'oser, il faut comprendre les règles du jeu, au point de pouvoir les subvertir, d'en jouer à son avantage. Jean Cocteau affirmait ainsi que «*le tact de l'audace, c'est de savoir jusqu'où on peut aller trop loin*» (*Le Coq et l'Arlequin*, 1918).

Le propre du parieur est de calculer les probabilités de réussites et d'échecs. Il le fait d'autant plus aisément qu'il a de l'expérience et de l'expertise. Certains sports l'illustrent particulièrement. Lorsque Michael Chang, quelques jours avant de devenir à 17 ans le plus jeune vainqueur d'un tournoi du Grand Chelem, ose un service «à la cuillère» face à un Ivan Lendl déboussolé, c'est parce qu'il a répété mille fois les gestes techniques. «*La fortune sourit aux audacieux*», disait Virgile dans *L'Énéide*... On pourrait rajouter : à condition qu'ils sachent quand et comment frapper. Si Michael Chang avait raté son coup, on ne s'en souviendrait sûrement pas aujourd'hui !

Il en va de même pour l'audace tant célébrée des entrepreneurs. Si Elon Musk est souvent décrit comme un visionnaire pour avoir investi dans Tesla, ou si Jeff Bezos est admiré pour avoir créé, avec Amazon, «*la plus grande librairie du monde*», malgré la circonspection générale initiale, c'est bien parce que les deux hommes ont gagné leur pari haut la main. L'audace s'appuie moins sur le goût du risque que sur le sens du risque, qui permet au parieur de tenter sa chance une fois le risque réduit au maximum.

CALCUL OU INTUITION ?

Au cœur de l'audace, se trouve donc en creux une capacité essentielle : savoir saisir le moment propice pour agir. Les Grecs appelaient «*kairos*» ce moment opportun qu'il convient de repérer et saisir dans le flux des événements. On retrouve une idée proche, à la Renaissance, dans la philosophie de Nicolas Machiavel. L'homme d'État, explique-t-il dans *Le Prince*, doit être doté de *virtù*, cette qualité qui permet de saisir les occasions (*occasioni*) qu'offre la *fortuna* et de les transformer en réussite politique. Cette capacité repose sur une combinaison de calcul et d'intuition. Elle permet au prince de jouer son coup au bon moment, mais aussi de rétablir l'équilibre des forces en sa faveur. C'est quand la fortune tourne dans le mauvais sens que la *virtù* se déploie le mieux. L'adversité contraint à innover, à rompre avec les habitudes, à oser ce que la prospérité n'exige pas. «*À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire*», résume Corneille dans *Le Cid*. Sans risque, pas de grandeur. Sans adversité, pas d'audace véritable.

Ces différentes facettes de l'audace – prise de risque, transgression, calcul, sens du moment opportun – se condensent aujourd'hui dans une figure totémique de notre époque : celle de l'entrepreneur. «*L'entrepreneur serait un créateur génial, un* self-made man *visionnaire, un disrupteur rebelle*», analyse le chercheur en sciences de gestion Anthony Galluzzo dans *Le mythe de l'entrepreneur* (La Découverte, 2023). Travailleur acharné autant que génie créateur, ne devant son mérite qu'à lui-même, l'entrepreneur passe pour celui qui ose penser et agir hors des cases (*lire p. 57*), à l'image de Steve Jobs créant les premiers ordinateurs Apple dans son garage ou de Richard Branson quittant l'école à 16 ans pour lancer sa première entreprise, qui deviendra ensuite Virgin Music et lui vaudra d'être anobli par la reine d'Angleterre. Ce modèle entrepreneurial déborde sur les manuels de développement personnel et les sciences du management. «*Osez !*», «*Sortez de votre zone de confort !*», «*Disruptez-vous !*». En France, HEC fait de «*apprendre à oser*» son slogan, les start-up adoptent le vocabulaire de la «disruption», les coachs promettent de «libérer votre audace». En politique, Natacha Polony a lancé en décembre 2025 un journal intitulé *L'Audace*, et qui ne vise rien de moins que de «*ressouder la France*»... Jamais l'audace n'a été autant célébrée, valorisée, packagée.

Il existe pourtant un risque à cette survalorisation de l'audace. Non plus tant celui de la démesure et de l'arrogance que celui de la surresponsabilisation et de l'épuisement. Ce storytelling entretient, selon Anthony Galluzzo, un «*conte moral*» où «*chacun est comptable de ses réussites et de ses échecs*». Dans ce cadre idéologique, l'audace peut vite se transformer en injonction culpabilisante : soyez «*entrepreneur de vous-même*», ou soyez responsable de votre manque de réussite.

Ainsi voyons-nous émerger une nouvelle mythologie de l'audace, avec ses codes et ses héros. Elle n'encourage pas à changer le monde, mais incite plutôt les individus à s'y adapter parfaitement pour réussir leur existence. Cette représentation tend à détourner le concept de son sens initial. Car l'audace véritable se trouve dans le geste de ceux qui refusent les règles du jeu. Elle se saisit du conflit pour créer un ordre nouveau, elle renverse les rapports de force, déjoue les prédictions.

Face au baleinier japonais, Lamya Essemlali incarne cette dimension créatrice de l'audace : celle qui embrasse le conflit pour imposer une révolution. «*J'ai juste suivi mon cœur, je n'ai pas calculé, et je l'ai fait indépendamment du résultat. Il n'y a pas de meilleure boussole que celle du cœur*», affirme-t-elle. La raison calculatrice, l'expérience, l'expertise, les réseaux personnels y sont secondaires par rapport à cet élan du cœur, puissant et fondateur. Comme en écho aux paroles de Lamya Essemlali, le poète René Char, résistant pendant la guerre, plaçait l'audace dans ce mouvement de l'âme vers le risque qu'elle se choisit : «*Impose ta chance, serre ton bonheur, va vers ton risque. À te regarder, ils s'habitueront.*» ●

(1) Entretien avec Lamya Essemlali, «Il n'y a pas de meilleure boussole que celle du cœur», dans Héloïse Lhérété, Cécile Peltier et Marc Olano (dir.), *La niaque. Psychologie de la persévérance*, Sciences Humaines éditions, 2025.
(2) Roger-Pol Droit, «La renaissance de l'audace», *Les Échos*, 26 mai 2017.

Les 5 ressorts psychologiques

Parler de l'audace en psychologie, c'est pratiquer le hors-piste : il n'existe pas de théorie unifiée sur le sujet dans cette discipline. Mais on peut faire reposer ce concept sur cinq ressorts qui renvoient à des processus psychologiques fondamentaux. LAURENT BÈGUE-SHANKLAND



— Ressort 1. Apprivoiser le risque

Faire preuve d'audace, c'est d'abord se frayer un chemin entre deux écueils : soit la minimisation du risque que présente une action (ce qui peut mener à la catastrophe), soit la paralysie face au danger. Un choix audacieux suppose d'interpréter l'incertitude de manière à y percevoir des possibles. Or, lorsque nous devons parier sur la probabilité associée à des événements futurs reliés à nos actions, il nous arrive de biaiser dans un sens ou dans l'autre nos chances de succès.

Dans une étude classique, la psychologue de Harvard **Ellen Langer** a montré que le simple fait d'amener quelqu'un à choisir lui-même un billet de loterie plutôt que de simplement lui en remettre un le conduisait à une surestimation de la probabilité d'un tirage favorable. Cette inclination peut aussi nous mettre en tête que nous avons plus de contrôle dans des situations sociales très contraignantes. Par exemple, dans une étude française menée auprès de plus de 1600 participants auxquels on présentait une recherche sur la soumission à l'autorité, ceux-ci estimaient que malgré les pressions de la situation, ils s'avéreraient davantage capables que les autres de résister aux injonctions de l'autorité, se jugeant tous moins influençables que la moyenne.

À l'inverse, l'intolérance à l'ambiguïté ou à l'incertitude fait le lit de l'inaction. Ainsi, des recherches conduites dans le sillage d'**Arie Kruglanski** sur le besoin de clôture ont montré que les personnes ayant une aversion chronique à l'ambiguïté évitaient volontiers de prendre des risques dans de nombreux domaines, par exemple lors de tâches d'investissement économique. Ces personnes plus timorées se montraient aussi généralement plus sensibles à la douleur physique.



— Ressort 2. Se croire efficace

Se sentir en mesure de faire face aux obstacles, d'influencer le cours des choses et d'aboutir à un résultat espéré est un ingrédient indispensable de l'audace. Pour **Albert Bandura**, l'autoefficacité est une croyance qui se forme par une succession d'expériences antérieures de maîtrise personnelle. Celles-ci façonnent un sentiment de compétence et contribuent à diminuer l'anxiété, notamment sur les routes non balisées.

L'observation du comportement d'autrui libère aussi l'audace. En effet, si d'autres sont parvenus à surmonter des entraves par leurs efforts ou leur sagacité, peut-être peut-on aussi y arriver. La fondatrice du mouvement Black Lives Matter, **Alicia Garza**, explique ainsi avoir tiré son inspiration de la figure militante d'**Angela Davis**. Bien sûr, plus les modèles sont psychologiquement proches (par le genre, l'origine sociale et culturelle, les expériences personnelles), plus leur exemple est parlant.

Des encouragements bien calibrés, surtout par des personnes qui comptent à nos yeux, nous aident aussi à surmonter l'adversité.

Laurent Bègue-Shankland est professeur de psychologie sociale. Il dirige la Maison des sciences de l'homme Alpes. Ses travaux de recherche portent sur la violence et l'agression humaine, et sont à l'origine de plusieurs ouvrages dont un de référence : *Psychologie du bien et du mal*, Odile Jacob, 2011.

© Getty Images

On peut ajouter que dans la situation de prise de décision, l'état psychophysiologique de l'individu est important : le manque de sommeil ou le stress peuvent configurer de manière très différente l'évaluation et la capacité d'engagement dans une action audacieuse.



— Ressort 3. Gérer sa peur

Être capable de transformer une incertitude en exploration découle en partie d'un état de sécurité émotionnelle. Durant les années 1960, de nombreuses études d'**Eleanor Wilson** et **Richard Walk** ont porté sur le comportement de bébés d'un an environ que les chercheurs confrontaient à une situation physiquement anxiogène : la « falaise visuelle ». Les bambins devaient franchir une table transparente comportant une partie peu profonde suivie d'une partie critique sous laquelle on produisait l'illusion du vide. Lorsque la mère des enfants, située à l'autre bout de la table, adoptait une expression émotionnelle rassurante, les bébés étaient plus téméraires et traversaient la table vertigineuse.

Les travaux de **Mario Mikulincer** établissent que les adultes dotés d'une sécurité affective suffisante se désengagent moins sous l'influence du stress. Ils aident aussi plus fréquemment autrui en cas de risque personnel. Cela aussi pour des conduites exceptionnellement périlleuses. Par exemple, dans les recherches de **Samuel** et **Pearl Oliner** sur la biographie d'Allemands venus en aide à des Juifs durant la persécution nazie au risque de leur vie (par exemple en les hébergeant, en leur fournissant de faux papiers ou de la nourriture), la proportion de personnes issues de familles où régnait une grande chaleur relationnelle était plus élevée que dans la population générale.

Lorsqu'il s'agit de prendre une décision, il faut savoir gérer psychologiquement la peur. Cela suppose donc d'y voir davantage un défi qu'une menace. Cet état d'esprit est façonné par des traits de personnalité comme la stabilité émotionnelle. Il peut aussi faire l'objet de processus psychologiques de régulation mentale qui peuvent s'acquérir. Parmi les stratégies mises en évidence par le psychologue **James Gross**, l'orientation de l'attention vers des aspects moins anxiogènes de la situation ou la redéfinition du sens de cette situation (réévaluation cognitive, par exemple voir dans un événement une opportunité) peuvent ouvrir un chemin vers l'action.



— Ressort 4. Surmonter le conformisme

À l'heure de publier *L'origine des espèces* (1859), **Charles Darwin** écrivait : « *Je me fais l'effet d'avouer un meurtre.* » Il pressentait que sa théorie révolutionnaire dévasterait la conception fixiste du vivant qui dominait encore au 19e siècle. L'audace implique souvent de surmonter l'obstacle du panurgisme, ce qui peut s'avérer périlleux quand plane le spectre de l'exclusion sociale. La peur du ridicule voire de l'ostracisme n'épargne personne. Elle est amplifiée dans les cultures où l'identité personnelle est profondément connectée aux appartenances. En laboratoire, les psychologues ont détaillé par le menu les formes stériles de la pensée grégaire, si rassurante mais parfois si obtuse. Par exemple, les travaux classiques de **Solomon Asch** ont montré que lors d'une tâche simple consistant à apparier des lignes, des personnes confrontées à plusieurs personnes (de mèche avec le chercheur) qui contredisent une évidence perceptive (par exemple que la ligne A ressemble à la ligne C, alors que leurs tailles diffèrent) en viennent à douter et à donner des réponses délibérément erronées par simple alignement sur la majorité. À l'aide de scanners, les neuroscientifiques sont allés plus loin : ils ont montré que le rejet d'autrui s'accompagne de douloureuses manifestations cérébrales, ce qui peut expliquer qu'on préfère souvent le conformisme à l'audace.



— Ressort 5. Avoir un but

Les motivations profondes et les valeurs derrière l'action audacieuse sont précisément ce qui permet à l'individu de surmonter les obstacles qui freinent la plupart des gens. Selon le modèle d'expectation-valeur de **Jacquelynne Eccles**, au-delà de l'attente de succès, l'action est inspirée par la valeur subjective de sa finalité. Si elle permet d'exprimer un aspect profond de notre personnalité, nous lui accorderons beaucoup d'importance. Par ailleurs, certaines croyances peuvent fonctionner comme des illusions positives qui favorisent aussi l'audace. Par exemple, **Joe Tomaka** et **Jim Blascovitch** ont montré que lors d'une tâche stressante de calcul arithmétique, les personnes adhérant à l'idée que le monde est juste étaient physiologiquement moins stressées, comme l'indiquaient plusieurs mesures d'activité de leur système nerveux autonome.

Lorsque le but est victorieusement atteint, il devient facile pour l'entourage de l'audacieux de louer son action, mais il s'agira fréquemment de ce que le chercheur en psychologie cognitive **Baruch Fischhoff** appelle un biais rétrospectif. Une fois un résultat connu, les gens surestiment la probabilité qu'ils auraient attribuée à ce résultat avant de le connaître. Dans cette optique, le même audacieux sera qualifié d'héroïque ou d'écervelé selon l'issue de son entreprise, mais n'est-ce pas le risque du métier ? ●

Sources

« The blind obedience of others. A better than average effect in a Milgram-like experiment », Laurent Bègue et Kevin Vezirian, *Ethics & Behavior*, vol. 34, 2024/4.

« Expectancy-value theory to situated expectancy-value theory. Reflections on the legacy of 40+ years of working together », Jacquelynne Eccles et Allan Wigfiel, *Motivation Science*, vol. 9, 2023/1.

« Effects of justice beliefs on cognitive appraisal of and subjective physiological, and behavioral responses to potential stress », Joe Tomaka et Jim Blascovich, *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 67, 1994/4.

© Getty Images

Et si la clé, c'était l'amygdale ?

Ce n'est pas à elle qu'on pense spontanément quand on parle d'audace… Pourtant, l'amygdale joue un rôle tout à fait central dans la prise de risque. Cette petite structure en forme d'amande – d'où son nom – est enfouie sous le cortex, dans notre cerveau profond, à l'interface entre les régions qui traitent les perceptions (ce que nous voyons, entendons, ressentons) et celles qui participent à la décision et à l'action. Cette position stratégique lui permet de recevoir rapidement des informations sensorielles et d'envoyer des signaux vers d'autres régions du cerveau. Longtemps, les scientifiques l'ont associée à la peur.

Avant même que nous en ayons conscience, l'amygdale détecte en effet les menaces physiques comme symboliques (échec, rejet, perte de statut…).

Sa fonction, a-t-on découvert récemment, est en réalité bien plus large. Des travaux fondés sur la neuro-imagerie montrent que l'amygdale ne se contente pas de nous signaler un danger : elle évalue la valeur émotionnelle des situations, qu'elles soient négatives ou positives. Elle s'active donc aussi face à une opportunité ou une récompense potentielle.

L'amygdale interagit ensuite étroitement avec les circuits de la récompense, ainsi qu'avec les différentes régions du cortex préfrontal. Ce dernier, souvent présenté comme le siège de la planification et de la décision, modère et canalise les signaux émotionnels de l'amygdale.

Ce dialogue permet de mesurer le risque ou l'opportunité, et de transformer la pression en décision réfléchie. Les études de connectivité cérébrale montrent que lorsque ce dialogue entre l'amygdale et le cortex préfrontal est efficace, les décisions risquées tendent à être bien ajustées : c'est l'audace maîtrisée ! À l'inverse, une régulation insuffisante peut conduire soit à des actes impulsifs, téméraires, voire suicidaires (le comportement à risque), soit à un évitement excessif (la paralysie, l'apathie). Cette dynamique est particulièrement visible à l'adolescence, période où les systèmes émotionnels sont très sensibles alors que le cortex préfrontal est encore en cours de maturation.

Ces résultats confirment que les individus audacieux ne sont pas nécessairement ceux qui ressentent le moins la peur. Au contraire, ils perçoivent fortement les menaces, tout en étant capables de composer avec la peur. Même si les neurosciences en dévoilent les bases neuronales, cette compétence n'est pas innée. Elle est façonnée par l'expérience et le contexte. Oser n'a pas le même coût émotionnel selon l'histoire individuelle, les ressources sociales ou la sécurité matérielle dont on dispose. ● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**

À LIRE

• Jae-Chang Kim *et al.*, « Social risk coding by amygdala activity and connectivity with the dorsal anterior cingulate cortex », *Journal of Neuroscience*, vol. 45, 2025/5.



© Maia Flore

ENTRETIEN

AVEC CYNTHIA FLEURY

« Il ne peut y avoir de vrai courage sans éthique »

Les philosophes distinguent le courage de l'audace. Si le premier permet de surmonter l'adversité et de dire le vrai, la seconde, teintée d'hubris, porte en elle le risque de démesure et perte de soi.

PROPOS RECUEILLIS PAR CÉCILE PELTIER



Dans le *Lachès* de Platon, Socrate définit le courage comme « *la science de tout ce qui doit être craint, osé dans la guerre et en toutes circonstances* ». Le courage est-il l'absence de peur ?

Le courage désigne plutôt la force d'âme, l'endurance du cœur dans l'épreuve, et celle de l'esprit dans la défense d'idées hardies. On retrouve cette idée dans son étymologie : il est issu du mot latin *cor*, qui signifie le « cœur ». En philosophie, il n'est jamais la négation de la peur, mais au contraire la décision consciente de l'affronter. Chez les Grecs, le courage est une sagesse pratique (*praxis*), qui s'adapte à son contexte – la peur, le danger, le risque – et dont il sait tenir compte… Ce n'est pas une posture mais une éthique en actes (*ethos*), qui permet de faire face à l'adversité.

Aristote le définit comme une vertu de la médiété, du juste milieu, fondée sur la prudence (*phronesis*). L'individu courageux affronte la peur en ayant conscience du risque. Ce sens de la mesure lui permet de tenir dans la durée en actes, contrairement à l'audacieux, qui se situe plutôt dans l'ordre de la pulsion et de la posture.

Qu'est-ce qui distingue le courage de l'audace ou encore de la témérité ?

L'audace, du latin *audacia* (*audax*, « oser »), renvoie à l'acte de franchir une limite. En cela, courage et audace partagent une forme de transgression, toute décision étant une prise de position. Mais l'audace, marquée par l'hubris, relève d'une démesure qui la rapproche de l'insolence, voire de l'impudence. C'est l'audace d'Achille, qui pousse le courage jusqu'à la perte de soi.

Dans la tradition cynique antique, incarnée par Diogène ou Épictète, le courage flirte avec l'audace. L'idéal de « vie éhontée » – affranchie de la honte imposée par autrui – revendique le risque de déplaire (*adoxia*), celui d'une « *vie scandaleusement autre* », comme l'appelle Michel Foucault dans *Le courage de la vérité* (1984). Chez les cyniques, il ne s'agit plus seulement de risquer le désaveu social, mais de s'en affranchir radicalement. On lit ici toute la contiguïté entre courage et audace dans ce refus de l'aliénation. Celui qui casse les codes prend un risque courageux, mais risque de déraper dès qu'il se trompe de cible. Chez Diogène, déclarant à Alexandre : « *Ôte-toi de mon soleil* », la frontière est mince entre courage et impudence. L'audace ne manque pas de panache, mais est facilement instrumentalisée par les démagogues au nom du dire vrai. Il suffit d'écouter les populistes actuels, de Trump à Milei en passant par Bolsonaro.

© Denis Allard/Leextra via opale.photo





Cynthia Fleury

Philosophe et psychanalyste, Cynthia Fleury est professeure titulaire de la chaire « Humanités et santé » au Conservatoire national des arts et métiers. Elle est l'autrice de plusieurs livres, dont *La fin du courage* (Fayard, 2010) et, récemment, *La clinique de la dignité* (Seuil, 2023).

À un degré encore supérieur, la témérité s'apparente à l'absence de *phronesis*. Le téméraire agit sans conscience du danger : courageux par inadvertance, passion ou orgueil à l'instar d'Achille. Ce défaut de discernement entache la dimension vertueuse du courage aristotélicien, ce qui explique pourquoi il n'existe pas à proprement parler de philosophie de l'audace ou de la témérité.

Vous citez souvent l'Ancien Testament. Quelle place y tient le courage des hommes face à l'autorité d'un Dieu tout-puissant ?
La morale chrétienne, inspirée par la pensée stoïcienne, aborde la question du courage d'une manière plus sacrificielle. Il s'agit de se contenter de son lot, d'accepter sa place dans un ordre divin – l'ontologie scalaire. Cette acceptation se double d'une posture d'humilité qui implique d'être lucide envers soi-même et de savoir reconnaître ses fautes. Dans le christianisme, le courage réside avant tout dans le creux de l'homme, dans ses manques et dans sa capacité à travailler à partir de ce matériau imparfait pour devenir meilleur.

Dans les Évangiles, la figure de Jésus prône pourtant un renversement de l'ordre social ?
Jésus est dans le « dire vrai », mais il use beaucoup de la parabole très métaphorique, qui incite à l'herméneutique. Sa transgression réside dans la proclamation de l'amour comme ultime régime de justice et la possibilité d'une rédemption à travers le pardon final, qui vont à l'encontre de la loi des hommes. C'est cette transgression de la loi des hommes qu'on retrouve chez Antigone, qui, au nom de la loi des pénates, refuse de voir son frère, qui a trahi, condamné à la fosse commune. C'est un dilemme fondateur qui traverse l'histoire de l'humanité et a donné naissance à la désobéissance civile. Faut-il respecter l'ordre légal ou celui qui me semble juste au nom de mes fidélités ?

Au Moyen Âge, la littérature courtoise célèbre le courage du chevalier au nom de la fidélité à sa dame… En quoi cette période marque-t-elle un jalon intellectuel important dans l'appréhension du courage ?
Dans l'amour courtois, le courage est plus que jamais une vertu qui s'éprouve par l'action. C'est même par l'exercice du courage, et l'expression de sa vertu morale, que le chevalier devient aimable aux yeux de la dame, et non plus seulement par sa violence, sa conquête. Ce consentement et la reconnaissance

de la dame jettent les bases de la modernité des relations amoureuses, fondées sur une nécessaire réciprocité.
Si le chevalier séduit la dame, c'est à la fois parce qu'il démontre son courage face à l'adversité et face à son propre désir pulsionnel. C'est la maîtrise des affects, la fameuse médiété et le « connais-toi toi-même » qu'on retrouve dans toute la pensée classique. Différer son désir permet de ne pas être l'objet mais le sujet de ses désirs.

À l'inverse, semble-t-il, Montaigne invite l'homme à « *savoir jouir loyalement de son être* », le courage résidant dans la capacité de vivre « *à propos* », à « *faire bien l'homme et dûment* ». Qu'entend-il par là ?
Quand Montaigne, représentant de l'humanisme renaissant, dit que « *Notre grand et glorieux chef est de vivre à propos* », ce n'est pas une mince affaire ! Cela nécessite un lent perfectionnement de soi-même, dans la lignée du « connais-toi toi-même », qui implique une exemplarité, un décentrement, voire lorsqu'on atteint la fin de sa vie, un « *désembesognement* » au sens où le sujet ne doit plus être aliéné socialement. Stoïcien, puis épicurien, l'auteur des *Essais* invite à reconnaître dans chaque âge, dans chaque moment, dans chaque limite de l'homme, une joie, un perfectionnement possible, à l'envers de la toute-puissance. Si le courage continue chez Montaigne de s'appréhender d'abord d'un point de vue individuel, cela ne l'empêche pas de développer une pensée plus politique. Il insiste ainsi sur l'importance de s'engager dans les responsabilités publiques et condamne fermement le mensonge. Quant à l'idée essentielle du « *philosopher, c'est apprendre à mourir* », elle se traduit chez Montaigne par deux postures : la première, avoir le courage d'affronter l'idée de sa propre mort ; la seconde, remettre la mort à sa juste place, ne plus y penser obsessionnellement et apprendre à « *vivre à propos* ».

Dans quelle mesure, la pensée de Nicolas Machiavel rompt-elle avec cette tradition d'un courage vertueux ?
Machiavel scelle l'entrée dans la philosophie politique moderne en rompant avec la conception classique du pouvoir fondé sur la continuité de l'exemplarité entre le souverain et son peuple. Chez les Anciens, il est absolument impensable de gouverner sans vertu. Pour l'auteur du *Prince*, le courage est moins une vertu morale qu'une vertu de l'efficacité. Il s'agit avant tout de produire un ensemble de décisions visant à atteindre un but, quitte « *à entrer au mal pour faire le bien* ». Mieux que la vertu, c'est l'apparence de la vertu. Ce prince, qui peut s'exonérer de la chaîne des valeurs, se situe peut-être du côté de l'audace. Le « *bon chef,* écrit Machiavel, *doit savoir épouvanter les loups* », c'est-à-dire le peuple. Encore aujourd'hui, cette vision domine les tenants de la *Realpolitik*, qui ne gouvernent pas grâce au courage, mais à la crainte qu'ils inspirent à leurs adversaires et à son caractère imprévisible.

À la différence que, depuis la Révolution, le courage politique n'est plus incarné par le souverain, mais par les représentants du peuple eux-mêmes ?
C'est un changement important. Les révolutionnaires ne se réclament pas de Machiavel, mais de la pensée des Lumières. La vertu est centrale pour eux, et la question du courage qui émerge par contiguïté est d'abord l'affirmation du peuple souverain. Dans un de ses discours devant la Convention, Robespierre oppose à la petitesse des grands la grandeur des citoyens, sous-entendu le rapport élitiste à soi-même, qui fabrique la vertu commune républicaine. La Révolution contribue en cela à séculariser le courage, dont chaque citoyen est le premier acteur. Le courage est d'avoir su porter une révolution et d'avoir conquis sa liberté ; c'est le mérite qui consiste à tenter de la protéger en travaillant ou en combattant.

De Socrate à Michel Foucault, le courage est souvent associé à la figure du « parrèsiaste » dont vous faites une figure centrale de la démocratie. De quoi s'agit-il ?
En grec, la *parrêsia* signifie « franc-parler, liberté de parole, courage de dire la vérité ». Le parrèsiaste est celui qui a le courage de dire la vérité, « *le vrai dire* », dit Foucault. Lors de son procès, Socrate, en prenant le risque de dire le vrai quitte à en mourir, incarne ce personnage. Au 19e siècle, Victor Hugo endosse ce rôle avec grandeur aussi bien dans ses poèmes que dans ses discours politiques en faveur de la laïcité, contre les injustices, la pauvreté ou la figure honnie de Napoléon III. Et ce de manière tellement virulente qu'il finira exilé. À l'inverse des régimes autoritaires, la démocratie est normalement le seul régime où il est possible de tenter de dire le vrai dans l'espace public sans être mis à mort. En cela, le parrèsiaste reste une des figures les plus essentielles de notre État de droit et, dans le sillage de Foucault, nous pouvons considérer que toute démocratie digne de ce nom relève du pacte parrésiastique.

« L'audace, sans souci de l'autre, n'est qu'un déguisement séduisant de l'irresponsabilité. »

Les désordres du monde contemporain et la fin, au 20e siècle, de l'alliance évidente entre le progrès et la raison, de la morale et la science, nécessitent de fonder une nouvelle métaphysique. Quelle place accorde-t-elle au courage ?
Une place absolument centrale. Chez Vladimir Jankélévitch, il n'y a pas de processus de subjectivation sans l'acte de courage. Ce n'est pas le sujet qui produit du courage, mais l'acte courageux qui va produire du sujet. C'est ce courage qui nous permet de nous rencontrer nous-mêmes et de faire la jonction entre le dire et le faire, entre une valeur et un acte. Cette

cohésion nous permet de ressentir quelque chose de son sujet, et de quitter le « *on qui est personne* », dit Jankélévitch. Dire « je » nécessite de passer par le cogito du courage, vertu cardinale car c'est une vertu matricielle, opérationnelle de toutes les autres. Le courage est aussi un principe d'organisation de la vie dans la cité, et dont chacun est garant. Jankélévitch dit « *cette chose à faire, c'est à moi de la faire* ». Je suis dépositaire de cette responsabilité, je ne peux pas la déléguer. Si chacun procède ainsi, la « cité » s'édifie au sens où se fabrique collectivement une éthique du courage.

Suffit-il de le décider pour devenir courageux ? Le courage s'enseigne-t-il ?
On a tendance à envisager le courage comme une vertu purement innée mais elle s'acquiert dès le plus jeune âge à travers l'éducation, la transmission de valeurs, par un entraînement régulier. Parce qu'il saisit le « *kairos* » (le moment opportun), le courage donne l'illusion d'être assimilable à une décision quasi hors sol. Je ne le crois pas. Il faut que quelque chose en nous ait été patiemment « formé » pour rendre cette décision possible. Le courage ne surgit pas de nulle part, il est une forme de résonance.

***« Nous vivons dans des sociétés irréductibles et sans force. Des sociétés mafieuses et démocratiques où le courage n'est plus enseigné »*, écrivez-vous dans *La fin du courage*. Comment expliquer cette « fin » du courage que nous traversons, et quel est son impact sur nos vies ?**
« *Irréductibles et sans force* », sous-entendu sans force morale, sans rectitude d'âme… Nous vivons dans des sociétés très brutales, radicalisées, hébétées, où la valeur du courage est démonétisée. Or, quand le courage recule, la place est prise par la servilité, l'opportunisme médiocre ou le ressentiment. C'est ainsi que se fragilise l'État de droit : non par un grand effondrement soudain, mais par une succession de renoncements, de capitulations quotidiennes. Georges Vigarello parle d'« *extension du domaine de la fatigue* », Alain Ehrenberg de « *fatigue de soi* »…

Comment refonder une éthique du courage ?
Il semble difficile aujourd'hui de faire porter le courage uniquement sur l'individu à la manière de la morale kantienne, tant les interdépendances sont nombreuses, et les effets de seuil constants. On ne peut pas produire un acte moral en se focalisant sur l'infrapolitique des individus. Le monde contemporain est trop systémique. C'est ce qu'explique Hans Jonas dans *Le principe de responsabilité* (1979), où il prône le passage d'une éthique individuelle à une éthique collective. C'est tout l'enjeu de la transition écologique, où s'opposent les défenseurs du geste individuel et les défenseurs de l'acte autoritaire, l'obligation de la norme collective de régulation. On voit bien que seul le courage individuel ne peut suffire à mener ce combat.
L'éthique du courage repose sur un paradoxe structurel : il ne peut y avoir de courage qu'individuel au sens où le courage fait le sujet. Mais seule l'éthique collective est durable. Isolé, l'acte héroïque, courageux, est nécessairement sacrificiel : aucun soignant, aucun lanceur d'alerte, aucun citoyen n'est courageux tout seul longtemps. Très vite, il faut trouver des appuis, des relais, des collectifs, des procédures de protection, des lieux où la parole de vérité n'est pas d'emblée sanctionnée. Refonder une éthique du courage, c'est donc articuler trois niveaux :
1. l'individuel, en apprenant tôt le discernement, l'épreuve du conflit, la capacité à dire non, à supporter la dissonance, à tenir une promesse ; 2. les collectifs (associations, syndicats, mouvements sociaux, collectifs citoyens, etc.) qui permettent de faire front commun, de mutualiser les risques, de se protéger, de faire entrer le rapport de force dans l'équation ;
3. les institutions qui inscrivent dans le temps la possibilité d'une justice au sens d'un cadre de droit : d'une certaine façon, les lois – dans l'État de droit – existent pour nous éviter d'être courageux tous les jours. Mais c'est hélas également une illusion, dans la mesure où les vertus doivent rester actives pour délivrer leur force de régulation et de protection : les lois sans le courage de les appliquer et de les protéger sont très vite inefficientes.

Notre société valorise aujourd'hui une forme d'audace dans la capacité à « sortir de sa zone de confort » et exiger toujours plus. Comment expliquer que cette notion soit si dévalorisée par la philosophie ?
La philosophie se méfie de l'audace car elle connaît trop bien son voisinage avec l'hubris, la démesure. Dans beaucoup de traditions, l'excès, même généreux, est perçu comme un risque de destruction : destruction de soi, de l'autre, de la cité. La vertu, chez Aristote, est affaire de mesure, de prudence ; l'audace, elle, flirte avec la pulsion de toute-puissance.
Aujourd'hui, l'audace est devenue un mot d'ordre managérial : « *ose entreprendre, ose te réinventer* », mais souvent pour servir des logiques de marché, de compétition, de visibilité. La philosophie est donc en droit de dire : « *Attention, ce n'est pas parce qu'on parle beaucoup d'"audace" qu'on honore le courage.* » On peut être « audacieux » en communication et parfaitement lâche sur le plan éthique. D'où cette suspicion : l'audace sans responsabilité, sans souci de l'autre, n'est qu'un déguisement séduisant de l'irresponsabilité.

N'est-ce pas aussi lié à notre culture européenne ? Contrairement à la philosophie anglo-saxonne, ne survalorise-t-elle pas la prudence, au risque de l'immobilisme ?
Il y a certainement un fond culturel : en Europe continentale, nous portons une longue histoire des catastrophes – guerres, totalitarismes – qui a renforcé l'idée que l'excès peut être mortel. La prudence est alors devenue une valeur cardinale, parfois jusqu'à l'inhibition. Côté anglo-saxon, la tradition du pragmatisme, de l'entrepreneuriat, la figure du « *self-made man* », ont pu faire de la prise de risque une norme positive, quasi morale.
Mais il ne faut pas caricaturer. La prudence n'est pas l'ennemie du courage : la *phronesis* aristotélicienne est précisément ce qui permet de durer dans l'acte courageux, de ne pas se consumer en un seul geste héroïque. Le risque aujourd'hui, en Europe, est en effet de transformer la prudence en prétexte à l'inaction, à l'attentisme, au « on verra plus tard ». L'enjeu est de retrouver une prudence active au service de l'engagement : une capacité à mesurer les risques pour mieux décider d'y aller, pas pour s'en détourner indéfiniment. ●



L'esprit d'aventure, une question de culture ?

Les Américains sont-ils forcément plus audacieux que les Chinois ? La recherche en économie comportementale et en management s'attarde sur ce genre de présupposés pour démêler les racines, complexes, de notre esprit d'aventure. JEAN-MARIE POTTIER

Effort patient et austère, le marathon n'est pas la discipline qu'on associe le plus volontiers à l'audace. Et pourtant, ses pratiquants aussi peuvent se montrer audacieux dans leurs objectifs, pour le meilleur… ou au prix de terribles défaillances. En 2016, deux chercheurs polonais en économie comportementale ont comparé les objectifs de temps et les performances finales de participants à celui de Varsovie, ou encore les temps de passage à mi-course et sur la ligne lors de trois des plus grands marathons du monde : les plus jeunes et les plus âgés péchaient davantage par excès de confiance, de même que les hommes, ou encore les coureurs du continent asiatique. À l'inverse, les Européens se distinguaient plutôt par un excès de prudence (1).

© Mamika Facelift, photo de Sacha Goldberger

De nombreux travaux se sont intéressés, ces dernières décennies, à l'impact des cultures nationales sur les différentes composantes de l'audace, de la confiance à la prise de risque en passant par l'anticonformisme. Un sujet sur lequel les présupposés nationaux abondent : dans une enquête menée en 2014 par l'institut Ipsos, 64 % des Français sondés considéraient ainsi qu'on manquait d'audace dans l'Hexagone et 82 % que cette qualité n'y était pas valorisée. Interrogés sur le peuple le plus audacieux, 58 % d'entre eux citaient en première position les Américains : ceux-ci sont souvent associés, dans notre imaginaire collectif, à l'aventure, à l'image de la célèbre formule attribuée au journaliste Horace Greeley, « *Go West, young man, and grow up with the country !* » (« *Cap sur l'Ouest, jeune homme, et grandis avec le pays !* »).

UN PENCHANT DIFFICILE À ÉVALUER

Ce penchant pour l'audace ou la retenue d'une population s'avère cependant difficile à estimer. Une première source possible est le World Values Survey (WVS), une grande enquête mondiale sur les valeurs menée depuis les années 1980. Régulièrement, ses auteurs demandent aux sondés si l'aventure et la prise de risques sont importantes pour eux, ou s'il est essentiel d'avoir des idées nouvelles et de faire les choses à sa façon. Sur ces deux dimensions, la France se classe parmi les nations peu aventureuses et dans la moyenne pour la créativité. Des pays africains comme le Ghana, le Nigeria ou l'Afrique du Sud se rangent du côté de l'audace ; des pays comme le Japon, Taïwan et les Pays-Bas du côté de la retenue.

Un pays plus pauvre tend à afficher un appétit pour le risque plus élevé.

Ce caractère supposément peu audacieux de la population japonaise a été pointé par de nombreux travaux. Deux experts en management, Joseph Folkman et Jack Zenger, ont évalué des dizaines de milliers de dirigeants et cadres d'entreprise dans le monde sur le caractère audacieux de leur gestion (remise en cause des approches existantes, fixation d'objectifs exigeants ou stimulants…) : moins de 7 % des managers japonais se classaient dans les 25 % les plus audacieux, un résultat jugé peu surprenant au vu d'une culture qui « *valorise la coopération et le fait de ne pas se distinguer du groupe* » **(2)**.

Ces comparaisons internationales sur le niveau d'audace peuvent confirmer des présupposés existants mais amènent aussi à les nuancer. Deux experts allemands de l'analyse comparative de la prise de risque, Elke Weber et Christopher Hsee, ont ainsi montré que l'aversion au risque était plus forte dans la population américaine que dans la population chinoise… alors que les natifs des deux pays prédisaient pourtant l'inverse. Ces deux chercheurs se sont aussi amusés à demander à des Chinois, à des Allemands et à des Américains d'évaluer le degré d'audace d'une série de proverbes issus de ces cultures (« *Une tentative audacieuse est déjà la moitié d'un succès* », « *Quand un âne devient trop confiant, il va sur la glace et se casse une jambe* »…). Conclusion : les proverbes américains étaient systématiquement jugés comme incitant moins à la prise de risque que les chinois et les allemands **(3)**.

LE « GROS DUR » CONTRE LE « COUSSIN »

Plusieurs pistes complémentaires existent pour expliquer ces différences supposées d'audace. La première est situationnelle : un pays plus jeune ou moins riche tend à afficher un appétit pour le risque plus élevé qu'un pays âgé et riche. La deuxième est culturelle : même à profil socioéconomique comparable, des traits propres à chaque pays peuvent expliquer des différences d'audace. En la matière, la recherche s'est déployée à partir des travaux du psychologue néerlandais Geert Hofstede (1928-2020). Dans les années 1970, ce dernier a listé, notamment à partir d'études menées auprès des salariés de la multinationale IBM, plusieurs facteurs culturels structurant les comportements, comme la distance hiérarchique, le niveau d'individualisme ou de collectivisme, la peur de l'incertitude **(4)**… La France, par exemple, se caractériserait par une forte distance hiérarchique et une forte volonté de contrôle de l'incertitude, peu propices à l'audace, ainsi que par un degré assez élevé d'individualisme.

Ce dernier critère, cependant, joue un rôle complexe dans la naissance des comportements audacieux. Une première hypothèse, celle du « gros dur » (*tough guy*), veut qu'un degré élevé d'individualisme dans une société favorise un haut degré de confiance en soi, et donc de prise de risque, ce qui explique les degrés relativement élevés d'audace constatés aux États-Unis **(5)**. L'hypothèse inverse, celle du « coussin », veut qu'un degré faible d'individualisme favorise la prise de risque car les individus se sentent davantage protégés et soutenus en cas d'échec : cela expliquerait, par exemple, pourquoi des pays comme la Chine ou le Vietnam obtiennent des niveaux élevés de prise de risque dans certaines études. Le choc contradictoire de ces deux hypothèses a poussé la recherche à interroger plus en profondeur cette notion de « coussin », qui peut être proche (la famille, les amis) ou distant (les institutions publiques), et peser différemment selon d'autres caractéristiques culturelles de nos sociétés. Pour les chercheurs, l'audace ne se laisse pas si facilement réduire en équations. ●

---

(1) Michał Krawczyk et Maciej Wilamowski, « Are we all overconfident in the long run? Evidence from one million marathon participants », *Journal of Behavioral Decision Making*, vol. 30, 2016/3.

(2) Jack Zenger et Joseph Folkman, « The countries with the boldest business leaders », *Harvard Business Review*, 20 avril 2016.

(3) Christopher K. Hsee et Elke U. Weber, « Cross-national differences in risk preference and lay predictions », *Journal of Behavioral Decision Making*, vol. 12, 1999/2 ; avec Joanna Sokolowska, « What folklore tells us about risk and risk taking. Cross-cultural comparisons of American, German, and Chinese proverbs », *Organizational Behavior and Human Decision Processes*, vol. 75, 1998/2.

(4) Geert Hofstede, Gert Jan Hofstede et Michael Minkov, *Cultures et organisations. Comprendre nos programmations mentales*, 3e éd., Pearson, 2010.

(5) Pavlo Illiashenko, « "Tough guy" vs. "cushion" hypothesis: How does individualism affect risk-taking? », *Journal of Behavioral and Experimental Finance*, vol. 24, avril 2019.

À São Paulo, l'audace s'enseigne

Si l'audace peut être culturellement plus ou moins enracinée, elle peut aussi s'apprendre. Dans une étude qu'il a dirigée, publiée en 2024, l'anthropologue américain Charles Underwood dresse ainsi l'hypothèse que certains espaces éducatifs peuvent constituer des « *zones d'audace* », sur le modèle des « zones proximales de développement » théorisées par le pédagogue russe Lev Vygotski (1896-1934), qui désignent des situations permettant à un enfant d'apprendre de nouvelles compétences pour peu qu'il soit assisté de quelqu'un de plus expérimenté. Le chercheur a étudié pendant une quinzaine d'années le sort des *meninas na rua*, des gamins pauvres qui mendient dans les rues de São Paulo, au Brésil. L'université de la ville a mis en place dans les locaux de son musée scientifique, l'Estacão Ciencia, un espace baptisé le Projeto Clicar, qui offre à ces enfants livrés à eux-mêmes un accès à des ordinateurs, des livres, des magazines, des jeux ou du matériel artistique afin qu'ils puissent se distraire, seuls ou en groupe. Charles Underwood décrit en détail le cas d'une jeune fille, Adriana, qui avait l'habitude d'écouter des chansons anglo-saxonnes au point d'en connaître les paroles par cœur et a fini par réaliser, en interagissant avec les éducateurs, que ces paroles avaient un sens et qu'elle était capable de le restituer dans sa langue natale : « *Estou cantando em inglês!* » (« *Je chante en anglais !* ») finit-elle par s'exclamer avec ravissement avant de guider les autres enfants sur les chemins de la traduction. Pour Charles Underwood, l'expérience vécue par cette jeune fille traduit une forme d'audace, au sens d'une capacité à faire entendre sa voix – le mot « audace », souligne le chercheur, dérive d'ailleurs du grec *audē*, qui peut désigner le son produit par une voix ou par un instrument. Faire entendre sa voix permet à celui ou celle qui fait preuve d'audace de la définir comme digne d'attention, d'affirmer son expérience et l'intérêt de celle-ci aux yeux des autres : « *À cet égard, l'audace est performative et enracinée dans l'activité quotidienne* », concluent Charles Underwood et ses coautrices, qui y voient une manière pour un individu de consolider sa « *capacité à "lire", définir et même redéfinir la situation sociale dans laquelle il se trouve* ». ●

SOURCE Charles Underwood *et al.*, « Foregrounding learners' voices: Enabling zones of audacity », *Mind, Culture, and Activity*, vol. 31, 2024/2.



Garçons jouant au football dans la rue, décembre 1997, Sao Paulo, Brésil.

© Christopher Pillitz/Getty Images

Les patrons, ça ose tout ?

Portée par un imaginaire nord-américain, l'audace est devenue une valeur cardinale du management. Au risque d'occulter que tout le monde n'est pas également armé pour prendre des risques, ni n'a forcément intérêt à le faire. FABIEN TRÉCOURT

Oser entreprendre, innover, penser *out of the box*… L'injonction tourne en boucle dans les discours de cadres supérieurs, les séminaires d'entreprise et les conférences en management. « *Dirigeants français : pourquoi l'audace leur fait encore défaut ?* », s'interrogeait le magazine *Courrier Cadres* en octobre 2025. Citant sondages et PDG, l'article reconduit un récit bien rodé : en France, la prise de risque serait célébrée dans les discours, mais sanctionnée dans les faits. Les États-Unis, à l'inverse, valoriseraient l'audace et pardonneraient plus volontiers l'échec au travail. Cette opposition séduit, les témoignages abondent, et – une fois n'est pas coutume – des études comparatives semblent conforter cette intuition.

En 2022, la revue académique *Journal of Risk and Uncertainty* publie un vaste travail de recherche sur plus de 12 000 personnes dans huit pays européens **(1)**. Cette enquête utilise des tests comportementaux – des dilemmes monétaires concrets, comme renoncer à cinq euros pour en obtenir dix plus tard – afin de mesurer l'aversion au risque, aux pertes ou encore la patience face à des gains différés. Elle montre que les Français ne sont pas particulièrement hostiles à l'incertitude ; les répondants témoignent d'un goût du risque comparable à celui des Allemands, par exemple. En revanche, ils se distinguent par une aversion aux pertes plus élevée que la moyenne. Autre enseignement : les Français sont parmi les plus patients du panel ; ils sont plus enclins à reporter un gain immédiat pour privilégier un bénéfice futur – ce qui est par ailleurs un ressort essentiel de l'audace et de l'entrepreneuriat. Si on transpose ces résultats au monde du travail, ils suggèrent que les Français ne rechignent pas à tenter quelque chose de nouveau – changer de poste, créer une entreprise… –, même s'ils doivent pour cela renoncer à une situation plus stable ou confortable. Néanmoins, ils sont plus sensibles aux conséquences potentielles d'un échec, comme une perte financière, de statut ou encore de réputation par exemple.

Parallèlement, une autre étude permet de comparer la prise de risque spécifiquement économique dans le monde **(2)**. Le FMI a analysé plus de 50 000 entreprises dans une cinquantaine de pays, entre 2000 et 2012. La France y apparaît comme un pays où l'aversion à l'incertitude est bien plus élevée qu'aux États-Unis. Par ailleurs, la « distance hiérarchique » (« *power distance* ») s'y montre aussi plus forte qu'outre-Atlantique, où le top management est perçu comme plus accessible. Selon le FMI, ces deux facteurs sont en général associés à une moindre propension des acteurs économiques à s'engager dans des initiatives risquées.

DU MODÈLE AMÉRICAIN…

La culture du « *risk taker* » bénéficie en outre d'un prestige solide dans les entreprises nord-américaines. Une étude expérimentale a par exemple comparé comment des observateurs y jugent des employés prenant des risques, par rapport à ceux qui les évitent **(3)**. Les auteurs ont présenté des scénarios fictifs à plus de 800 participants, décrivant une personne dont l'initiative réussit, échoue, ou encore quelqu'un qui ne tente rien. Résultat : même en cas d'échec, l'auteur de la prise de risque est perçu plus favorablement que les autres. Les participants lui attribuent davantage de détermination ; ils le jugent plus légitime à une promotion et moins susceptible d'être licencié. Cette perception ne dit rien des pratiques réelles des entreprises, mais reste étonnamment stable dans les sous-groupes étudiés – âge, genre, niveau d'éducation… –, ce que les auteurs interprètent comme un « *consensus culturel* » sur la prise de risque au travail aux États-Unis.

De fait, cette valorisation de l'audace au travail s'enracine dans une longue tradition, comme le détaille le sociologue Anthony Galluzzo dans *Le mythe de l'entrepreneur* (La Découverte, 2023). L'essor des médias de masse nord-américains a forgé tout un imaginaire du « *self-made man* » au 19e siècle. Présentés comme partis de rien, des entrepreneurs pionniers – Andrew Carnegie, John Rockefeller, Thomas Edison… – passent pour les héros d'un capitalisme conquérant, ayant bâti leur fortune grâce à une série de paris audacieux. Cette mythologie prend d'autant mieux qu'elle fait écho à l'imaginaire de la conquête de l'Ouest et à un idéal de mobilité sociale, à la racine de l'histoire du pays. Oser, de ce point de vue, serait une vertu civique autant qu'économique.

Au début du 20e siècle, des théories libérales en science

économique consolident cette vision du travail. Pour Joseph Schumpeter, l'entrepreneur est celui qui rompt avec la routine et déclenche, grâce à ses innovations, des cycles de «*destruction créatrice*», moteur de la croissance et du développement économiques. Frank Knight, de son côté, fait de l'audace le trait distinctif des véritables entrepreneurs: ceux qui acceptent l'incertitude radicale, lorsqu'on se lance dans l'inconnu et que rien ne peut être calculé à l'avance, par opposition au risque de l'activité économique ordinaire, où les probabilités de succès et d'échec peuvent toujours être estimées à l'avance.

... À BERNARD TAPIE

Dans les années 1980, cet éloge de l'audace s'étend aux managers comme aux simples employés. Les entreprises se présentent alors comme un espace d'autonomie, de créativité et d'initiative individuelle. Dans *Le nouvel esprit du capitalisme* (1999), les sociologues Luc Boltanski et Ève Chiapello montrent qu'elles s'approprient ainsi la contre-culture des années 1960, pour la retourner en injonction positive: il faudrait désormais se montrer efficace, audacieux et innovant pour s'épanouir, et le travail serait un cadre idéal à cet effet. Le salarié devrait être capable de prendre des risques, d'initier des projets, mais aussi de se muer en collaborateur et en entrepreneur. C'est ce que les sociologues appellent le «capitalisme artiste»: l'audace n'y est plus une posture contestataire, mais une compétence requise pour rester performant tout en s'émancipant.

Cet imaginaire essaime aussi en France. Dans la seconde moitié du 20e siècle, le terme «entrepreneur» remplace progressivement celui de «patron» et «d'homme d'affaires», relève Anthony Galluzzo. Signe d'un glissement symbolique: la figure du pionnier bâtisseur supplante celle du dirigeant, associé à l'exploitation ou à la seule avidité... Les années 1980 accentuent cette évolution: Bernard Tapie devient l'incarnation française de l'audace et du *self-made man*, tandis que des fleurons nationaux – Thomson, Bull, Rhône-Poulenc... – multiplient les programmes internes pour encourager l'innovation. L'État accompagne le mouvement avec la loi de 1984, favorisant la création d'entreprise.

Dans les années 2010, des sociétés innovantes (comme BlaBlaCar) mais aussi plus traditionnelles (Pernod Ricard) font un pas de plus en valorisant le droit à l'erreur – avec des slogans comme «*échoue, apprends, réussis*» pour l'un, «*nous reconnaissons la prise de risque et le droit à l'erreur*» pour l'autre. En 2017 enfin, le président français Emmanuel Macron appelle à faire de la France une «*start-up nation*». La description qu'il en donne alors s'inscrit typiquement dans l'imaginaire porté par les États-Unis sur le plan culturel, Schumpeter et Knight d'un point de vue économique: «*C'est le courage d'aller vers des plaines inexplorées, c'est l'audace, l'agilité presque animale qui incite à se relever, à faire pivoter un modèle d'affaires; à réinventer son projet initial. C'est la soif d'apprendre, de découvrir et de faire différemment.*»

LIMITES DE LA MÉRITOCRATIE

Aujourd'hui, les start-up sont devenues l'emblème de cet entrepreneuriat audacieux. Anthony Galluzzo souligne que les entreprises de la Silicon Valley – Microsoft, Apple, Google... – se sont approprié cet imaginaire à travers des biographies et interventions médiatiques plus ou moins romancées. Le cofondateur de Facebook, Mark Zuckerberg, a même eu droit à son biopic hollywoodien, *The Social Network* (2010), réalisé par David Fincher et lauréat de trois Oscars! À chaque fois, de mêmes stéréotypes reviennent: le génie incompris, l'intuition fulgurante, l'audace de bouleverser tout un secteur économique grâce à une idée improbable... Ces clichés nourrissent la culture interne des entreprises du numérique. Chez Facebook par exemple, c'est la philosophie du «*hacker way*», déclinée en slogans choc: «*Que feriez-vous si vous n'aviez pas peur?*», «*Avancez vite et cassez les codes*», «*Échouez plus fort!*»

En mettant en scène ces héros, dont le succès viendrait uniquement d'une prise de risque inconsidérée, ces discours occultent toutefois les ressources sociales, économiques ou encore symboliques qui ont rendu ces trajectoires possibles. Est-ce un hasard si les figures emblématiques de la tech – Bill Gates, Mark Zuckerberg, Larry Page... – ont en commun d'être des hommes blancs issus de milieux privilégiés? Pour Anthony Galluzzo, la mythologie méritocratique a pour fonction de naturaliser ces ascensions en invisibilisant des inégalités structurelles. L'étude du *Journal of Risk and Uncertainty* confirme que l'audace varie beaucoup selon les groupes sociaux: quel que soit le pays, les personnes à hauts revenus tolèrent mieux l'incertitude que les pauvres; les hommes paraissent moins hostiles au risque que les femmes, les personnes âgées acceptent mieux une perte que les jeunes, etc. Ces catégories pourraient se sentir plus légitimes à oser, parce qu'elles disposent de davantage de ressources – économiques, sociales, psychologiques... –, rendant l'échec moins coûteux.

Dans *Le monde des start-up* (Presses de Sciences Po, 2025), la sociologue Marion Flécher confirme que cette économie repose sur des inégalités structurelles. Derrière l'injonction à prendre des



risques, on retrouve surtout des fondateurs dotés dès le départ de ressources : accès à des grandes écoles, réseaux familiaux favorisés, capital économique permettant d'amortir l'échec, etc. Les trajectoires qu'elle documente – Félix vivant chez ses parents aisés, Gabriella levant 75 000 euros auprès de ses seuls proches et amis… – montrent que l'audace ressemble moins à un saut dans le vide qu'à un pari protégé par des soutiens cachés. À l'inverse, les entrepreneurs issus de milieux modestes prennent beaucoup plus de risques. Ne disposant d'aucune protection pour sécuriser leur trajectoire, ils doivent généralement s'endetter, cumuler des emplois et consacrer davantage d'énergie à développer leur réseau professionnel. Marion Flécher cite par exemple le cas de Juan, acculé par un prêt bancaire de 50 000 euros après l'échec de son application… Loin d'être un moteur de mobilité sociale, l'audace a ici tendance à amplifier les inégalités.

De manière générale, il ne suffit pas de vouloir pour pouvoir ; prendre des risques au travail est avant tout une question de contexte et de dispositions plus ou moins favorables. Dans *Choosing Courage* (Harvard Business Review Press, 2021), le chercheur en sciences de gestion Jim Detert propose de définir l'audace comme un potentiel. Tout le monde en possède, mais un cadre clair et protecteur doit permettre à chacun de la manifester. En pratique, Jim Detert préconise d'agir sur deux fronts. D'une part les subordonnés devraient apprendre à oser en adoptant une politique des petits pas. Celle-ci consiste à exprimer d'abord des désaccords mineurs, puis à progresser vers des objections plus franches – signaler une anomalie, refuser une tâche inadaptée, etc. Ces actes modestes permettent, selon lui, d'accumuler une forme de crédit social, conférant une légitimité croissante pour porter des positions de plus en plus audacieuses.



© William STEVENS/Gamma-Rapho via Getty Images

Portrait de Bernard Tapie interviewé par des journalistes durant les élections législatives partielles le 22 janvier 1989 à Marseille.

L'audace ne tient pas tant au talent des individus qu'au prix qu'on leur fait payer quand ils se trompent.

Pour autant, l'idée qu'il suffirait d'inciter des collègues et subalternes à oser est selon lui déconnectée de la réalité. La peur de déplaire, la crainte des sanctions ou encore l'incapacité à gérer les réactions d'un supérieur restent trop importantes. Les dirigeants eux-mêmes sont bridés par d'autres craintes – peur de perdre la face, d'être à l'origine d'un échec stratégique, de déplaire à un conseil d'administration… Il revient donc, d'autre part, à l'organisation dans son ensemble de créer un cadre adapté, insiste Jim Detert. Celui-ci inclut un véritable droit à l'erreur, une transparence dans les décisions ou encore une exemplarité managériale : admettre ses fautes, demander de l'aide, ou encore ouvrir des espaces de dialogue.

Les travaux du FMI sur le risque économique en entreprise vont dans le même sens : dans le monde entier, l'audace varie en fonction du contexte dans lequel les individus évoluent. Au niveau politique et institutionnel, un contexte réglementaire clair, fiable et protecteur semble encourager la prise d'initiative, tandis qu'une forte aversion culturelle à l'incertitude ou une organisation très hiérarchisée découragent l'expérimentation. Le fait que l'individualisme soit plus ou moins valorisé est aussi un facteur clé. Dans les entreprises japonaises par exemple, un proverbe rapporte que « *le pieu qui dépasse est martelé* », suggérant que les personnes qui se démarquent doivent être sanctionnées… Pas de quoi encourager l'audace ! Sur les marchés économiques, la transparence, la diversité des acteurs et l'ouverture à la concurrence nourrissent également une dynamique où l'audace devient possible.

C'est peut-être ce qui fait la différence entre courage et témérité au final. Dans un système qui sécurise l'expérimentation, la prise de risque devient un pari raisonnable ; dans un environnement opaque, hiérarchisé ou punitif, elle devient solitaire et s'apparente à un saut dans le vide. L'audace ne tient pas tant au talent des individus qu'au prix qu'on leur fait payer quand ils se trompent. ●

(1) Thomas Meissner *et al.*, « Individual characteristics associated with risk and time preferences. A multi country representative survey », *Journal of Risk and Uncertainty*, vol. 66, 2023.
(2) Roxana Mihet, « Effects of culture on firm risk-taking. A cross-country and cross-industry analysis », *Journal of Cultural Economics*, vol. 37, 2012/1.
(3) Susan R. Fisk et Joe Overton, « Bold or reckless ? The impact of workplace risk-taking on attributions and expected outcomes », *PLoS ONE*, vol. 15, 2020/3.

L'audace est-elle payante en politique ?

Depuis la Révolution, la vie politique française est jalonnée de coups d'audace. L'histoire a retenu les paris gagnants, qui ont changé le cours des choses ou permis la conquête du pouvoir. Mais il arrive que le culot se retourne contre son auteur… JEAN GARRIGUES

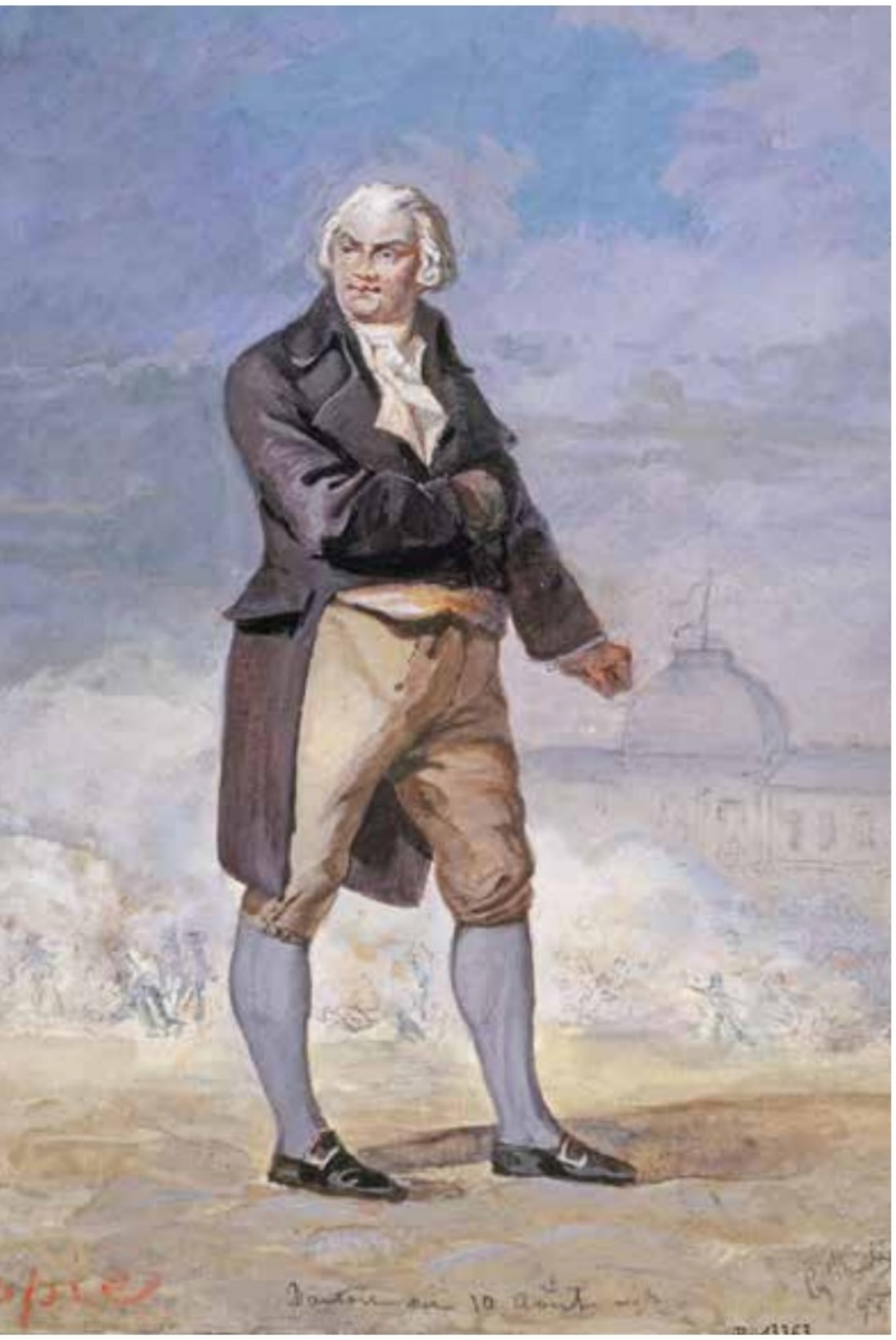
« *Le tocsin qu'on va sonner n'est point un signal d'alarme, c'est la charge sur les ennemis de la patrie. Pour les vaincre, messieurs, il nous faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, et la France est sauvée.* » Ainsi parle Georges Danton à la tribune de l'Assemblée législative, le 2 septembre 1792. Cette formule, une des plus fameuses de la Révolution française, illustre à la fois les qualités tribunitiennes du député de la Montagne, sans doute le plus grand orateur de son époque, mais aussi la nécessité immédiate de mobiliser ensemble ses collègues parlementaires et tous les Français afin de défendre le territoire envahi par les troupes prussiennes du duc de Brunswick. Ministre de la Justice du Conseil exécutif provisoire chargé de remplacer le roi emprisonné, Danton est alors le seul, écrit Condorcet, qui a « *la confiance de ce peuple dont les agitations venaient de renverser le trône* ». C'est donc à lui qu'il appartient de galvaniser les armées révolutionnaires improvisées en leur promettant une très hypothétique victoire. Force est de constater que cet effet d'audace sera payant, puisque 200 000 volontaires viennent grossir en septembre les effectifs des troupes régulières de l'armée royale, aboutissant à la bataille décisive de Valmy, le 20 septembre, et à la retraite des Prussiens.

Jean Garrigues est historien et professeur émérite d'histoire contemporaine à l'université d'Orléans. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont le récent *Jours heureux. Quand les Français rêvaient encore*, Payot, 2023.

UN MOTEUR DU CHANGEMENT

Le coup d'audace de Danton est tout à fait représentatif de l'histoire de la Révolution française, qui en est jalonnée. Dès la réunion des états généraux du royaume, le 5 mai 1789, les députés du tiers état bravent l'autorité du roi Louis XVI en se constituant le 17 juin en Assemblée nationale, avant de se réunir, le 20 juin, dans la salle du Jeu de paume, où ils jurent de ne jamais se séparer. Toute l'histoire parlementaire et politique de la séquence révolutionnaire sera parsemée de ces coups d'audace plus ou moins réfléchis : la marche des femmes sur Versailles le 5 octobre 1789, le retour forcé à Paris du roi et de sa famille, « *le boulanger, la boulangère et le petit mitron* », l'invasion des Tuileries le 20 juin 1792, contraignant Louis XVI à porter le bonnet phrygien, emblème de la liberté, jusqu'au vote de la mort du roi, le 17 janvier 1793, sacrilège suprême qui met fin à un millénaire de monarchie capétienne.

Dans ce tourbillon d'audaces politiques qui fait la trame de la Révolution française, on donnera une mention spéciale à Olympe de Gouges, lorsqu'elle publie en septembre 1791 sa Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne, où elle affirme l'égalité des droits civils et politiques des deux sexes, insistant pour qu'on rende à la femme les droits naturels que la force du préjugé lui a retirés. Son caractère la poussera à dénoncer la dictature



Armand Cyboule, *Portrait de Georges Jacques Danton*, 1879, musée Carnavalet, Paris.

« Il nous faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, et la France est sauvée. »

Danton

de Maximilien Robespierre, ce qui la conduira à la guillotine, le 3 novembre 1793, après qu'elle ait, ultime audace, prétendu qu'elle était enceinte, bien que ménopausée, afin d'échapper à l'échafaud. Manque de courage, diront certains. Mais pas d'audace assurément.

Ce qui pose d'ailleurs la question du lien entre courage et audace, deux notions souvent associées. Une telle association, récurrente dans notre histoire politique, peut s'appliquer par exemple au débarquement de Napoléon à Golfe-Juan, le 1er mars 1815, après onze mois d'exil à l'île d'Elbe. C'est à la fois un pari politique audacieux, car Louis XVIII a restauré la monarchie, et un acte de courage personnel, car il débarque avec une poignée d'hommes, se heurtant aux troupes du général Marchand, finalement ralliées à lui, puis du maréchal Ney, qui lui aussi s'incline devant son ancien maître. En revanche, le coup d'audace du 18 Brumaire, consistant à faire museler les députés du Conseil des Cinq-Cents par son frère Lucien, qui le préside, et par les soldats de Murat, n'a pas nécessité un acte de courage, bien que la légende l'ait exalté. Et on peut faire la même analyse pour le coup d'État de son neveu Louis-Napoléon Bonaparte, président de la République depuis décembre 1848, et qui organise le 2 décembre 1851 l'opération « Rubicon. » Préparée de longue date, elle consiste à faire occuper tous les points stratégiques parisiens, des Champs-Élysées aux Tuileries, par 60 000 hommes, appuyés de plus de cent pièces d'artillerie. S'il s'agit bien d'un coup d'audace vis-à-vis de l'Assemblée législative, dont les chefs de l'opposition sont d'ailleurs neutralisés, il n'aura nécessité aucun courage de la part du futur Napoléon III, plébiscité quelques jours plus tard par une forte majorité des Français.

DU PATRIOTE AU JUSTICIER

En revanche, lorsque Léon Gambetta s'envole à bord de l'*Armand-Barbès* depuis la butte Montmartre, le 7 octobre 1870, afin de réorganiser les armées françaises à Tours, il fait preuve d'un réel courage, car son ballon monté se trouve sous la menace de l'artillerie prussienne qui assiège Paris. Ce n'est pas de l'audace, car il est missionné par ses collègues du gouvernement provisoire. Mais lorsque ce même gouvernement, dans lequel il exerce désormais les fonctions de ministre de l'Intérieur et de la Guerre, accepte de signer l'armistice avec Bismarck, le 28 janvier 1871, Gambetta démissionne le 6 février, au risque de torpiller sa carrière. Le même tempérament audacieux le poussera à prononcer deux phrases célèbres en 1877, au cœur de la crise finale entre les républicains et les monarchistes, ces derniers étant appuyés par le président de la République, le maréchal de Mac-Mahon. Le 5 mai, Gambetta reprend la formule de son ami Alphonse Peyrat, « *Le cléricalisme, voilà l'ennemi !* », suscitant la colère de Mac-Mahon, qui dissout la Chambre. Et le 15 août, en pleine campagne électorale, il exhorte le chef de l'État : « *Quand la France aura fait entendre sa voix souveraine, il faudra se soumettre ou se démettre.* » Ces deux petites phrases, restées dans l'histoire, illustrent des moments de bascule politique, qui sont certes des paris sur l'avenir, mais des paris stratégiques et contrôlés.

© CCO Paris Musées/Musée Carnavalet - Histoire de Paris

Georges Clemenceau fait aussi un pari lorsqu'il publie le manifeste d'Émile Zola, « J'accuse », dans son journal *L'Aurore* du 13 janvier 1898. L'écrivain sera d'ailleurs traduit en justice quelques semaines plus tard pour infraction à la loi sur la presse de 1881, condamné et contraint à l'exil alors qu'il est en pleine gloire. Pour Clemenceau, c'est un coup d'audace politique car, en ce début d'année 1898, une grande majorité des Français est persuadée que le capitaine Dreyfus a trahi son pays et que le conseil de guerre a bien fait de le condamner en décembre 1894. La mise en accusation des plus hauts responsables politiques et militaires est une provocation à un débat national que les défenseurs du capitaine abordent dans une situation de faiblesse qui ne se retournera véritablement qu'un an plus tard, avec la formation du gouvernement de défense républicaine de Pierre Waldeck-Rousseau. « *Un homme sans audace est un homme déjà mort* », aurait dit Georges Clemenceau. En l'occurrence, le « J'accuse » a marqué sa résurrection, lui qu'on croyait perdu pour la politique après le scandale de Panama.

L'appel à continuer le combat, lancé le 18 juin 1940 par de Gaulle, est le coup le plus spectaculaire de notre histoire récente.

L'appel à continuer le combat lancé le 18 juin 1940 par le général de Gaulle est sans doute le coup d'audace le plus spectaculaire de notre histoire contemporaine. C'est une dissidence politique téméraire vis-à-vis du président du Conseil, le maréchal Pétain, adulé par une majorité de Français, et qui la veille appelait à l'armistice. L'appel lancé à la BBC vaudra aussitôt au général d'être mis à la retraite d'office, puis d'être condamné le 2 août à la peine de mort pour trahison, atteinte à la sûreté extérieure de l'État et désertion à l'étranger en temps de guerre. Par la suite, c'est une succession de décisions audacieuses qui permettront à de Gaulle d'imposer la France libre à un Winston Churchill réticent et à un Franklin Roosevelt hostile à cet « *apprenti dictateur* », comme l'écrivait Cordell Hull, le secrétaire d'État américain. La mise à l'écart du général Giraud, proche des Américains, et qui coprésidait avec lui le Comité français de libération nationale à Alger, ainsi que le regroupement des grands mouvements et partis clandestins au sein du Conseil national de la Résistance présidé par Jean Moulin, relèvent d'une démarche faite de coups d'audace et de coups de poker. De même que toute la séquence de la libération de Paris en août 1944, afin de revendiquer le rôle de la France libre que les Américains avaient escamotée lors du débarquement du 6 juin.

Audace politique encore que de quitter le pouvoir en janvier 1946 pour ne pas être l'otage du régime des partis, puis de le reconquérir ensuite à la faveur de la crise de mai 1958, en jouant sur l'insurrection des Algérois comme sur la crainte d'un putsch militaire venu de Corse. Deux jours après la révolte algéroise du 13 mai, Charles de Gaulle déclare qu'il se tient prêt à assumer les pouvoirs de la République, au détriment du pouvoir légal du nouveau chef du gouvernement, Pierre Pflimlin. Dix ans plus tard, ébranlé par la révolte étudiante et sociale qui le pousse à se réfugier chez le général Massu à Baden-Baden, le voilà qui lance un appel radiodiffusé en miroir de celui de juin 1940 pour reprendre l'avantage et dissoudre l'Assemblée. Et il part sur un dernier coup d'audace en jouant quitte ou double lors du référendum d'avril 1969, qui signera sa retraite politique.

LA CONQUÊTE ET LA RÉFORME

La Ve République est parsemée d'autres coups d'audace politique, notamment pour la conquête du pouvoir présidentiel. C'est la campagne-commando menée en 1974 par Valéry Giscard d'Estaing, entouré d'une petite équipe, pour arracher le leadership de la droite au candidat du parti dominant, Jacques Chaban-Delmas, avec l'aide de Jacques Chirac et de son audacieux appel des 43 qui résonne comme une trahison pour les gaullistes mais permet à Giscard d'accéder à l'Élysée et lui-même à Matignon. C'est Nicolas Sarkozy, ministre de l'Intérieur sous la présidence de Jacques Chirac, qui n'hésite pas à prendre ses distances vis-à-vis de son mentor, réélu l'année précédente, en déclarant à la télévision, dès le 20 novembre 2003, qu'il pense sérieusement à l'élection présidentielle de 2007. C'est Emmanuel Macron, inconnu des Français en 2014 lorsqu'il est promu ministre de l'Économie par François Hollande, qui prend le risque de démissionner en août 2016, peu après avoir fondé son propre mouvement En marche, devenant *de facto* un adversaire pour la réélection du président socialiste, ce qui conduira à l'échec de ce dernier.

L'audace, dans ces différents cas, est mobilisée pour la conquête du pouvoir. Mais on peut aussi en faire preuve pour faire passer une réforme. C'est le cas de Simone Veil, ministre de la Santé de Jacques Chirac, lorsqu'elle accepte en 1974 de porter la légalisation de l'IVG à la place du garde des Sceaux Jean Lecanuet, au mépris de toutes les menaces et insultes qu'elle aura à supporter. C'est aussi valable pour François Mitterrand en 1981 lorsqu'il introduit l'abolition de la peine de mort, demandée par son ami Robert Badinter mais rejetée dans les sondages par une majorité de Français.

En quoi, des divers exemples qu'on vient d'égrainer, l'audace est-elle « *un concept ambivalent* » ? On peut légitimement se demander si la formule fameuse de Danton est encore adaptée à la société de la fracturation sociale et de l'hypercommunication dans laquelle nous vivons. Si l'audace apparaît encore comme une vertu de l'engagement, comme au temps de la patrie en danger, est-elle encore payante dans une époque où toute décision politique se voit contestée dans l'espace public ? C'est au fond une question essentielle, au vu du divorce entre les citoyens et les acteurs politiques. De ces derniers, on réclame à cor et à cri l'audace du changement… pour mieux le refuser. ●

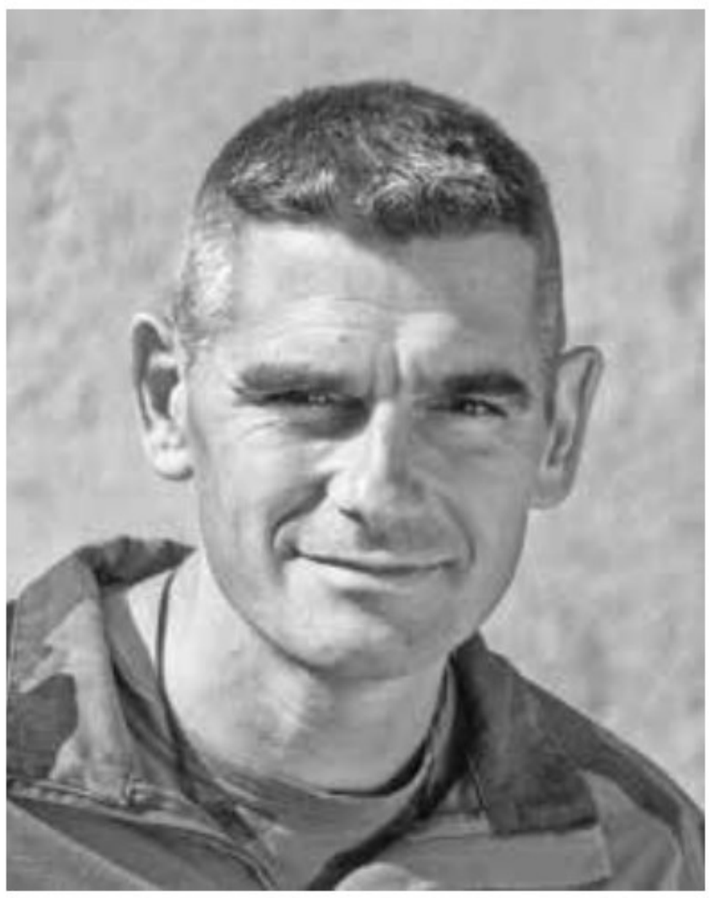
3 QUESTIONS AU

Général Hervé Pierre

« Le plan de départ ne marche jamais ! »

L'histoire militaire a retenu quelques grands coups stratégiques déterminants. Mais quelle place peut occuper l'audace dans la conduite des guerres ? Réponses avec le général Hervé Pierre, directeur de la revue *Inflexions* et auteur d'une thèse sur le général André Beaufre, stratège militaire du 20e siècle.

PROPOS RECUEILLIS PAR SAMUEL LACROIX



© Arnaud Karaghezian/Presse

Quelle place occupe l'audace dans la guerre ?

C'est une clé d'entrée essentielle pour comprendre la chose militaire. « *Qui ose vaincra* » est la devise du 1er régiment parachutiste d'infanterie de marine, une fameuse unité des forces spéciales de l'armée de terre. Associer ainsi l'audace à une petite unité d'élite met en exergue la dimension « David contre Goliath » qui peut exister dans la guerre, le fait que l'expertise, qui octroie une certaine capacité à prendre des risques et à conduire des actions difficiles, peut compenser le faible nombre. Cette capacité – Carl von Clausewitz parlerait de « *génie militaire* » – me paraît constitutive de l'idée d'audace dans la guerre.

Hervé Pierre est officier d'active dans l'armée de terre. Général de division, il commande les services des officiers généraux.

Mais celle-ci s'applique également à une échelle plus grande : lorsque, dans les guerres classiques, deux forces symétriques s'opposent, celle qui fera la différence sera celle qui aura su prendre un contre-pied et créer la surprise. Il s'agit de penser mieux, plus vite, de façon plus décalée et créative. Ce type d'audace intellectuelle ne peut se réaliser sans conscience préalable du risque, donc sans peur. Cela n'apparaît pas toujours dans les représentations communes de l'audace, qu'on peut associer à la témérité : elle est toujours calculée, ne va pas sans la capacité à évaluer le point de bascule à partir duquel on risque trop.

Quels en sont les grands exemples historiques ?

Le premier exemple qui vient, c'est le cheval de Troie, ce déploiement d'une ruse par laquelle quelques-uns parviennent à démonter par la surprise la stratégie adverse. On peut aussi penser à la guerre-éclair, *Blitzkrieg*, menée par les chars et les avions allemands en France en 1940. Le général Heinz Guderian, acteur majeur de la percée de Sedan, était d'ailleurs allé tellement vite et tellement loin avec ses blindés qu'il avait failli être relevé de son commandement. En un sens, il avait fait preuve de trop d'audace aux yeux de sa hiérarchie. Il n'empêche que cette sorte d'extrémisme a été déterminante dans l'effondrement du système de défense français. On a le même exemple avec Ariel Sharon durant la guerre du Kippour en 1973, lorsqu'il désobéit aux ordres pour pousser l'avantage tactique de l'armée israélienne sur le terrain adverse. Enfin, on pense à Albert Roche, celui que le maréchal Foch avait surnommé « Le premier soldat de France » pendant la Première Guerre mondiale, qui avait pris d'assaut des tranchées et fait plus de 1 000 prisonniers à lui tout seul. Autant de moments où une personnalité flirte avec la limite ultime. Même si l'agilité d'une armée repose sur l'addition de toutes les audaces qui la composent, il arrive qu'il faille un geste de quasi-folie individuelle pour que cela paye.

Finalement, l'audace peut-elle faire une stratégie ?

L'audace s'appréhende toujours relativement à un contexte. Cela ne se décrète pas à l'avance. On n'est pas audacieux *in abstracto*, mais toujours par rapport à quelque chose : on jauge son adversaire, les conditions d'espace et de temps, avant qu'émerge éventuellement la faille qui va permettre de faire preuve d'audace. Comme la guerre est toujours l'affrontement de deux volontés, le plan de départ ne marche jamais, il est toujours contrarié par la volonté adverse, qui elle-même réagit à ce que vous faites. Mais vous pouvez avoir des prédispositions à l'audace liées à votre organisation, au fait que votre armée fait plutôt confiance à ses subordonnés, qu'elle est articulée pour faire face à l'imprévu, maître-mot de la guerre. L'audace peut être favorisée par cette capacité à faire descendre la prise de décision aux plus bas échelons de la hiérarchie militaire, par ce que le général Pierre Schill appelle « *le commandement par l'intention* ». Dans tous les cas, le fait est qu'on reste audacieux à la hauteur de ce qu'on peut se permettre, en vertu de ce qu'on connaît de soi-même. ●



Courage intellectuel : la leçon de Kant

« *Ose penser par toi-même !* » Contre l'inclination humaine à la paresse et à la lâcheté, Emmanuel Kant a fait de l'audace intellectuelle le cœur du projet des Lumières. La leçon vaut toujours, à l'heure où beaucoup sont tentés de déléguer leur intelligence à des machines… SAMUEL LACROIX

© Jan Otto/Getty Images

Au 18e siècle, la philosophie des Lumières a promu l'audace intellectuelle. Contre le dogmatisme des pouvoirs politiques et religieux de l'époque, les représentants de ce courant ont mis en avant un idéal d'autonomie de la raison, de méfiance vis-à-vis des vérités imposées et des arguments d'autorité. Chacun, pensaient-ils, est susceptible de se faire son propre avis sur les choses du monde, de la vie et de la société. Dans son essai *Qu'est-ce que les Lumières ?* (1884), Emmanuel Kant proposait une définition de ce courant d'idées : « *Les Lumières se définissent comme la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son entendement sans la conduite d'un autre. On est soi-même responsable de cet état de tutelle quand la cause tient non pas à une insuffisance de l'entendement mais à une insuffisance de la résolution et du courage de s'en servir sans la conduite d'un autre.* Sapere aude *! Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Telle est la devise des Lumières.* »

Les Lumières sont donc le nom d'un programme : celui de l'affranchissement des individus d'un état de « *minorité* », qui fait qu'ils ne sont pas maîtres de leurs propres pensées. Retrouver la souveraineté sur son entendement, comprend-on d'emblée, implique un certain courage, une certaine audace (mot précisément hérité du latin *audere* impliqué dans la devise). Pourquoi donc ? Car l'état de minorité convient en réalité parfaitement à la plupart des personnes, pense Kant : « *Paresse et lâcheté sont les causes qui expliquent qu'un si grand nombre d'hommes, alors que la nature les a affranchis depuis longtemps de toute tutelle étrangère, restent cependant volontiers, leur vie durant, mineurs ; et qu'il soit si facile à d'autres de les diriger.* » Comme Étienne de La Boétie avant lui, le philosophe de Königsberg pose donc l'existence d'une forme de servitude volontaire poussant la majorité des adultes à demeurer comme des enfants qu'on guide, rétifs à se prêter à l'effort que constitue, à l'instar de l'exercice physique, l'exercice intellectuel. Une paresse qu'ils peuvent d'autant plus se permettre que d'autres se proposent de penser à leur place : « *Il est si commode d'être mineur. Si j'ai un livre pour me tenir lieu d'entendement, un directeur pour ma conscience, un médecin pour mon régime…, je n'ai pas besoin de me fatiguer moi-même. Je n'ai pas besoin de penser, pourvu que je puisse payer ; d'autres se chargeront à ma place de ce travail fastidieux.* »

PENSER EN PUBLIC

Cette paresse a quelque chose de congénital ; nous avons tous en partage une inclination au moindre effort. Plus insidieux est le franchissement de seuil qui finit par nous faire voir l'exercice intellectuel comme quelque chose de non seulement pénible, mais aussi dangereux. « *Si la plupart des hommes,* écrit encore Kant, *finissent par considérer comme dangereux le pas – en soi pénible – qui conduit à la majorité, c'est que s'emploient à une telle conception leurs bienveillants tuteurs, ceux-là mêmes qui se chargent de les surveiller.* » La torpeur initiale se mue rapidement en crainte de mal penser et d'être dans l'erreur. Moins on fait l'effort de la réflexion, moins on sera enclin à le faire et plus on craindra, n'ayant jamais buté, de trébucher. On s'en remet alors à des prêt-à-penser, des formules toutes faites, des sophismes nous venant de l'extérieur : « *Préceptes et formules – ces instruments mécaniques d'un usage ou, plutôt, d'un mauvais usage raisonnable de ses dons naturels – sont les entraves qui perpétuent la minorité.* »

Comment sortir de ce cercle vicieux ?

Aux yeux de Kant, les choses se jouent moins à un niveau individuel que collectif : le « *public* » est plus susceptible de s'éclairer lui-même que l'individu pris isolément. La minorité, que celui-ci a toujours connue, est « *devenue pour lui presque un état naturel* ». Or, pour qu'un public s'éclaire, il faut d'abord que quelques-uns des tuteurs, à qui il arrive d'avoir, pour leur part, la propension à penser par eux-mêmes, insufflent aux autres la valeur de l'autonomie de la raison. Tâche difficile et graduelle, mais « *pour répandre ces lumières, il n'est besoin de rien d'autre que de la liberté ; de fait, de sa plus inoffensive manifestation, à savoir l'usage public de sa raison et ce, dans tous les domaines* ». Cela suppose donc, notamment par le truchement de la presse et de l'édition, une large liberté d'expression et de publication de cette expression, laquelle doit être accessible au plus grand nombre. En attendant, on ne peut empêcher que de « *nouveaux préjugés* » surgissent, ni qu'une importante pression sociale s'abatte sur les rares individus enclins à changer les choses : « *Le public, placé auparavant sous ce joug par les tuteurs attitrés, force ces derniers à y rester eux-mêmes, influencé alors par d'autres, incapables, quant à eux, de parvenir aux lumières.* » Dès la fin du 18e siècle, les Lumières avaient donc entrevu les obstacles susceptibles de se dresser sur la route de leur exigence d'autonomie.

« Je n'ai pas besoin de penser, pourvu que je puisse payer ; d'autres se chargeront à ma place de ce travail fastidieux. »

Emmanuel Kant

Kant avait prévenu : « *Une révolution entraînera peut-être le rejet du despotisme personnel et de l'oppression cupide et autoritaire, mais jamais une véritable réforme de la manière de penser.* » Au 19e siècle, avec l'apparition des premiers systèmes démocratiques, l'histoire semble lui donner raison. C'est en tout cas ce que veut croire Alexis de Tocqueville qui, dans *De la Démocratie en Amérique* (1835), souligne combien la passion pour l'égalité, née avec le système démocratique, s'est accompagnée d'un nouveau conformisme des individus. Ceux-ci établissent désormais leurs opinions moins sur des préceptes venus d'en haut que d'en bas : sur les opinions de la majorité. Par un drôle de paradoxe, la démocratisation, qui, à bien des égards, a libéré les sujets de l'autocratie, a donné lieu à un individualisme engendrant lui-même une perte d'esprit critique et de liberté – une chose dont on ne se préoccupe plus, trop soucieux qu'on est désormais de son bien-être, auquel la puissance publique doit pourvoir. Tant et si bien, écrit le philosophe et historien français, qu'il « *ne connaî*[t] *pas de pays où il règne, en*

général, moins d'indépendance d'esprit et de véritable liberté de discussion qu'en Amérique», fleuron démocratique d'alors. L'horizon de l'audace intellectuelle s'éloigne encore.

Au siècle suivant, les philosophes de l'École de Francfort, Theodor Adorno et Max Horkheimer en tête, ajouteront de l'eau au moulin du procès du nouveau conformisme ayant cours en démocratie, par une critique implacable de la culture de masse qui s'y développe. En produisant dorénavant des biens culturels en série, la modernité, pensent-ils, s'est payée d'une confusion entre les œuvres et les marchandises, entre l'art et le divertissement. Pointant explicitement une perversion de l'*Aufklarüng* (les Lumières, en allemand), ils considèrent que la raison s'est trouvée réduite à son versant instrumental et que la promesse d'émancipation s'est muée en une aliénation d'un nouveau genre, visible dans une nouvelle «*apathie du consommateur*» (*La Dialectique de la raison*, 1947). «*Le plaisir,* écrivent-ils encore, *se fige dans l'ennui, du fait que pour rester un plaisir, il ne doit plus demander d'effort.*» Le procès de la paresse et de la lâcheté déjà fait par Kant se rejoue sous des modalités nouvelles. La légèreté et la futilité des nouveaux biens culturels, et la propagande publicitaire qui les promeut, se seraient, là encore, accompagnées d'une radicalisation du conformisme, en même temps que d'une atrophie du jugement et d'un renoncement des sujets à prendre du recul sur le monde et les choses, trop occupés qu'ils sont à se divertir. Aucune place n'est laissée à un quelconque courage ou autonomie intellectuelle.

Faire un usage public de sa raison, c'est aussi s'exposer à la critique et à la dispute.

UNE DEVISE PLUS ACTUELLE QUE JAMAIS

Mais qu'est, alors, devenu «*l'usage public de la raison*» promu par Kant comme premier remède à la minorité persistante ? Dans des sociétés où la liberté d'expression et de publication est garantie, celle-ci n'est-elle pas assurée ? Outre le fait, souligné par les philosophes de l'École de Francfort, que le public peut fort bien ne pas s'en soucier, même s'il y a accès, il faut également revenir à l'idée kantienne de l'existence persistante des autres tuteurs «*incapables, quant à eux, de parvenir aux lumières*». Là encore, la lâcheté (si on peut dire) le dispute à la paresse. Car faire un usage public de sa raison, c'est aussi s'exposer à la critique et à la dispute, à la calomnie et au lynchage verbal. Ce qui fait, certes, que l'audace intellectuelle y est d'autant plus grande, mais aussi que le prix à payer pour son expression est souvent trop important pour qu'on se la permette. C'est ce qu'exprime l'essayiste et journaliste Jean Birnbaum, notamment dans *Le Courage de la nuance* (Seuil, 2021) et *La Force d'être juste* (Flammarion, 2025), à partir de grandes figures intellectuelles qui, comme Albert Camus, Georges Bernanos ou encore Edgar Morin, ont dû affronter les foudres de leur famille politique pour avoir fait montre d'un «*courage de la vérité*» (selon l'expression de Michel Foucault) à toute épreuve. Ainsi d'Edgar Morin, exclu en 1951 du Parti communiste pour avoir écrit un article dans le journal *L'Observateur*, jugé hostile par le PCF, qui racontera l'aveuglement idéologique – notamment au sujet des crimes du stalinisme – dans lequel il se trouvait durant ses années militantes : «*Les faits étaient là, je les voyais, ils ne parlaient pas.*» Mais aussi le prix à payer pour son indépendance d'esprit : «*J'étais seul comme un fantôme* [...]. *À jamais j'avais perdu la communion, la fraternité. Exclu de tout, de tous, de la vie, du parti*» (*Autocritique*, 1959).

Outre la critique cruelle et l'isolement auxquels expose l'expression publique de sa raison, il y a la crainte de trahir son camp en formulant une vérité qui l'affaiblirait, et donc de «*faire le jeu*» de l'ennemi. Le désintérêt actuel pour la politique partisane ne change rien à l'affaire. Comme l'écrit Jean Birnbaum, «*une telle crainte n'a même plus besoin d'organisations collectives pour s'imposer. L'esprit de parti survit très bien aux partis*». Le journaliste a bien sûr en tête les réseaux sociaux, leur effet de «bulles» isolantes, mais aussi leur caractère désinhibiteur. La violence et l'outrage qui s'y déploient sous le mode d'une course à la radicalité interdisent toute expression de nuances d'emblée suspectes, tout en encourageant des pratiques de harcèlement et d'excommunion collective souvent désignées par l'expression «*cancel culture*». Ne pas hurler avec les loups, exprimer une opinion divergente peut exposer à des procès impitoyables. Il est plus facile de ne rien dire que d'exprimer une contradiction.

Le courage intellectuel, disait Kant, a deux ennemis : la lâcheté et la paresse. La première, silencieuse, guette quiconque se tait face aux erreurs et outrances dont il est témoin. La seconde risque de se trouve fortifiée par la banalisation de l'intelligence artificielle. Il devient effectivement plus simple que jamais de confier à des systèmes machiniques notre faculté de penser. Face à la possibilité de déléguer la production de discours à des intelligences artificielles génératives – sans même parler de l'effet de standardisation induit par la proposition d'un résultat sous forme de moyenne obtenue à partir de la digestion d'un immense ensemble de corpus –, le *sapere aude* semble plus menacé que jamais. Nous pouvons désormais totalement nous épargner cet effort. Une réalité résumée de manière limpide par une entrepreneuse de l'IA, Marion Carré, devenue critique de ces outils «*censés nous délester d'un fardeau dont l'innovation technologique n'avait pas encore fait le sort : la charge mentale de réfléchir. Nous incitant en creux à céder aux sirènes de la paresse intellectuelle*» (*Le paradoxe du tapis roulant*, JC Lattès, 2025).

La boucle est bouclée et témoigne combien les avertissements d'Emmanuel Kant sur les difficultés de toute entreprise de réforme intellectuelle et sur les reculs pouvant accompagner toute révolution étaient lucides. Nous serions bien inspirés de méditer son enseignement et de faire de la devise qu'il propose l'horizon signifiant nous éclairant dans le brouillard. ●

SOURCE Emmanuel Kant, *Qu'est-ce que les Lumières ? Et autres textes*, traductions de Jean-François Poirier et Françoise Proust, GF, 2025.



© DeAgostini/Getty Images

L'audace, clé des révolutions artistiques

À Cannes, *La Dolce Vita* (1960) de Federico Fellini fut un scandale, *La Grande Bouffe* de Marco Ferreri (1973) hué. *L'Origine du monde* (1866) de Gustave Courbet choqua pendant un siècle avant de trôner au musée d'Orsay. Les graffitis de Jean-Michel Basquiat furent d'abord méprisés avant de devenir des fleurons de l'art contemporain… L'histoire de l'art déborde d'exemples d'audaces éclatantes qui, en leur temps, ont choqué, scandalisé, provoqué, au point d'être considérées comme des échecs… avant d'être consacrées comme chefs-d'œuvre !

L'audace artistique est une rupture. En refusant la simple répétition, la simple imitation, elle rompt avec les canons esthétiques de son époque. Ce faisant, elle s'expose à la critique de ses contemporains et n'est bien souvent acceptée qu'*a posteriori*. Paul Cézanne, en peignant inlassablement la montagne Sainte-Victoire, rompt avec la perspective géométrique classique héritée de la Renaissance. Il peint comme s'il se déplaçait autour de son sujet. Il fait cohabiter plusieurs perspectives dans un même tableau et joue avec l'épaisseur de la peinture. Cézanne remet en question toute une tradition, initiant une des grandes ruptures esthétiques modernes. Mais son geste pictural n'est pas apprécié par ses contemporains. Il expose au Salon des refusés en 1885, en face du Salon officiel de Paris, mais même au sein des marginaux, il est jugé trop différent. Car l'audace rompt avec son époque, et s'expose donc aux critiques les plus virulentes. La condamnation publique frappe également *Les Demoiselles d'Avignon* de Pablo Picasso en 1907, qui poursuit la révolution de la perspective initiée par Cézanne. Fini le point de fuite unique, fini l'illusion de profondeur : les corps sont fragmentés, vus de plusieurs angles simultanément. C'est un immense tollé… Et la naissance du cubisme !

« *L'audace appartient à l'époque et au lieu dans lesquels elle se manifeste. Elle est un défi du moment et une impertinence vis-à-vis d'un contexte donné* », souligne le chercheur en esthétique Dominique Berthet (*L'audace en art*, 2005). L'audace de l'artiste se joue toujours en miroir des normes de son époque, et n'est donc souvent célébrée qu'après coup, une fois la société prête à accepter cette rupture. La révolution introduite par l'audace artistique n'est donc pas seulement esthétique. Elle est aussi sociale et politique. Elle est dans l'affirmation d'une voix qu'une société voudrait réduire au silence. Oser en art, c'est oser s'engager dans un parti-pris esthétique, social et politique, quitte à essuyer le rejet de ses contemporains. Oser redessiner les normes artistiques et sociales en vigueur, afin d'esquisser de nouvelles façons de voir le monde. Victor Hugo le disait déjà dans *Les Misérables* : « *Oser ; le progrès est à ce prix !* » ● **ALBANE AKOUN**

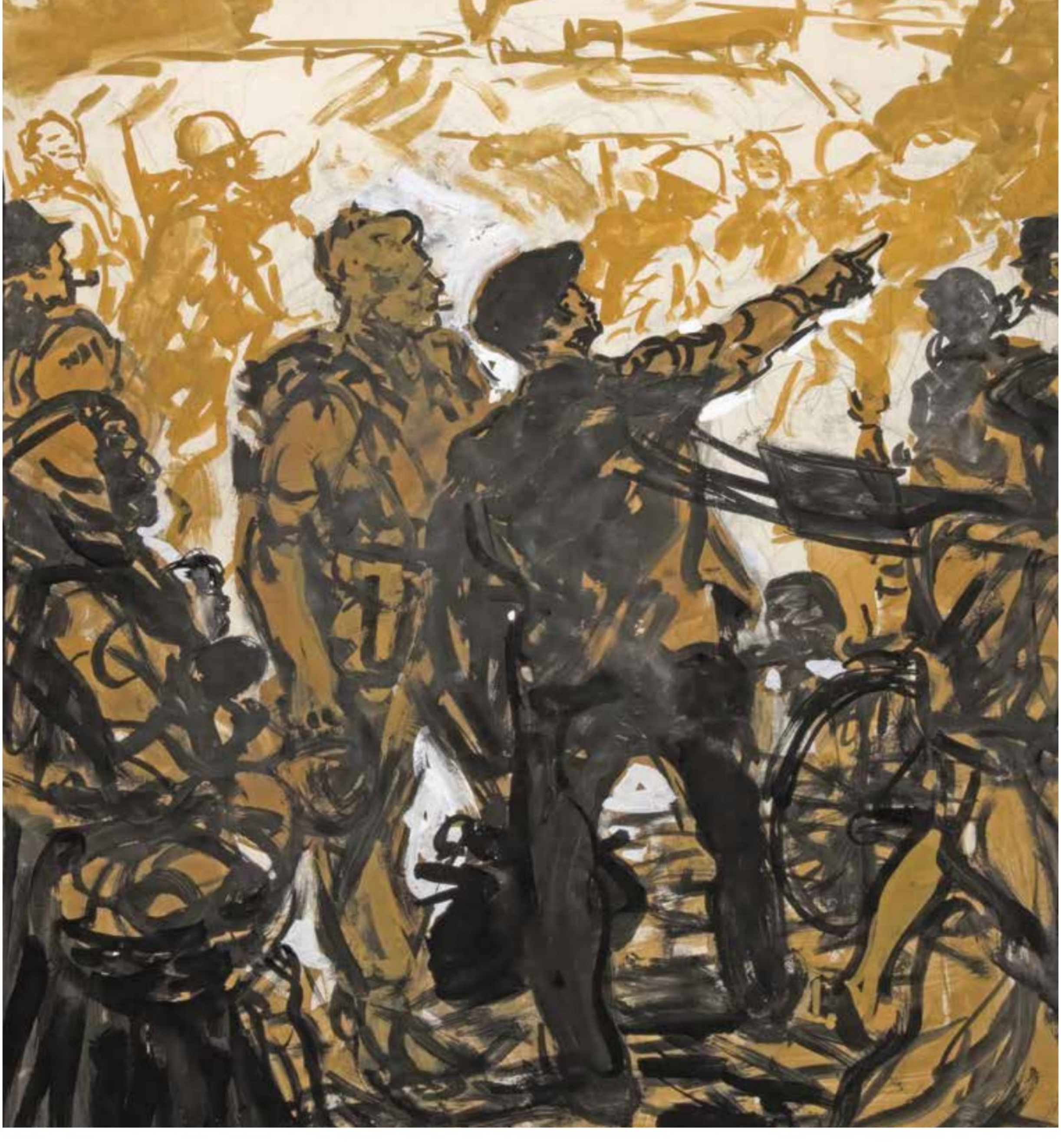


Chaque mois, nous vous proposons, « à l'aveugle », un grand texte lié au thème du dossier, pour vous inviter à en savourer les idées et le style, sans préjugés.

QUI A ÉCRIT CE TEXTE ?

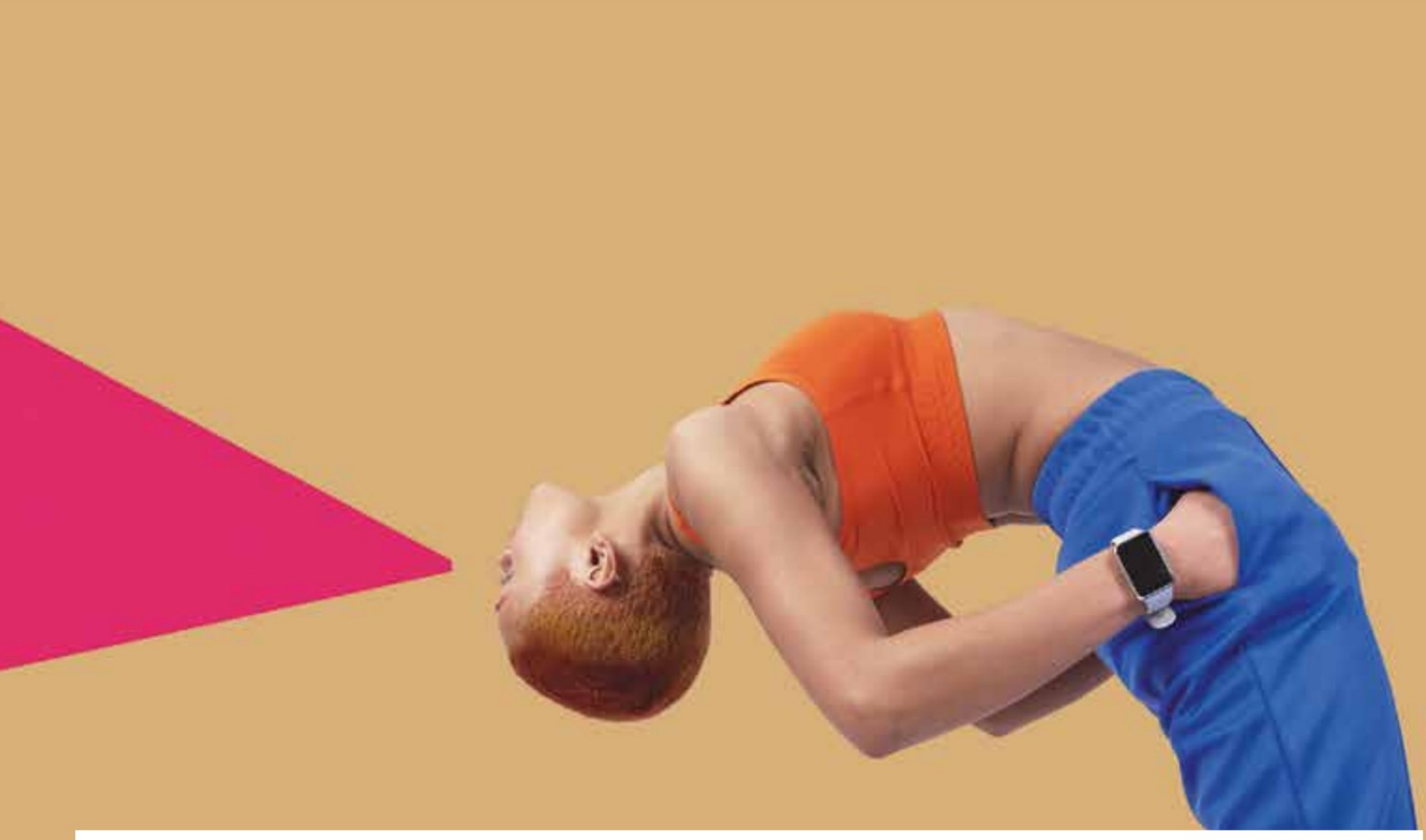
*

« *Oser ; le progrès est à ce prix. Toutes les conquêtes sublimes sont plus ou moins des prix de hardiesse. Pour que la révolution soit, il ne suffit pas que Montesquieu la pressente, que Diderot la prêche, que Beaumarchais l'annonce, que Condorcet la calcule, qu'Arouet la prépare, que Rousseau la prémédite ; il faut que Danton l'ose. Le cri : audace ! est un* Fiat Lux. *Il faut, pour la marche en avant du genre humain, qu'il y ait sur les sommets en permanence de fières leçons de courage. Les témérités éblouissent l'histoire et sont une des grandes clartés de l'homme. L'aurore ose quand elle se lève. Tenter, braver, persister, persévérer, s'être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tantôt affronter la puissance injuste, tantôt insulter la victoire ivre, tenir bon, tenir tête ; voilà l'exemple dont les peuples ont besoin, et la lumière qui les électrise.* »



© Heritage Art/Heritage Images via Getty Images

« Tenter, braver, persister, persévérer, s'être fidèle à soi-même. »



NOTRE SÉLECTION DE LECTURES

Oser. Psychologie de l'audace

Les classiques philosophiques

Éthique à Nicomaque (4e siècle av. J.-C.), Aristote, GF/Flammarion.

Le prince (1513), Nicolas Machiavel, GF/Flammarion.

Qu'est-ce que les Lumières ? (1784), Emmanuel Kant GF/Flammarion.

L'homme révolté (1951), Albert Camus, Folio essais/Gallimard.

Le courage de la vérité – Cours au Collège de France 1984, Michel Foucault, EHESS/Seuil/Gallimard, 2009.

Le principe responsabilité. Essai de philosophie pour une civilisation technologique, Hans Jonas, Cerf, 1990.

Les vertus et l'amour. Du courage (Traité des vertus II, I), Vladimir Jankélévitch, Seuil, 1949.

La fin du courage. La reconquête d'une vertu démocratique, Cynthia Fleury, Fayard, 2010.

L'audace en art, Dominique Berthet, L'Harmattan, 2005.

Le regard des psychologues

Auto-efficacité. Le sentiment d'efficacité personnelle, Albert Bandura, De Boeck, 2002.

Psychologie du risque. Identifier, évaluer, prévenir, Dongo Rémi Kouabenan, Bernard Cadet, Danièle Hermand et Maria Teresa Muñoz Sastre (dir.), De Boeck, 2006.

La psychologie du risque, Jean-Pascal Assailly, Lavoisier, 2010.

Système 1/Système 2. Les deux vitesses de la pensée, Daniel Kahneman, Flammarion, 2012.

Traité de psychologie sociale, Laurent Bègue-Shankland, 2e éd. De Boeck, 2024.

L'audace dans le management

Choosing Courage, Jim Detert, Harvard Business Review Press, 2021 (non traduit).

Le mythe de l'entrepreneur. Défaire l'imaginaire de la Silicon Valley, Anthony Galluzzo, La Découverte, 2023.

Le monde des start-up, Marion Flécher, Presses de Sciences Po. 2025.

Le nouvel esprit du capitalisme, Luc Boltanski et Ève Chiapello, Gallimard, 1999.

« Faut-il développer et valoriser l'audace chez les managers ? », *Question(s) de management*, n° 20, 2018/1.

Pour sortir des sentiers battus

Général Beaufre. Père de la stratégie française, Hervé Pierre, Perrin, 2025.

Connaissez-vous André Beaufre ? Ce général (1902-1975) est considéré comme le père fondateur de la stratégie française. On lui doit notamment le concept de « stratégie totale ». Sa biographie, parue cette année, permet de penser l'audace dans un contexte politique et stratégique, comme un geste plus réfléchi et orienté vers un but. Avant d'en faire un livre, Hervé Pierre, lui-même général, y a consacré sa thèse de doctorat en science politique soutenue en 2020.

Réponse de la page 68 : **Victor Hugo**, *Les Misérables*, t. 1, 1862.

© We Are/Getty Images

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Radioscopie de nos lieux communs.



N° 384 - DÉCEMBRE 2025
JANVIER 2026
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
OU SUR COMMANDE EN SCANNANT CE QRcode

UNE VIE, UNE ŒUVRE

MICHELLE PERROT

Et les femmes sortirent de l'ombre

Pionnière en France de l'histoire des femmes, Michelle Perrot a aussi su éclairer les mondes ouvriers ou carcéraux. Son oeuvre, qui traverse un siècle de marges et de mutations sociales, a des résonances dans le présent. FRANÇOIS DOSSE

Après de 100 ans, Michelle Perrot continue à donner une leçon de vie. Elle aura pendant un siècle répondu aux grands défis posés par le temps présent avec un art consommé du discernement. Son parcours revêt quelque chose d'exaltant, toujours porté vers ce qui est le meilleur, par l'écoute de l'autre, par la bienveillance et la compréhension. À l'heure où l'on déplore l'extinction des intellectuels, en voilà une qui prend magistralement le relais.

Michelle Perrot est connue pour avoir, avec d'autres, intégré les femmes comme sujet de l'histoire. Mais elle a aussi été une grande historienne du monde ouvrier, puis, dans les années 1970, des marges, des délinquants, des détenus, du système carcéral, bref, de toutes les zones d'ombre de l'histoire. Engagée dans la Cité, elle aura vécu à l'extrême la tension existante entre militantisme et position scientifique, au point qu'elle dira être historienne et féministe et non pas historienne féministe.

Née le 18 mai 1928 dans une famille de la bonne bourgeoisie parisienne, fille d'un père négociant en cuirs et d'une mère qui a assuré le secrétariat de l'entreprise familiale, elle vit son enfance dans un quartier populaire de Paris, les Halles, rue Greneta. Elle y est connue par les nombreux cordonniers, clients de son père, comme « la petite à Marcel ». Elle y croise le peuple de Paris, des chanteurs de rue aux prostituées. L'une d'elles lui demandera, alors qu'elle n'avait que 11 ans : « *Vous êtes nouvelle ?* » Ne comprenant pas vraiment, elle a trouvé cette question aimable. En 1939, ses parents quittent ce quartier et achètent une grande maison d'une quinzaine de pièces et dotée d'un jardin à Montmorency. La jeune Michelle Roux (son nom de jeune fille) en conserve un sentiment partagé, car on ne peut chauffer un tel espace, surtout en pleine guerre, et toute la famille se retrouve recluse dans une même pièce. Surtout, elle ressent une grande nostalgie de ce « peuple de Paris » qu'elle a dû quitter : « *Ce Paris populaire, un peu interlope, grouillant, sonore et drôle, je m'y sentais bien* », témoigne-t-elle dans *Essais d'ego-histoire*, ouvrage collectif dirigé par Pierre Nora (1987). Elle a aussi apprécié le monde rural dans un coin reculé de la terre poitevine, passant tous ses étés de 1934 à 1938 (de six à dix ans) à Moncontour chez ses arrière-grands-parents : « *Si le paradis existe, pour moi, il sera là.* » Michelle Perrot est très tôt habituée à la cohabitation de ces univers opposés, cherchant à les articuler et à les penser ensemble dans la mesure du possible. Elle métabolisera plus tard cette réflexion par une bienveillance et un sens de l'accueil hors du commun.

ENTRE MARX ET JÉSUS

Son père, qui s'est engagé dans la Grande Guerre, en est sorti écœuré, antimilitariste, anticlérical et rebelle à toute forme de pouvoir : il se plaisait à répéter cette affirmation bien connue, attribuée au politique britannique Lord Acton, selon laquelle « *le pouvoir corrompt et le pouvoir absolu corrompt absolument* ». Au moment de la scolarisation en 1934, on déconseille aux parents l'établissement public, victime d'une trop grande affluence, et on leur conseille d'inscrire leur fille au cours Bossuet, à l'atmosphère plus familiale mais religieuse. Sa mère consent un peu à contrecœur, mais se dit qu'une fois la communion solennelle passée, elle pourra retrouver le lycée public. En fait, elle fera toute sa scolarité secondaire dans cet établissement religieux, très strict, très traditionaliste, fermé à tous les défis de la

François Dosse est historien des idées et épistémologue. Avec Isabelle Lacoue-Labarthe, il prépare une biographie de Michelle Perrot, à paraître en 2028 chez Grasset.



©Philippe Matsas/Leextra via opale.photo

Michelle Perrot en 2023.

« Ce Paris populaire, un peu interlope, grouillant, sonore et drôle, je m'y sentais bien. »

modernité. L'uniforme est obligatoire, comme le port d'un béret. Les exercices de piété succédent à un enseignement religieux et moralisateur, qui occupe la plus grande place dans la transmission du savoir. Michelle Perrot y est une excellente élève, studieuse et cumulant les bons résultats, au point que la directrice de l'établissement voit en elle une future mère supérieure. Alors qu'elle a 13 ans, en 1941, et que le monde s'enfonce dans une nouvelle guerre mondiale, le discours des sœurs du cours Bossuet est d'un pétainisme extrême. Elles rabâchent que le mode de vie moderne et son esprit de jouissance avaient conduit à cette catastrophe, qu'il fallait se sentir coupable et qu'il importait d'expier pour apaiser la colère de Dieu.

La jeune élève se trouve prise en tension entre le discours caustique de son père contre les bondieuseries et le sentiment de culpabilité inculqué par son établissement scolaire. Elle ressent difficilement le fait d'habiter une grande maison, d'avoir le privilège de pouvoir manger à sa faim dans cette atmosphère mortifère de guerre. Son angoisse est telle qu'elle en devient malade. Anorexique, elle devient squelettique. Il faut même la déscolariser l'année de la 3e, au cours de laquelle elle doit rester plusieurs heures par jour allongée sur une planche pour redresser sa colonne vertébrale. Elle retient néanmoins de cet enseignement religieux tout l'intérêt que peut avoir une lecture critique de la Bible interrogée comme document historique. Elle ne se révolte nullement contre la direction du cours Bossuet et reste une bonne élève, attachée à ses convictions religieuses.

Lorsqu'elle entre à la Sorbonne en 1946, dans le département d'histoire, elle est active au Centre Richelieu, la paroisse étudiante, confortée par l'importance qu'ont alors la Jeunesse ouvrière chrétienne et la Jeunesse étudiante chrétienne. Mais elle regarde de plus en plus vers l'autre pôle, celui des étudiants communistes, qui jouit du prestige du rôle du PCF et des Francs-tireurs et partisans dans la Résistance et la libération du pays. Les étudiants communistes sont particulièrement nombreux en cet après-guerre dans le département d'histoire, trouvant notamment en Annie Becker (future Annie Kriegel) une agitatrice professionnelle inspirante.

LE MAGISTÈRE D'ERNEST LABROUSSE

Il faut se rappeler le contexte historiographique qui domine lorsque Michelle Perrot rencontre Ernest Labrousse à l'automne 1949 à la Sorbonne. L'histoire économique et sociale triomphe en ces années d'après-guerre. Elle est dominée par cette figure tutélaire qui a acquis ses lettres de noblesse dès les années 1930. Ernest Labrousse dirige l'essentiel des grandes enquêtes d'histoire sociale de toute une génération enthousiaste, appliquant son modèle d'analyse quantitative. Ses recherches sur l'évolution des prix et des revenus lui permettent de mettre en lumière la promotion de la classe bourgeoise sur la base de la prospérité du 18e siècle, sans éluder les questions de conjoncture qui provoquent des crises de subsistance, essentielles à la compréhension des mouvements sociaux. En mettant en corrélation la prise de la Bastille le 14 juillet 1789 et le « maximum » des prix du pain, par exemple, Labrousse pense trouver un facteur décisif d'explication.

Michelle Perrot est particulièrement séduite par ses cours, qui ont l'avantage d'incarner rigueur scientifique et engagement socialiste. Lorsque vient l'heure du choix de son directeur de thèse, elle n'hésite pas et va trouver son maître. Elle est reçue



© Frédéric PITCHAL/Gamma-Rapho via Getty Images

à l'automne 1949 et sa suggestion est déjà très décalée par rapport aux thématiques dominantes. Enthousiasmée par la publication par Simone de Beauvoir la même année de son livre *Le Deuxième Sexe*, elle propose à Labrousse de travailler sur le féminisme. Interloqué, il croit d'abord à une plaisanterie potache et lui rétorque que ce n'est pas vraiment de l'histoire. Ce sujet d'actualité qui défraie la chronique est, selon lui, peu adapté à un travail de thèse. Il lui conseille un chantier jugé plus sérieux : l'étude du mouvement ouvrier au 19e siècle, sujet sur lequel elle pourra bénéficier d'archives. Tôt sensibilisée au sort des pauvres, des exploités, et attirée par les thèses du christianisme social, Michelle Perrot est partante. Elle avait déjà été fortement marquée dans sa jeunesse par la joie ouvrière qui s'est exprimée en 1936 (elle avait alors 8 ans), au moment du Front populaire dans son quartier parisien, où les usines occupées se drapaient de rouge et où régnait une atmosphère festive : « *L'été 36, j'ai eu pour la première fois le sentiment d'"appartenir au camp des injustes", comme dit Mauriac, qui a si bien connu cela, et que c'était intolérable.* »

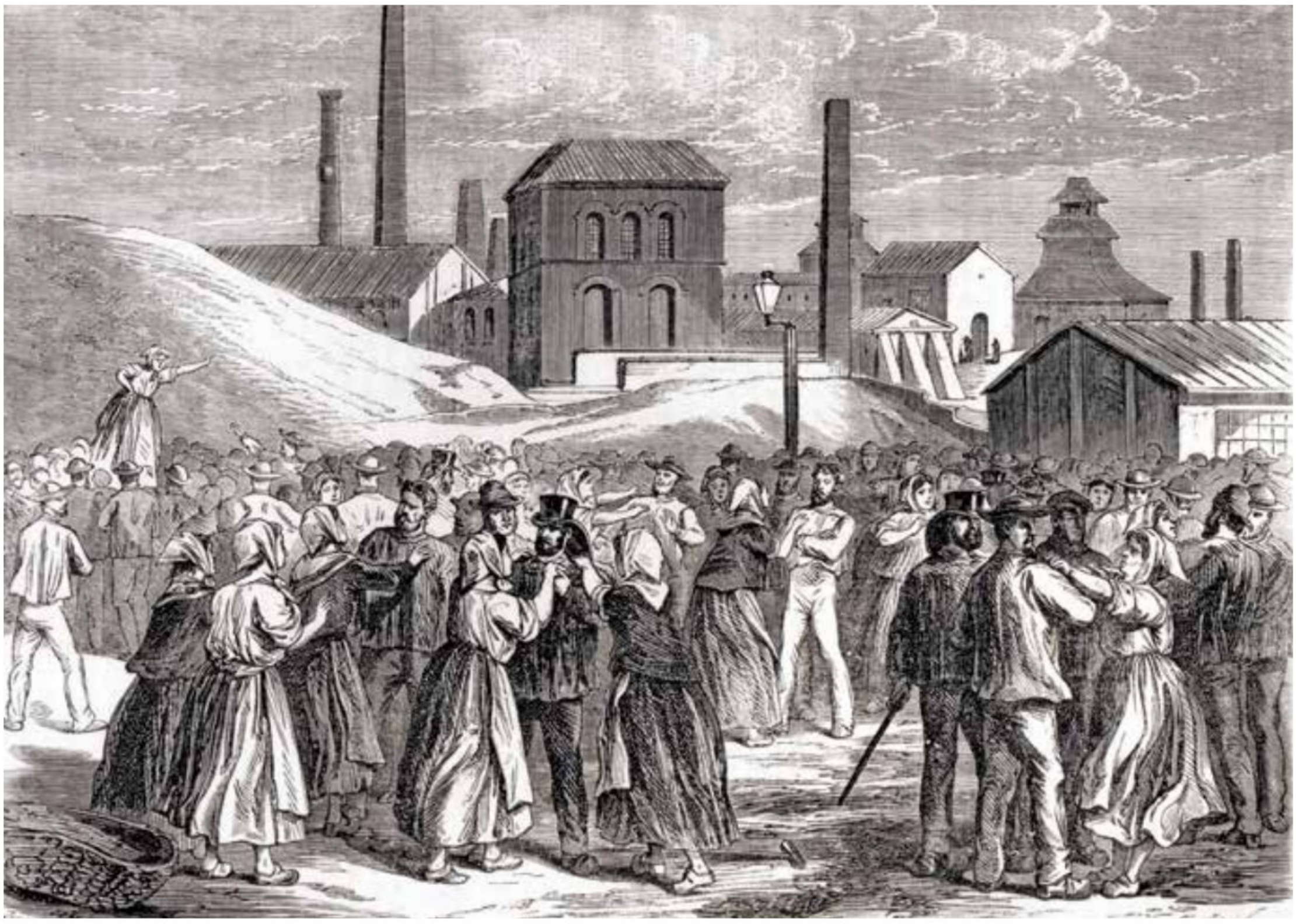
Elle soutient un diplôme d'études supérieures sur les coalitions et les grèves ouvrières sous la monarchie de Juillet, puis élargit son sujet pour sa thèse à la période 1871-1900. Elle est reçue à l'agrégation d'histoire en 1951, avant d'être nommée au lycée de jeunes filles de Caen. Elle y retrouve comme collègues le couple Ozouf, Jacques et Mona, deux autres futurs historiens de renom. Michelle Perrot s'installe avec son mari, Jean-Claude, dans cette ville meurtrie par la guerre et qui a néanmoins conservé une solide activité industrielle avec la Société métallurgique de Normandie. Les hauts-fourneaux fonctionnent à plein régime en ces temps de reconstruction dans les faubourgs à l'est de la cité. Michelle Perrot et son compagnon vont en faire leur premier terrain d'enquête. Ils se mettent en contact, en tant



© The Print Collector/Heritage Images via Getty Images

À travers Lucie Baud, tisseuse, elle s'intéresse à la femme ouvrière, figure de la double exploitation.

que chrétiens progressistes, avec les prêtres de la Mission de France qui officient comme aumôniers en ces zones ouvrières du pourtour de Caen. Avec l'ethnologue Jean Cuisenier, le couple Perrot exhume les archives trouvées dans les registres paroissiaux. Ils s'entretiennent avec les ouvriers des usines environnantes, recoupent les données des résultats électoraux et des pratiques religieuses, recensent les livres empruntés dans les bibliothèques pour mieux saisir les pratiques, les convictions et le mode de vie quotidien des milieux populaires. Cette étude sociologique éloigne Michelle Perrot du christianisme – d'autant que Rome condamne les prêtres ouvriers en 1954 – et la rapproche du marxisme et du PCF. Elle prend sa carte en 1955, en pensant que les communistes vont jouer un rôle moteur dans l'opposition à la guerre d'Algérie. Ce passage ne dure que très



© Art Images via Getty Images

Lors de la grève des mineurs du Creusot en avril 1870, les femmes rejoignent la lutte. En haut : arrivée d'un bataillon des troupes de Napoléon III pour mater la révolte.



Occupation de la Sorbonne par les étudiants durant Mai 68.

peu de temps, puisqu'elle se rend vite compte que l'Algérie n'est pas vraiment la priorité du PCF. Celui-ci tarde par ailleurs à reconnaître les révélations du Rapport Khrouchtchev, en 1956, et soutient l'intervention des chars soviétiques à Budapest. Ce court passage par le PCF très stalinisé du milieu des années 1950 aura donné lieu à des scènes ubuesques. La doctrine officielle du Parti est alors la paupérisation absolue de la classe ouvrière. Or, Michelle Perrot et son époux Jean-Claude travaillent depuis déjà un moment sur les archives des métallurgistes de Normandie. Ils apportent dans leur cellule des statistiques de l'Insee pour montrer qu'on ne peut pas parler de paupérisation absolue mais seulement relative. Cette contestation feutrée n'est pas du goût de la direction, qui dépêche un commissaire politique pour rappeler à l'ordre ces jeunes troublions.

Lorsqu'elle quitte Caen pour Paris en 1957, elle et son mari ne reprennent pas leur carte du PCF. Si elle prend ses distances avec le Parti, Michelle Perrot continue de fonder ses espoirs en cette classe ouvrière qu'elle entend continuer à servir, non plus par la simple compassion chrétienne, mais en lui donnant une visibilité, en la sortant de l'ombre grâce aux outils méthodologiques que préconise Labrousse.

Entre ses premières recherches, au début des années 1950, et sa soutenance en 1971, se produit ce moment de rupture instauratrice qu'est Mai 68. Michelle Perrot y est très sensible, le vivant au cœur de la tourmente, à la Sorbonne où elle est l'assistante de Labrousse et coanimatrice de la revue *Le Mouvement social*. Elle dirige même la maîtrise d'un certain Alain Krivine, dirigeant de la Jeunesse communiste révolutionnaire, sur l'histoire du 1er mai. Elle participe aux réunions et aux manifestations du printemps 1968. Surtout, c'est à ce moment-là qu'elle entame la rédaction de sa thèse monumentale de 900 pages, dont elle achève l'écriture en 1970. Travaillant sur les grèves du 19e siècle tout en assistant au plus important mouvement de grève en 1968 – 10 millions de grévistes mobilisés —, elle commence à changer de regard, privilégiant l'attention portée aux actions et aux paroles des acteurs.

LA FIGURE EMBLÉMATIQUE DE LUCIE BAUD

Cette évolution est particulièrement marquée dans un travail de recherche réalisé quarante ans après sa thèse. À l'orée des années 2010, Michelle Perrot change de focale et consacre une enquête à Lucie Baud, jeune ouvrière en usine de tissage de la soie qui, au tournant du 20e siècle, prit la tête de grèves dans la région grenobloise. Elle concrétise son désir, exprimé à Labrousse en 1949, d'étudier la femme ouvrière, figure de la double exploitation. « *Avec Lucie Baud, c'est un retour aux sources, c'est boucler la boucle : des ouvriers aux femmes, du social au genre, réunis dans la figure emblématique de Lucie* », résume-t-elle dans *Le Chemin des femmes* (Bouquins, 2019). Cette ouvrière a été découverte par Michelle Perrot dès les années 1970. Elle est immédiatement séduite par cette exceptionnelle autobiographie qui faisait dériver le « je » de cette syndicaliste révolutionnaire, sortie de l'école à 12 ans, vers le « nous » des tisseuses de soie qu'elle a su mobiliser. Cette ouvrière révoltée du début du 20e siècle, dans la région de Vizille, devient plus tard pour l'historienne la figure exemplaire d'une « *quête modianesque de traces effacées* ».

© GERARD-AIME/Gamma-Rapho via Getty Images

C'est aussi Mai 68 qui incite Michelle Perrot à se battre pour initier une histoire des femmes, le parent pauvre de l'historiographie.

C'est aussi Mai 68 qui incite Michelle Perrot à se battre pour initier une histoire des femmes, le parent pauvre de l'historiographie. Elle reconnaît ne pas avoir été tout de suite féministe et n'y être venue que dans les années 1970, dans la foulée de Mai 68 et surtout du Mouvement de libération des femmes (MLF). Convertie au féminisme, elle affronte la difficulté de sources souvent non sexuées ou inexistantes. L'université de Jussieu devient, en ce début des années 1970, sous son impulsion, un laboratoire des études sur les femmes. En 1973, participant à une manifestation à la Bastille en compagnie de sa collègue angliciste Françoise Basch, très au courant des *Women Studies*, elles conviennent qu'il faut créer quelque chose pour rattraper le retard pris par la France. Des contacts se nouent avec les féministes américaines, notamment avec Joan Scott. Elles décident de mettre en place à Jussieu un groupe d'études féministes non académique, hors des cursus de formation universitaire, et réservé aux seules femmes.



© KEYSTONE-FRANCE/Gamma-Rapho via Getty Images

Le climat est alors à la bataille pour la légalisation du droit à l'interruption volontaire de grossesse, notamment lors du procès de Bobigny en 1972, où une jeune femme mineure est poursuivie pour avoir avorté. Les militantes du Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception (MLAC), auquel s'intéresse Michelle Perrot, sont en pointe dans ce combat.

Michelle Perrot participe aussi activement à un groupe qui se constitue à l'EHESS avec des collègues historiennes, animé entre autres par Arlette Farge. De manière très libre, ce groupe établit les livres à lire, les recherches à mener. Consacrant ses cours à l'histoire ouvrière, Michelle Perrot décide d'intégrer le champ d'investigation féminin à son enseignement. Elle lance en octobre 1973 avec ses collègues Fabienne Bock et Pauline Schmitt un premier enseignement intitulé : « Les femmes ont-elles une histoire ? » Il faut encore trouver un corpus pour ce cours et la première année se déroule au rythme d'invitations de collègues hommes et femmes appartenant à des disciplines différentes. Pour le premier cours, Michelle Perrot invite la sociologue Andrée Michel, qui a choisi d'intervenir sur « Les modèles de la famille ». À peine son exposé terminé, un garçon se lève pour lui rétorquer que, depuis 1968, on ne veut plus de modèles ; un autre lui reproche d'avoir parlé de la famille sans évoquer l'orgasme. Ces réactions attestent les résistances qu'il faudra surmonter pour imposer un champ d'études féminines comme légitime sur le plan universitaire. Les colloques et publications vont toutefois se multiplier. 1982 fédère tous les centres de recherche à Toulouse, dans un grand colloque qui réunit 750 participants pour 140 communications. Une petite revue voit le jour à Jussieu en 1979, *Pénélope*, ancêtre de la future revue *Clio*.

En outre, Michelle Perrot joue un rôle actif dans les médias pour diffuser ces voies nouvelles de l'histoire. Elle anime avec Jacques Le Goff et Roger Chartier les « Lundis de l'Histoire » de France Culture, entre 1986 et 2014. Les auditeurs peuvent entendre régulièrement sa voix chaleureuse, au grain si agréable à l'oreille. Elle couvre les publications en histoire dans *Libération* pendant vingt ans. Et surtout, elle forme toute une génération de jeunes historiennes qui prendront le relais, et bénéficieront de son rayonnement, pour ancrer l'histoire des femmes dans l'institution universitaire.

À relire Michelle Perrot, on mesure à quel point sa quête est animée par une passion de comprendre et de rendre justice, d'articuler le souci scientifique de l'historien et l'art d'écrire du romancier. Au-delà même de la richesse de ses enquêtes historiennes, elle est une présence vive, capable d'apporter de la lumière aux zones d'ombre de notre histoire. Comme elle le confesse dans la présentation du *Chemin des femmes* : « *"J'ai peur du noir", disent les enfants. Moi aussi, peut-être, mais il m'attire invinciblement.* » ●

La statue de Victor Hugo enrôlée dans la lutte, cour d'honneur de la Sorbonne, Mai 68.

MICHELLE PERROT

LES 4 IDÉES À RETENIR

Entre histoire ouvrière, histoire des femmes, histoire des marges, Michelle Perrot a déplacé les lignes et construit une recherche toujours ouverte.



1 Le quotidien de la classe ouvrière

La publication de sa thèse, *Les ouvriers en grève. France 1871-1890*, en 1973, traduit bien une tension entre deux paradigmes qu'elle entend mener de front. D'emblée, Michelle Perrot y affirme : « *Nous croyions en la Science* », et rappelle à quel point elle se sentait portée par une véritable ivresse statisticienne, tenant à distance toute forme de littérature ou d'objet non quantifiable, non sérialisable. Avec la grève, elle a choisi un objet qui ne risque pourtant pas de se laisser enfermer dans une statique sociale. Tout au contraire, celui-ci renvoie à un événement énigmatique, à un processus dynamique, qui force l'historien à chevaucher les classifications, les empilements de données. Elle élargit donc l'étude des grèves ouvrières à une véritable anthropologie sociale, mettant l'accent sur le caractère singulier de ces grèves, qui se présentent comme une « échappée belle », un moment festif qui rompt avec l'univers routinier du travail dans les usines.

Un premier pan est consacré au « mouvement des grèves » et à leur augmentation entre 1864 et 1914. Elle y étudie les fluctuations et facteurs de grève, les relations avec le coût de la vie, les obstacles à la rationalité économique, le poids des mouvements conjoncturels, avant d'aborder les « composantes des grèves ». Michelle Perrot s'intéresse alors à la vie quotidienne de l'ouvrier : son logement, son alimentation, ses habitudes vestimentaires, ses revendications… Elle s'attarde également sur le caractère que revêtent les grèves féminines. Quant à la troisième partie, elle a pour objet « Le cours de la grève » : son déclenchement, sa conduite, ses meneurs, ses méthodes, la vie matérielle des grévistes, les manifestations, la vie collective et les discours… Le contenu même de la thèse porte ainsi l'empreinte d'une tension entre deux paradigmes, exigence de scientificité et souci d'une réalité moins rigide que nos grilles d'analyse.

©Vincent Muller/opale.photo

2 Les femmes ont bien une histoire

L'initiative de publication d'une grande histoire des femmes est venue d'Italie, de l'éditeur Laterza, qui venait de publier sous la direction de Georges Duby et de Philippe Ariès une *Histoire de la vie privée*. L'éditeur italien demande à Duby de diriger une *Storia della donna* (« Histoire de la femme »). Celui-ci se tourne alors vers Michelle Perrot, qui en parle avec son réseau d'historiennes féministes, qui accueillent ce projet avec beaucoup de réticence. Elle pense ne pas être en mesure de publier une telle synthèse et refuse toute forme d'enfermement dans un ghetto. La réponse semble s'acheminer vers un refus, mais Duby demande à Michelle Perrot de recevoir l'éditeur Laterza. Ce dernier finit par la convaincre en redéfinissant le projet comme étant, non pas l'histoire de la femme, mais des femmes et limitée à l'Occident. Cette grande entreprise éditoriale, l'*Histoire des femmes en Occident*, forte de cinq volumes, est publiée chez Plon en 1991-1992, après trois ans de travail. L'ouvrage réunit 70 contributrices et contributeurs. Cette synthèse monumentale, qui vise à faire entrer l'histoire des femmes dans l'Histoire, va permettre son institutionnalisation. Cette somme rassemble les travaux historiques de toutes les périodes. Chaque volume est dirigé par une spécialiste qui conserve un large pouvoir de décision. Le succès est spectaculaire et international. On compte une vingtaine de traductions, et Laterza estime à 500 000 le nombre d'exemplaires en circulation dans le monde. La position de ce collectif d'historiennes est de rendre visible cette histoire spécifique des femmes, en conservant un horizon universaliste, récusant le séparatisme des genres et s'attachant surtout à construire une histoire relationnelle entre hommes et femmes.

3 Lumières sur le monde carcéral

Après les ouvriers grévistes et en même temps que les femmes, c'est le monde carcéral, autre « silence de l'histoire », qui retient l'attention de Michelle Perrot. Au début des années 1970, les prisons sont en ébullition, les révoltes se multiplient à Nancy, Amiens, Nîmes… Michel Foucault, avec Jean-Luc Domenach et Pierre Vidal-Naquet, crée un Groupe Information Prisons (le GIP) en 1971. En 1973, Michelle Perrot donne une conférence sur « Délinquance et système pénitentiaire en France au XIXe siècle », qui sera publiée dans les *Annales* en 1975. Le livre de Foucault, *Surveiller et punir*, paru la même année, suscite l'enthousiasme de l'historienne. Elle va même consacrer un de ses cours à le lire chapitre par chapitre. Foucault, qui était dans l'assistance en 1973, se dit à la fois très intéressé par son intervention et en désaccord. Il s'ensuit un dialogue entre eux, qui débouche sur la publication commune en 1977 de l'édition d'un ouvrage classique de Jeremy Bentham, *Le panoptique ou l'œil du pouvoir* – rédigé à la fin du 18e siècle. En 1978, Michelle Perrot organise une table ronde d'historiens rassemblés autour de Foucault pour discuter de *Surveiller et punir*. Manifestement, le dialogue sera tendu. Foucault répondra aux critiques des historiens par un texte réaffirmant la prévalence du regard du philosophe : « La poussière et le nuage ». Michelle Perrot publiera ce dialogue de sourds sous le titre évocateur de *L'Impossible prison* (1980). Foucault mort en 1984, Robert Badinter, alors président du Conseil constitutionnel, entend poursuivre sa réflexion sur l'univers carcéral. Il s'adresse à Michelle Perrot pour mettre en place un séminaire à l'EHESS sur la « prison républicaine », qui fonctionnera de 1986 à 1991. Michelle Perrot approfondit ses recherches sur cette question des marges, de la violence, de la délinquance, de la prison, avec le Centre d'étude sociologique sur le Droit et les institutions pénales, animé par Philippe Robert. Elle dirige notamment la thèse de Jacques-Guy Petit sur l'histoire des prisons : *Ces peines obscures.* Ses publications sur ce thème, entre 1971 et 1995, sont rassemblées dans *Les ombres de l'histoire* (1998). Le lecteur est immergé dans le monde de la délinquance et des vagabonds, dans l'univers carcéral avec la petite Roquette, ou celui des faits divers comme « l'affaire Troppmann », un octuple meurtre retentissant commis à Pantin en 1869. Des décisions de justice au monde carcéral, Michelle Perrot restitue ces zones d'ombre et rappelle les analyses de Tocqueville sur les prisons.

4 Au chevet de l'intime

Explorer les zones d'ombre, c'est aussi s'intéresser à la vie privée, longtemps absente, elle aussi, des préoccupations historiennes. Sollicitée en 1982 par Georges Duby pour diriger le volume de l'*Histoire de la vie privée* consacré au 19e siècle, Michelle Perrot anime sur ce thème cours et séminaires, en particulier avec Arlette Farge. Son *Histoire de chambres* (2009) prolonge, sur un mode plus personnel, cette réflexion sur l'intimité, le quotidien et la relation aux objets familiers. La chambre dans son intimité devient un bon observatoire des us et coutumes d'une époque. Ainsi le Roi, dont Kantorowicz a mis en évidence ses deux corps, privé et public, dispose de deux chambres : la chambre effective et la chambre de parade. On suit aussi avec elle la condition des ouvriers en entrant dans l'univers clos, à l'abri du regard public, que sont leurs chambres, cheminant de l'atelier, du travail sur les machines, à la vie quotidienne de la ménagère recluse à la maison.

Michelle Perrot participe activement, avec son collègue et ami Alain Corbin, à cette inflexion récente de l'historiographie vers l'histoire des sensibilités, des émotions, toujours liée à son intérêt pour l'histoire sociale. Elle adopte notamment cette approche dans le livre qu'elle consacre à l'ouvrière Lucie Baud (*Mélancolie ouvrière*, 2012), et bien sûr dans le lien entre histoire et littérature avec son icône George Sand. Découvrant avec éblouissement son *Histoire de ma vie* et sa correspondance de 25 000 lettres, elle lui consacre un ouvrage qui dépeint sa vie quotidienne dans sa maison de Nohant (*George Sand à Nohant*, 2018).



Marie Tharp, exploratrice des abysses

Grande oubliée de l'histoire des sciences, Marie Tharp a pourtant offert la première preuve visuelle de la tectonique des plaques. SYBILLE BULOUP

L'histoire aurait pu retenir son nom aux côtés de ceux de Marie Curie ou Jane Goodall, mais elle est restée une silhouette discrète derrière ses cartes du monde. Crayon à la main dans son bureau du Lamont Geological Observatory (État de New York), Marie Tharp déchiffrait des décennies durant les vibrations venues des profondeurs de l'Atlantique. Là où d'autres ne voyaient que des chiffres, elle distingua une cicatrice géante, comme une vallée qui fendait la Terre, véritable empreinte visible du mouvement des continents.

Née en 1920 dans le Michigan, fille d'un géomètre du département américain d'agriculture, Marie Tharp grandit entourée de valises et de cartes topographiques. Du nord au sud, elle sillonne le pays et apprend à lire les paysages dès son plus jeune âge. Sous ses pieds, les routes de son enfance ne sont pas uniquement parsemées de terre et de cailloux : elles représentent pour son père des échantillons desquels on tire des données. Mais à l'époque, une fille ne devient pas géologue. À l'université de l'Ohio, elle tâtonne, hésite entre littérature et art… Puis la guerre bouleverse les règles : les hommes partent au front et, par nécessité, les universités ouvrent enfin leurs cursus scientifiques aux femmes.

LA CARTOGRAPHE DES MERS

« *Lorsque tu trouveras le travail de ta vie, assure-toi que c'est quelque chose que tu sais faire et, surtout, que tu aimes faire* », lui avait dit son père. Elle suit ce conseil jusqu'au bout. En 1943, Marie Tharp s'inscrit à un programme accéléré de géologie à l'université du Michigan, destiné à former des femmes pour l'industrie pétrolière. Diplômée, elle entre à la Stanolind Oil, en Oklahoma, où elle assiste les opérations de forage. Mais le travail lui semble routinier. Elle décide alors de poursuivre ses études et obtient un diplôme de mathématiques. Toujours avide de nouveauté, elle quitte la compagnie pétrolière et s'installe à New York en 1948.

Elle se rend à l'université de Columbia pour y proposer ses services en tant qu'assistante. C'est ainsi que son chemin croise celui de William Maurice Ewing, géographe et océanologue surnommé « Doc ». Il l'embauche presque par accident : « *Vous savez rédiger ?* » lui demande-t-il. Elle sait, obtient donc un poste, mais ne part pas en mer comme ses collègues masculins : les femmes sont interdites à bord des missions embarquées. Son océan prendra la forme d'un planisphère.

En 1949, le succès de l'équipe de géophysique entraîne un déménagement dans les nouveaux bâtiments du futur Lamont Geological Observatory. L'atmosphère y est exaltante. Mais plus l'équipe gagne en prestige, plus la pression sur elle augmente. Lorsque les hommes préparent des conférences, son travail minutieux est sollicité de toutes parts mais rarement reconnu. Comme le résume sa biographe Hali Felt, « *elle est comme les hommes de son laboratoire de géophysique sur un point : ils travaillent pour leur avenir et elle travaille aussi pour le leur* ».

Alors que toute l'équipe est en conférence à Bruxelles, Marie Tharp, à bout, quitte Columbia et rejoint la ferme de son père pour réfléchir à son avenir. Son absence agit comme un électrochoc : Ewing mesure soudain l'importance cruciale de sa contribution. Pour la convaincre de revenir, il réorganise le laboratoire et confie officiellement la gestion de sa charge de travail à un jeune doctorant, Bruce Heezen. À son retour, ce dernier décide qu'elle travaillera exclusivement avec lui. C'est le début d'un partenariat aussi intense que décisif.

Dans les ports, les navires de recherche reviennent chargés de kilomètres de rouleaux papier où s'impriment, sous forme de traits tremblotants, les échos sonores des fonds marins. Ces « *fathograms* », Marie Tharp s'en empare. Pendant que les hommes naviguent, elle assemble, calcule, trace. En 1952, elle superpose plusieurs profils du fond de l'Atlantique et découvre, stupéfaite, qu'il n'est pas plat comme on le pensait jusqu'alors. Elle aperçoit une vallée en creux, régulière, au cœur de la dorsale sous-marine : l'Atlantique se fend en deux !

Son collègue et futur compagnon Bruce Heezen ne veut pas y croire. Marie Tharp racontera plus tard : « *Quand je lui ai montré mes profils, Bruce a grogné : "C'est impossible. Ça ressemble trop à la dérive des continents."* » L'expression n'est pas anodine. Au début du 20e siècle, Alfred Wegener a proposé l'hypothèse selon laquelle les continents, qui formaient jadis un unique supercontinent, la Pangée, dérivent lentement à la surface du globe. La communauté scientifique rejette l'idée en bloc. Le modèle manque

© Lamont-Doherty Earth Observatory and the estate of Marie Tharp



Marie Tharp au travail à bord du *USNS Kane*, navire de recherche océanographique, lors de son voyage inaugural le long de la dorsale médio-atlantique de juin à octobre 1968.



Marie Tharp en pleine « construction » d'une carte du fond de l'océan Atlantique au début des années 1950.

Gauche : © AIP Emilio Segrè Visual Archives, Gift of Bill Woodward, USNS Kane Collection - Droite : © Lamont-Doherty Earth Observatory and the estate of Marie Tharp

d'un moteur : rien n'explique comment les masses continentales peuvent se déplacer. Évoquer Wegener, dans les années 1950, relève presque du blasphème.

Heezen rejette sa découverte, Ewing l'ignore. Elle recommence, vérifie, insiste. La fracture est bien là. Puis, en croisant les données sismiques, elle constate que les séismes s'alignent exactement sur cette vallée : preuve que la croûte océanique s'y écarte, que la Terre se déchire. C'est la première preuve visuelle d'un phénomène qui bouleversera la géologie : l'expansion des fonds océaniques. Marie Tharp vient de dessiner une des colonnes vertébrales du globe – la dorsale médio-atlantique.

UNE VICTIME DE L'EFFET MATILDA

Son travail devient la base empirique de la théorie de la tectonique des plaques. Et pourtant, sur la publication de 1959 qui officialise cette découverte, la cartographe de l'abîme n'est pas la première signataire. Elle est reléguée au second rang, derrière Heezen qui à l'origine ne voulait pas la croire.

L'effacement de Marie Tharp s'explique d'abord par le sexisme structurel du monde scientifique. À Lamont, elle n'est pas une « chercheuse », mais une assistante. Les missions sur les navires de recherche, les conférences, les publications sont réservées aux hommes. Mais sa mise à l'écart fut aussi idéologique. La géologie américaine des années 1940-1950 rejetait farouchement les idées d'Alfred Wegener sur la dérive des continents. Reconnaître la faille que Marie Tharp voyait sur ses cartes, c'était reconnaître la validité des travaux de Wegener et désavouer les traditions de Columbia, fermement opposées à la théorie de la dérive des continents. Une hostilité héritée, entre autres, du géologue Bailey Willis, adversaire farouche de Wegener, dont l'autorité a longtemps étouffé tout débat sur le sujet.

Ce silence autour du nom de Marie Tharp illustre parfaitement ce que les historiennes et historiens des sciences appellent « l'effet Matilda » : la tendance à minimiser ou effacer les contributions des femmes au profit de leurs collègues masculins. Ce phénomène ne relève pas seulement de l'oubli, mais d'une mécanique sociale qui, pendant des décennies, a relégué les femmes à la marge de la reconnaissance scientifique et académique, même lorsque leurs travaux révolutionnaient le monde des sciences.

Elle écrira plus tard : « *Il y a du vrai dans le vieux cliché qui dit qu'une image vaut mille mots et que voir, c'est croire.* » L'explorateur français Jacques-Yves Cousteau, d'abord sceptique face à l'existence de la dorsale océanique, finit par la confirmer au cours d'une expédition de la *Calypso*. Les images spectaculaires qu'il rapporta, de grandes falaises sombres se découpant dans les profondeurs bleues de l'Atlantique, furent présentées lors du premier Congrès international de l'océan, à New York, en 1959. Cette preuve visuelle contribua à faire admettre au monde scientifique la réalité du relief sous-marin que Marie Tharp avait révélé sur ses cartes.

Marie Tharp continua à travailler avec Bruce Heezen jusqu'à la mort de ce dernier en 1977. Ensemble, ils cartographièrent les océans du globe et publièrent la *World Ocean Floor Map*, une peinture à la fois scientifique et artistique, révélant au grand public l'ensemble de la « *colonne vertébrale* » de la Terre. En 1978, la Société géographique américaine décerna la médaille Hubbard à Marie Tharp et à Bruce Heezen (à titre posthume), consacrant ainsi des décennies de travail pionnier. Tharp poursuivit son œuvre jusqu'à sa mort en 2006. Elle aimait dire qu'elle avait eu « *un fascinant puzzle géant à reconstituer : le plancher des océans* ». Ce puzzle, elle l'a complété, et ses cartes demeurent aujourd'hui encore des références pour les océanographes. ●

SOURCES

Hali Felt, *Soundings. The story of the remarkable woman who mapped the ocean floor*, Henry Holt and Co, 2012.

Bruce Heezen, Marie Tharp et Maurice Ewing, *The Floors of the Oceans*, t. I, *The North Atlantic*, Geological Society London, Special Book Publications, 1959.

Bettie M. Higgs, « Understanding the Earth: the contribution of Marie Tharp », *Geological Society*, vol. 506, 2020.

Marie Tharp, « Connect the dots. Mapping the seafloor and discovering the mid-ocean ridge (chapter 2) », dans Laurence Lippsett (Ed.), *Lamont-Doherty Earth Observatory of Columbia. Twelve perspectives on the first fifty years 1949–1999*, 1999.



MYTHOLOGIE

Caribou sculpté , ivoire de défense de morse, Alaska, *ca* 1910.

Des récits intemporels pour des thèmes universels

A'akuluujjusi, mère protectrice du peuple inuit

Les Grecs de l'Antiquité évoquaient un monde allant au-delà des souffles froids du vent du nord, « l'Hyperborée », un lieu paradisiaque, peuplé de géants, où le soleil brille de manière constante. Avaient-ils raison ? Contrairement à ce qu'ils imaginaient, le haut Arctique est le règne du crépuscule, et non d'un été baigné d'une lumière ininterrompue, auquel succéderait un hiver plongé dans l'obscurité. Ses habitants, les Inuits – terme qu'on traduit par « êtres humains » – ont d'ailleurs développé une importante cosmogonie orale, reflétant les rudes conditions de vie au pôle Nord et la nécessité de respecter l'équilibre de la nature.

Selon une des variantes de cette mythologie, le corbeau, Tulugaak, donne vie au monde en apportant la lumière à ce qui était auparavant une nuit perpétuelle. Il crée la Terre sur laquelle un homme et une femme s'unissent l'un à l'autre. Découvrant qu'ils sont frère et sœur, la honte les pousse à prendre la fuite dans le Ciel avec de simples torches pour se guider. Ces flambeaux devinrent respectivement le Soleil, signe du féminin, et la Lune, symbole du masculin. L'équilibre de ces deux astres permit à tout ce qui compose la nature d'émerger et de se réguler.

Cette notion d'harmonie se retrouve au cœur du mythe d'A'akuluujjusi, une des déesses responsables du monde. Chez les Inuits, comme dans la cosmogonie grecque, un panthéon de divinités se partage les tâches. Le dieu Anguta conduit les âmes des morts vers le monde souterrain. Sa fille Sedna, surnommée la « Mère des profondeurs », protège la mer et les créatures qui y vivent. Enfin, A'akuluujjusi, également fille d'Anguta et donc sœur de Sedna, permet aux Inuits de survivre en créant des animaux susceptibles d'être chassés et mangés. Au risque d'un faux départ toutefois… La légende raconte qu'A'akuluujjusi crée le caribou en déposant son pantalon sur le sol, et le dote dans un premier temps de puissantes défenses en ivoire. De même, elle étend sa veste, donne ainsi naissance au morse et le dote de vigoureux bois sur le crâne. Résultat : non seulement le peuple inuit ne parvient pas à les chasser, mais il subit des attaques dévastatrices ! La « Grande mère » décide sagement d'inverser les attributs : elle donne les bois au caribou et les défenses au morse. De plus, elle ralentit la vitesse du caribou afin que les Inuits puissent l'attraper.

A'akuluujjusi symbolise ainsi la création, la bienveillance et l'autorité maternelle. Le peuple de chasseurs nomades la vénère aussi en tant que divinité des aurores boréales (*aqsagniit* en inuktitut), dont les couleurs fortes, associées au sang, incarnent le moment où les âmes des morts jouent à des jeux de balle avec des crânes de morses. Bien qu'il y ait différentes interprétations, ces dômes de couleurs ne sont jamais perçus par les Inuits comme de mauvais augures. A'akuluujjusi est pour eux la seule à maîtriser la vivacité et les variations de ces phénomènes lumineux – peut-être plus beaux et intrigants, finalement, que l'éternel ensoleillement qu'imaginaient les Grecs. ● MAUD M'BONDJO

© Linden Museum

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Nos dernières publications

LE MENSUEL



N° 383 : parution 30/10/2025



N° 384 : parution 03/12/2025



N° 385 : parution 15/01/2026

LES GRANDS DOSSIERS



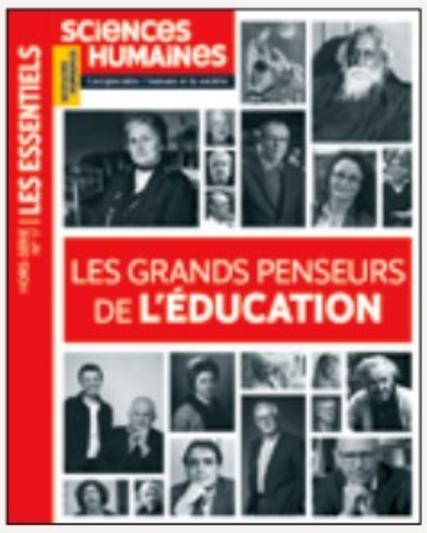


GDSH79 : parution 20/06/2025 GDSH80 : parution 18/09/2025



GDSH81 : parution 26/12/2025

LES ESSENTIELS



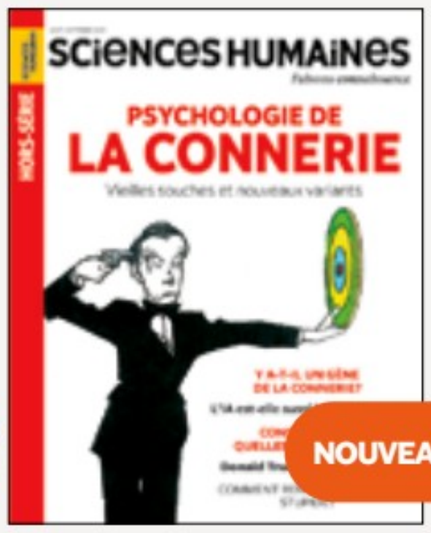


ESS17 : parution 17/10/2024 ESS18 : parution 17/04/2024



ESS19 : parution 17/04/2024

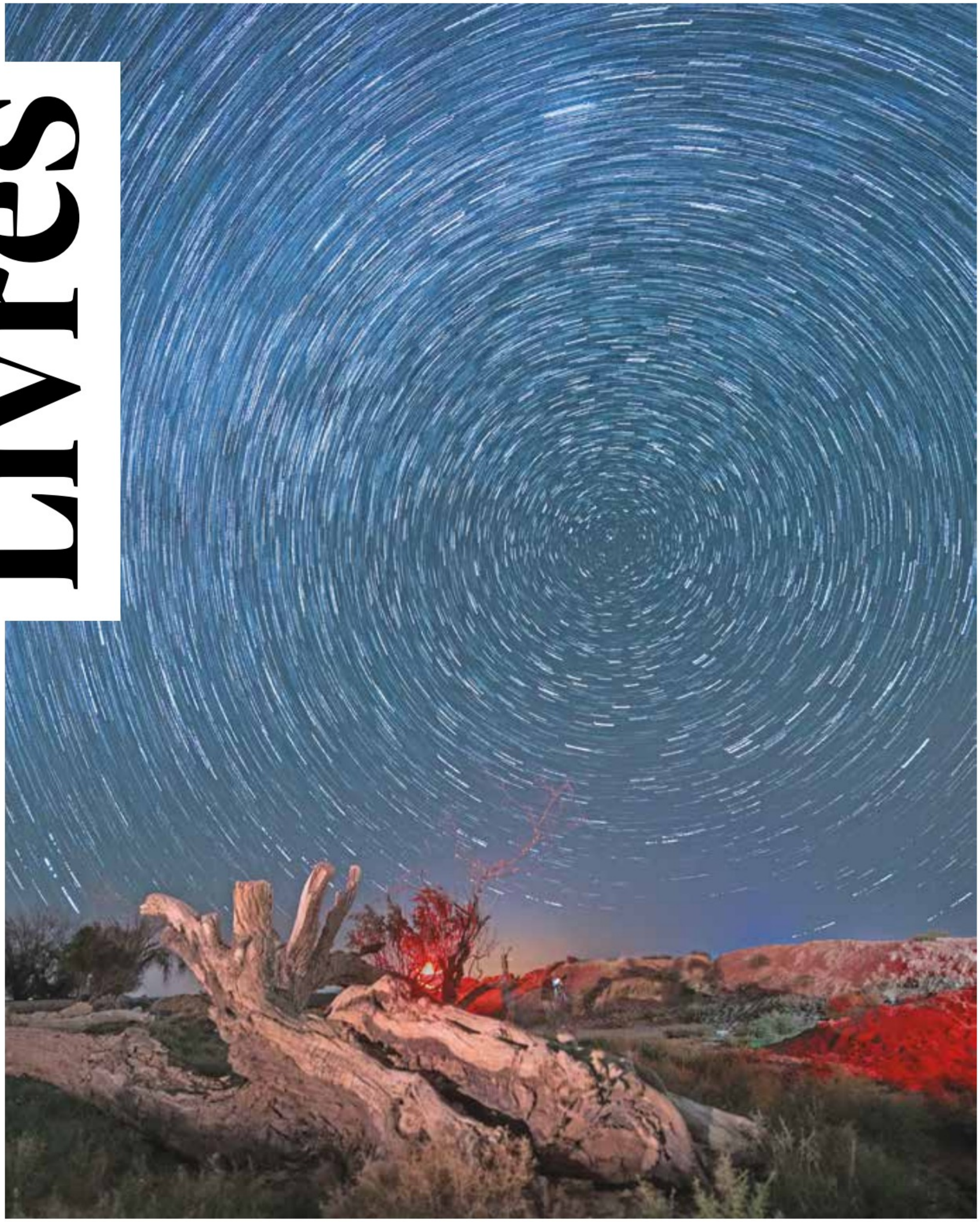
LES HORS-SÉRIES



HS32 : parution 23/10/2025

TOUTES NOS PUBLICATIONS (MAGAZINES – LIVRES)
SONT DISPONIBLES SUR COMMANDE
EN SCANNANT CE QRcode
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

Livres



Romain Huret, *Les oubliés de la Saint-Valentin* ; **Marc Lazar,** *Pour l'amour du peuple* ; **Gilles Deleuze,** *Sur les lignes de vie* ; **Hélène Fiche,** *Ce que le féminisme fait au cinéma* ; **Alain Gerber,** *Naissance de la bossa nova* ; **Hugo Touzet,** *Produire l'opinion.*

© Akbar Nemati/Unsplash



Un univers enchanté. Une anthropologie de la majeure partie de l'humanité
Marshall Sahlins, avec la collaboration de Frederick B. Henry Jr., Gallimard, 2026, 244 p., 21,50 €.

LE LIVRE DU MOIS

MÉTAPERSONNES ET CITÉS COSMIQUES

Dans cet essai posthume, conçu comme un testament intellectuel, l'anthropologue Marshall Sahlins invite à repenser les rapports entre humains, non-humains et institutions. NICOLAS JOURNET

Marshall Sahlins (1930-2021), professeur à Chicago, fut un des anthropologues américains non seulement les plus appréciés en France, mais aussi les plus traduits. Spécialiste des cultures polynésiennes, il se fait connaître en 1974 avec une défense et illustration des économies dites « primitives » : chronomètre en main, il y est démontré que les sociétés de chasse et cueillette passaient peu de temps et dépensaient peu d'énergie à assurer leur subsistance, beaucoup moins en tout cas que le paysan ou l'ouvrier des temps modernes. En même temps qu'il anticipait un éloge de la frugalité et de l'autosuffisance aujourd'hui familier à nos oreilles, *Âge de pierre, âge d'abondance* (trad. 1976) entendait couper l'herbe sous le pied aux thèses diversement matérialistes ou darwiniennes décrivant l'évolution humaine comme un long combat contre la pénurie. On lui doit en particulier une critique précoce de la sociobiologie (1980 en français). Par la suite, son centre d'intérêt se déplace, et se focalise sur le rôle de la culture comme déterminant de l'action humaine, avec tout le relativisme que cela suppose et non sans une certaine complicité avec le structuralisme de Claude Lévi-Strauss. Dans les années 1990, un de ses articles publiés en 1978, jusque-là reçu avec éloge, devient l'objet d'une passe d'armes exemplaire avec un représentant des *cultural studies* américaines, Gananath Obeyesekere, d'origine

sri-lankaise. Dans son article, en effet, Marshall Sahlins, s'appuyant sur des récits d'époque, avait interprété le meurtre du capitaine James Cook en 1779 par des villageois hawaïens nouvellement contactés comme la conséquence de son assimilation à une divinité locale. La thèse fut vigoureusement attaquée en 1992 par Obeyesekere, s'indignant qu'on accorde si peu de sens commun à des Polynésiens qu'ils prennent un explorateur britannique pour un de leurs dieux familiers : c'était pour lui un exemple flagrant de mythologie coloniale. La réponse tout aussi cinglante de Sahlins corrigeait quelques erreurs de son adversaire, mais surtout réitérait l'argument que même notre bon sens dépend de la manière dont nous comprenons le monde qui nous entoure. C'était encore une fois anticiper sur des idées qui aujourd'hui ont cours et ont pu prendre à l'occasion le nom de « tournant ontologique ».

HOMMAGE AUX ESPRITS ET À LEURS PENSEURS

Le présent essai de Marshall Sahlins, publié de manière posthume et conçu comme une sorte de testament intellectuel est une plus vaste tentative de caractériser une vision du monde qui serait antérieure, ou plutôt alternative, à celle des modernes. Sahlins reprend au philosophe Karl Jaspers son idée de « révolution axiale » : un grand mouvement des croyances entamé au 8e siècle avant notre ère qui verra les dieux progressivement quitter le monde terrestre et laisser aux hommes le soin « *de créer leurs propres institutions et agir à leurs propres fins* ». Auparavant, et dans toutes les cultures qui, durant des millénaires resteront tant soit peu à l'écart de ce « transcendantalisme », règne « l'immanentisme », c'est-à-dire la conviction que le succès de toute action humaine « *dépend de l'approbation ou de l'intervention de forces surnaturelles* » et de « métapersonnes ». Il s'ensuit que le monde immanentiste est peuplé d'êtres dotés d'intentions qui sont présents derrière toutes choses : artefacts, animaux, plantes, rochers. Il s'ensuit aussi que les savoirs modernes (comme l'anthropologie, la sociologie), qui sont issus du transcendantalisme, déconsidèrent, à la manière d'Émile Durkheim, ces croyances comme des projections humaines, des superstructures reflétant des institutions également humaines.

Peu importe donc qu'on le nomme illusion, croyance ou superstition, l'immanentisme considère à l'inverse que le monde est agi par ces métapersonnes, dotées de subjectivité et d'agentivité et qu'il s'avère donc nécessaire de se comporter de manière à se les concilier, ou bien à les combattre. On a en tout cas affaire à eux tous les jours, et dans une multitude d'activités et de circonstances : le surnaturel n'a rien de miraculeux, il est quotidien, et il fait pièce à la finitude des capacités humaines.

Une fois caractérisée cette conception alternative du monde humain et non humain, le reste de l'essai de Marshall Sahlins est un vaste tour d'horizon, sur la base d'ethnographies anciennes et récentes, des êtres qui peuplent les mondes immanentistes : esprits des eaux, de la terre et du ciel chez les Inuits, maîtres du gibier en Amazonie, dieux des jardins, de la guerre et de la paix en Polynésie, ancêtres diablement présents en Mélanésie et en Afrique, doubles personnels des Mayas et esprits protecteurs acquis en rêve des Chewong, rivières et montagnes divinisées en Mésopotamie antique, etc. On note au passage que l'anthropologue rend hommage à des auteurs anciens, parfois plus capables de « *prendre au sérieux* » les cultures qu'ils décrivaient que leurs successeurs modernes imprégnés de rationalisme : il en va ainsi de Giambattista Vico, auteur en 1744 d'un projet de « *science nouvelle* », dont Sahlins a repris le titre en lui adjoignant un objet « *enchanté* » qui fait pièce au désenchantement du monde pointé par Max Weber en 1917.

Il s'avère, au fil des nombreux exemples convoqués, que les pratiques qui ont cours dans les cultures immanentistes sont loin de n'être que des collections de recettes : elles s'enracinent dans des origines mythiques, s'inscrivent dans des environnements structurés et des cosmologies élaborées. Pour autant, le regard immanentiste n'a pas disparu des cultures modernes à dominante naturaliste : il se glisse dans les failles du naturalisme scientifique, comme le faisait remarquer Bruno Latour. Marshall Sahlins rend un fréquent hommage aux anthropologues qui comme lui, ces dernières décennies, ont remis en selle l'idée « d'ontologies » différenciées (et non de « mentalités primitives »), comme l'animisme (Philippe Descola) ou le perspectivisme (Viveiros de Castro) : il est clair que l'immanentisme entend les réunir toutes, et embrasse largement les cultures qui considèrent que « *la société humaine n'est qu'une fraction d'une société cosmique bien plus vaste, peuplée par une multiplicité de personnes de types divers, pour beaucoup organisées dans leur propre société* ». La singularité du regard de Sahlins sur ces cosmologies immanentistes consiste à en faire le fondement de l'égalitarisme social des peuples autochtones et non le point d'arrivée : c'est parce qu'ils pensent le monde ainsi qu'ils n'ont ni chefs ni États. Inversement, si les modernes ont inventé les rois, les chefs et les États, c'est qu'ils ont commencé par concevoir des dieux « transcendants ». Voilà qui montre que la pensée de Marshall Sahlins a parcouru un long chemin depuis ses débuts de marxiste alternatif. On regrettera beaucoup sa disparition, car le polémiste qu'il était n'aurait pas manqué d'enrichir encore sa réflexion au fil des débats soulevés par ce testament engagé. ●

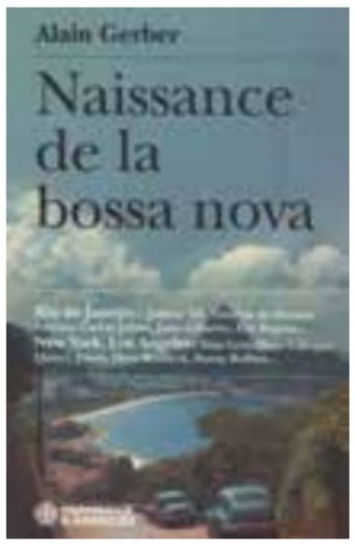


© Helen Birch Bartlett Memorial Collection/Art Institute Chicago

Marshall Sahlins Anthropologue, professeur à l'université de Chicago, il fut jusqu'à sa disparition en 2021 un des grands spécialistes de l'Océanie et des sociétés préindustrielles. Croisant différentes sciences sociales, son œuvre a nourri de nombreux et vifs débats.



CULTURE



COMMENT LA BAIGNEUSE D'IPANEMA A FAIT LE TOUR DU MONDE

Naissance de la bossa nova
Alain Gerber, Fremeaux & Associés, 2025, 320 p., 28 €.

L'écrivain Alain Gerber se fait ici historien pour retracer l'aventure de la bossa nova, ce style musical né à Rio dans le quartier de Copacabana, sous l'impulsion de jeunes gens de bonne famille. En 1956, le Brésil est en pleine transformation : son président nouvellement élu, Juscelino Kubitschek, encourage une nouvelle vision de la culture et des arts, en décidant notamment de construire la futuriste Brasilia. D'ascendance gitane et guitariste amateur, il rejoint souvent en pleine nuit son ami le diplomate et poète Vinicius de Moraes, poète et parolier, esprit fantasque qui fréquente peu son bureau et passe son temps dans sa baignoire à composer sur une machine à écrire posée sur une planche.

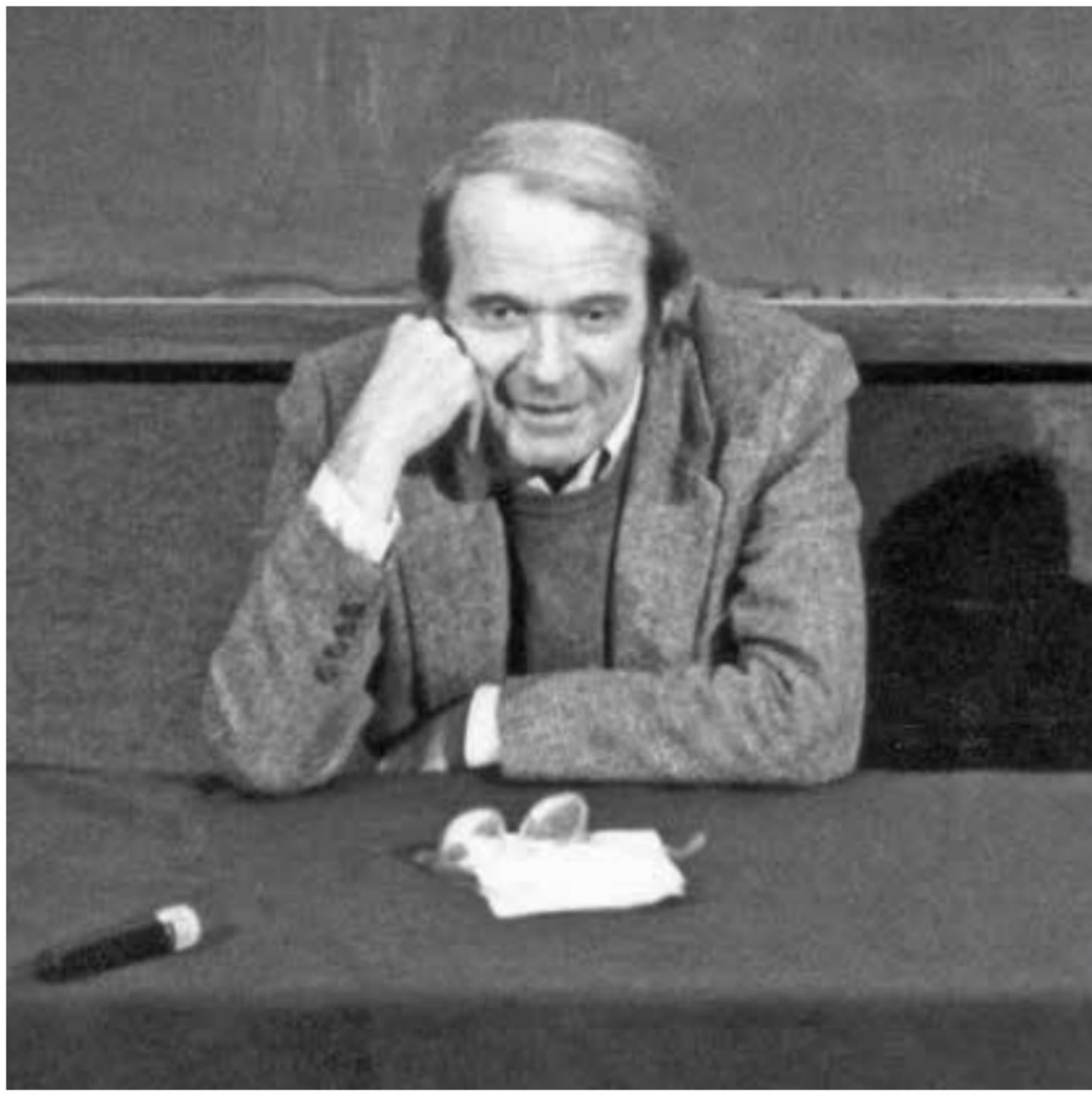
Dans cet appartement défilent des artistes qui vont révolutionner la musique brésilienne, en modernisant la samba née dans les années 1920. Joaõ Gilberto, homme discret et agoraphobe, préférant parler aux chats plutôt qu'aux humains, guitariste d'une grande habileté rythmique, invente le *canto falando* (chant parlé). Il interprète les mélodies du pianiste Antonio Carlos Jobim, qui aime mélanger airs brésiliens, jazz et musique classique, et compose entre autres *The Girl from Ipanema* qui fera le tour du monde, sur des paroles de Moraes. Ce nouveau genre n'est pas festif comme la samba ni tragique comme le tango, il impose un style doux-amer mêlant tristesse (*saudade*) et ironie. Une génération d'interprètes et de compositeurs brésiliens va le développer, de Nara Leaõ à Baden Powell, avant qu'il soit supplanté par une chanson plus engagée contre la dictature instaurée en 1964 (mouvement dit *protesto)*, et alors que ses fondateurs ont quitté le pays.

Comment expliquer le succès planétaire du genre ? La qualité de l'écriture et du jeu musical, le ton intimiste collant à la modernité n'expliquent pas tout : la bossa nova a été réinterprétée par les grandes firmes de disques américaines. Plus aseptisée, elle est alors portée par des vedettes comme Stan Getz et Frank Sinatra, et se diffuse largement en Europe ou au Japon, frôlant parfois la musique d'ascenseur, mais désormais devenue langage international. ● **RÉGIS MEYRAN**

© Harvey Meston/Getty Images



Sur les lignes de vie
Gilles Deleuze, Minuit, 2025, 144 p., 16 €.
Sur l'appareil d'État et la machine de guerre
Gilles Deleuze, Minuit, 2025, 496 p., 27 €.



PHILOSOPHIE

Deleuze pris sur le vif

« *Un cours,* a écrit Gilles Deleuze dans *L'abécédaire, c'est autant d'intelligence que d'émotion.* » C'est par là qu'il faut aborder la publication de deux de ses cours donnés en 1980. Car leur lecture fonctionne d'abord comme un voyage dans une atmosphère perdue, celle de l'université de Vincennes. Qui a déjà prêté l'oreille aux enregistrements sonores de ces cours (accessibles en ligne *via* Webdeleuze) entendra sans doute la voix du philosophe, si singulière, l'accompagner tout au long de sa lecture. Deleuze hésite, se reprend, est interrompu, répond à une objection. D'un coup, un brouhaha monte du dehors. Deleuze s'arrête : « *Il se passe quelque chose de grave peut-être… Je crois qu'il faut y aller.* » Ainsi du cours du 11 mars 1980 brutalement interrompu au milieu d'une lecture serrée du *Capital* de Karl Marx. Un cours, dit encore Deleuze dans *L'abécédaire*, c'est une « *matière en mouvement* » comme une œuvre musicale. Et c'est une émotion de ce type, musicale, qu'on peut éprouver en suivant les mouvements inattendus de chaque séance – comme si on assistait à l'éclosion d'une pensée, à son remuement, à son développement, toujours en prise avec le monde qui la force à naître. Le cours *Sur les lignes de vie* progresse ainsi dans la voie d'une « *géoanalyse* » capable de cartographier les existences singulières.

Chaque individu, propose Deleuze, peut être conçu comme un « *paquet de lignes* » qui traversent sa vie : les segments durs (nos identités assignées), les microfêlures (nos crises) et les lignes de fuite (les processus créateurs qui rendent incertaines les assignations et nous emportent vers de nouveaux devenirs). Mais, même dans ce dernier cas, le danger rôde toujours. Chaque ligne de fuite peut « *tourner en ligne de mort* ». Cette vie retournée contre elle-même, Deleuze la nomme « fascisme », et son cri est « *Vive la mort !* » C'est à cet endroit qu'une jonction s'opère avec le cours *Sur l'appareil d'État et la machine de guerre*. Deleuze s'intéresse au problème de la formation de l'État dans ses relations ambivalentes à la « machine de guerre ». L'État gouverne un « *espace strié* » pour y contrôler une population sédentarisée au moyen d'une bureaucratie et d'une police, tandis que la machine de guerre menace cette répartition par des groupes nomades armés qui opèrent dans des « *espaces lisses* » incontrôlés. Or, le fascisme correspond au moment où l'État, qui tend à s'approprier la machine de guerre pour la neutraliser, se trouve finalement emporté par sa logique, lancé dans la poursuite illimitée de la guerre. Une guerre sans objectif, qui ne vise qu'à se reproduire – et qu'on pourra, au besoin, renommer « paix », « *une paix de la terreur* », dit Deleuze. La ligne de fuite qui se retourne en ligne de mort à l'échelle individuelle trouve ici son équivalent politique dans la machine de guerre intégrée à l'État qui s'ensauvage. Deux échelles sur une même image du monstre fasciste. À n'en pas douter, ces deux cours de Deleuze offrent un atlas utile pour s'orienter par gros temps ! ● **LÉO FABIUS**

© Marc Gantier/Gamma-Rapho via Getty Images

SOCIOLOGIE

Solitaires entre mépris et résilience

Il est presque normal qu'Alexis de Tocqueville, qui, dès les années 1830, soulignait l'importance de l'institution du mariage dans la société étatsunienne, n'ait pas écrit une ligne sur les personnes seules. Les célibataires ont longtemps été considérés comme des adultes incomplets destinés à vivre dans l'ombre des familles. C'est aussi ce que relève Romain Huret, au vu de la diversité des discriminations dont ils ont été la cible dans ce pays du 19e siècle à la fin du 20e. Le spécialiste de l'histoire américaine documente abondamment les différentes facettes de cette déconsidération, allant des théories eugénistes qui les assimilaient à des ratés aux régimes fiscaux qui les sanctionnaient. Il montre comment ce traitement politique et social a marqué leur vie quotidienne et impacté leurs opportunités professionnelles. Les célibataires ont souvent été orientés vers certaines carrières particulières : pour les femmes, le soin des autres et les professions intellectuelles, comme l'enseignement, pour les hommes, les emplois précaires et manuels.

La culture populaire, les chansons et la presse ne les ont pas épargnés, en particulier ces « vieilles filles » (*old maids*), célibataires ou homosexuelles, qu'on se plaisait à imaginer seules avec leur chat et dont on se moque pour avoir « *raté le bus* ». Romain Huret, cependant, ne se contente pas de détailler ces mauvais traitements. Il met aussi en lumière la résilience et l'ingéniosité de celles et ceux qui ont souvent réussi à bâtir des familles de substitution, se sont dévoués pour leurs proches, ou ont su trouver des espaces d'émancipation dans le travail, le militantisme social, la création artistique ou la vie communautaire. Lentement, discrètement, mais sûrement, les célibataires américains ont donc participé à l'évolution des mentalités, du cadre législatif et de la notion de famille vers des formes plus choisies et ouvertes. ● **FRÉDÉRIC MANZINI**



Les oubliés de la Saint-Valentin. Des vies à l'ombre du mariage
Romain Huret, La Découverte, 2026, 324 p., 22,50 €.

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Et si la dyslexie était un effet collatéral de la haute intelligence ?



Éditions Sciences Humaines
COLLECTION POCHE
978-2-36106-956-8
264 PAGES - 11,50 €
EN LIBRAIRIE
OU EN SCANNANT
CE QRCODE

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS

GENRE

QUAND LES FEMMES ONT CREVÉ L'ÉCRAN

En 1978, Claude Sautet, plutôt connu pour ses portraits de mâles en crise, réalise *Une histoire simple*, son premier film centré sur des personnages féminins. Au premier rang d'entre elles, Romy Schneider, héroïne présentée comme libre, mais qui finit par trouver, selon Hélène Fiche, son « *accomplissement dans la maternité* ». *Une histoire simple* fait partie du corpus de 362 films français à succès, sortis entre 1969 et 1982, décortiqués par la chercheuse pour composer une histoire tout sauf simple : celle de la représentation des femmes à l'écran dans l'« entre-deux-mai » allant de l'après-1968 aux premiers mois de la présidence Mitterrand. La proportion d'héroïnes dans les films grimpe alors en flèche. Des « *femmes agissantes* », professionnellement accomplies et sexuellement actives, mènent la danse et expriment leur point de vue. De *Diabolo menthe* à *La Boum* en passant par *La Gifle*, les héroïnes adolescentes fleurissent. De nouvelles actrices (Romy Schneider, donc, mais aussi Annie Girardot, Marlène Jobert, Stéphane Audran et Miou-Miou) s'imposent en tête d'affiche. Cette place croissante à l'écran se lit aussi, en creux, dans celle occupée par les hommes : les années 1970 sont celles des patriarches agonisants (Jean Gabin), des quadras et quinquas en pleine crise du milieu de vie (Philippe Noiret, Jean-Pierre Marielle) ou des losers en rupture avec les canons de la masculinité (Pierre Richard, Michel Blanc). De quoi faire alors du cinéma français un cinéma féministe ? Pas si sûr : les films à l'affiche reflètent plutôt, dans un mouvement ambivalent, les mutations en cours et les résistances causées par ces dernières. Les femmes à l'écran sont émancipées, mais parfois punies pour leur indépendance, les adolescentes tour à tour considérées comme pionnières ou réduites à un défi immature jeté au *pater familias*. En cela, le cinéma français de cette époque offre, selon Hélène Fiche, un bon instantané de la révolution féministe, mais aussi du retour de bâton masculiniste qu'elle a engendré. ● JEAN-MARIE POTTIER



Ce que le féminisme fait au cinéma
Hélène Fiche, Agone, 2025, 408 p., 25 €.



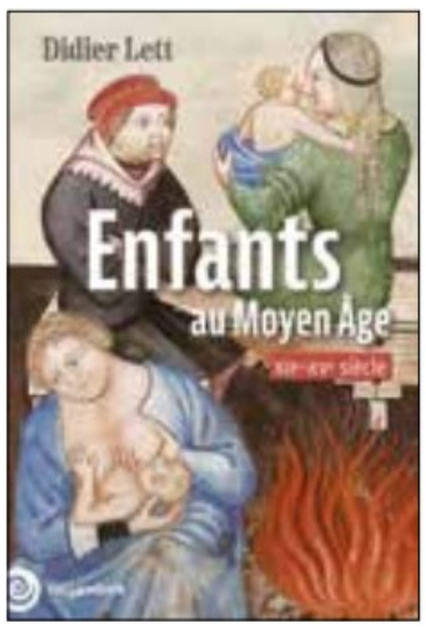
Miou-Miou dans *La femme flic*, de Yves Boisset (1980).

© Serge ASSIER/Gamma-Rapho via Getty Images

HISTOIRE

LE MOYEN ÂGE AIMAIT SES ENFANTS

« *L'enfant médiéval est un être aimé et entouré d'affection.* »
Cette affirmation n'est pas la moindre surprise que réserve la lecture de ce livre. En effet, la plupart d'entre nous en sont restés au verdict de Philippe Ariès, selon lequel la forte mortalité infantile au Moyen Âge avait pour conséquence un moindre attachement des parents à leurs rejetons. Didier Lett réfute cette idée. De la conception à la majorité, en passant par l'éducation, il traite non pas tant de l'enfance telle qu'elle était perçue à la fin du Moyen Âge, mais bien de l'enfant en tant que personne, jusqu'à 12 ans pour les filles, 14 ans pour les garçons, sur la base de textes et de données archéologiques et anthropologiques.
Le lecteur découvre « *un autre Moyen Âge* », pour paraphraser Jacques Le Goff, où certes la mort et la violence sont présentes, mais où l'amour a une place. « La Vierge à l'enfant » n'est pas qu'un symbole, mais également un modèle émotionnel que les parents suivent, malgré les chagrins. Père et mère sont encouragés à participer activement à la formation et à l'édification morale de leurs enfants.
Les familles recomposées sont fréquentes, soit qu'elles résultent des séparations, les épouses s'estimant maltraitées par des maris qui abusent de leur « droit de correction », soit de deuils. Contrairement à la légende, marâtres et parâtres s'occupent des enfants du premier lit de leurs conjoints et ne cherchent ni à les tuer ni à les exiler. Les enseignants ont certes la main lourde et terrorisent leurs élèves avec des masques de croquemitaines, les négligences et maltraitances existent, ainsi que la pédocriminalité. Les parents sont terrorisés à l'idée que leurs nouveau-nés meurent sans être baptisés et rejoignent « *les limbes des enfants* » pour l'éternité. La césarienne se pratique non pour sauver la mère mais l'enfant, ne serait-ce que son âme. Cette vie rude et souvent courte ne fut cependant pas sans amour parental ou filial. Le Moyen Âge n'est définitivement plus un âge obscur. ● ROMAIN PIGEAUD



Enfants au Moyen Âge, XIIe-XVe siècle
Didier Lett, Tallandier, 2025, 416 p., 24,50 €.



NAISSANCE DU SIÈCLE DES CONFLITS MONDIAUX

1904.
Genèse du XXe siècle
Florian Louis, PUF, 2025, 256 p., 16 €.

Conformément à l'esprit de la collection « Une année dans l'histoire », Florian Louis se penche sur l'année 1904 à travers quatre événements : le massacre des Hereros et des Namas de Namibie par les troupes allemandes, la promulgation de la doctrine Roosevelt aux États-Unis, la guerre russo-japonaise et la conclusion de l'Entente cordiale franco-anglaise. Chacun des quatre chapitres retrace le déroulement des faits et rappelle les interprétations auxquelles ils ont conduit depuis. Faut-il voir dans les exactions allemandes une manifestation du « chemin spécial » (*Sonderweg*) qui conduira à la Shoah ou bien une illustration ordinaire du racisme colonial ? La « brutalisation » des sociétés européennes, d'abord dirigée contre des peuples du monde à l'aide de moyens techniques inédits, ne s'est-elle pas finalement retournée contre les Occidentaux lors des deux conflits mondiaux, en particulier le second ?

Le chapitre consacré à l'Entente cordiale permet de dissiper l'illusion rétrospective consistant à voir l'enchaînement des causes et des effets comme une nécessité sans alternatives. Typiquement, on relie le déclenchement de la Première Guerre mondiale à la mécanique implacable des alliances. Mais l'accord entre la France et l'Angleterre n'avait au départ aucune portée militaire. Il marquait la fin des tensions coloniales après des années d'anglophobie dans l'Hexagone. Il s'agissait davantage d'apaiser les rivalités que d'en susciter. Or l'Allemagne, souhaitant mettre à bas cette entente, accentua ses pressions sur la France, notamment au moment de la crise marocaine (le royaume chérifien était convoité par les deux puissances). Ceci rapprocha encore davantage la France et l'Angleterre, celle-ci s'inquiétant du développement à marche forcée de la marine allemande. Ainsi, ce qui avait été conçu au départ comme une démarche pacifique fut interprété par les empires centraux comme une provocation à laquelle il fallait répondre sans tarder afin de ne pas se trouver démuni en cas d'attaque. Où on voit que même les meilleures intentions du monde peuvent conduire à des catastrophes. ● THIERRY JOBARD

SOCIOLOGIE

COMBIEN VAUX-JE ?



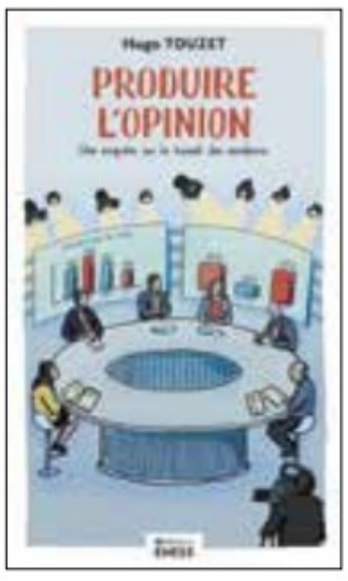
Avez-vous de la valeur ?
Alain Caillé, Le Bord de l'eau, 2025, 168 p., 15 €.

Tous, qui que nous soyons, sommes en quête de reconnaissance. Les individus autant que les pays ou les cultures aspirent à être reconnus pour ce qu'ils sont, plus précisément *« à leur juste valeur »*. Que de souffrances endurées quand ce n'est pas le cas ! Mais de quelle sorte de valeur parle-t-on, puisque ce n'est pas de valeur marchande qu'il s'agit ? Comment la mesure-t-on ? Et, ô comble du paradoxe, n'avons-nous pas tous fondamentalement la même valeur ? Telles sont les ambitieuses questions qu'affronte le sociologue Alain Caillé, professeur émérite de l'université Paris-Nanterre, théoricien et promoteur du convivialisme. Dans un premier temps, il avance prudemment une série de courts chapitres, qui se lisent comme un journal, où le problème de la valeur se rencontre sous la forme de cas divers mais très concrets : ici, un chapitre sur la visibilisation dans les réseaux sociaux, là un questionnement sur l'expression « femme puissante », sur les films *Barbie* et *Anatomie d'une chute*, ou encore sur le déclin de la France.

Morceau par morceau, le puzzle se constitue pour aboutir à une thèse qui est formulée dans la partie finale du livre, plus synthétique et théorique : « *Nous reconnaissons de la valeur*, conclut Alain Caillé, *à celles et ceux qui atteignent un certain équilibre entre intérêt pour soi et pour autrui* », autrement dit qui « *ont assez* [de valeur] *pour savoir et admettre qu'ils n'en ont pas plus que d'autres (et pas moins non plus) et qu'elle est en tout état de cause incertaine et fragile.* » En effet, il faut être soi-même suffisamment assuré de sa propre valeur pour ne pas chercher à s'imposer face à autres et leur prendre ce qu'ils ont, autrement dit pour accepter d'échanger avec eux, de leur donner et de recevoir d'eux. On reconnaît là les idées de l'*Essai sur le don* de Marcel Mauss. Nul besoin pour cela d'accomplir des exploits, puisqu'il suffit de réussir à trouver sa place au milieu des autres, à la fois comme individu et comme membre d'une humanité vis-à-vis de laquelle nous sommes redevables. Et cet équilibre vaut bien tout l'or du monde. ● **F.M.**

© Wenmei Zhou/Getty Images

Dans la tête des sondeurs



Produire l'opinion. Une enquête sur le travail des sondeurs
Hugo Touzet, éditions de l'EHESS, 2025, 312 p., 17 €.

« *L'opinion publique n'existe pas* » et ceux qui prétendent la sonder se livrent à un *« usage illégal de la science sociale, comme on parle d'usage illégal de la médecine »*. Ces formules de Pierre Bourdieu ont durablement marqué le rapport de la sociologie française aux sondages d'opinion. Qu'en pensent les premiers intéressés, les sondeurs ? Ont-ils l'impression de mesurer une opinion préexistante ou sont-ils conscients du risque de s'en faire les ventriloques ? Pour dépasser le « *mythe de la boîte noire* » souvent associé aux sondages, le sociologue Hugo Touzet, en plus d'un classique travail d'entretiens et d'archives, a travaillé pendant quatre mois, à visage découvert, pour le département opinion d'un institut. Le chercheur dresse le portrait d'un secteur qui, depuis plusieurs décennies, s'internationalise et est confronté à des exigences de rentabilité croissantes qui pèsent sur les rémunérations. Les instituts doivent travailler simultanément sur un grand nombre d'enquêtes, parfois en produire une en quelques heures quand l'actualité semble l'exiger. Leurs salariés doivent arbitrer au quotidien entre la profitabilité d'un sondage et le supplément de notoriété qu'il va apporter, mener des négociations serrées avec les clients sur la pertinence d'une question ou la taille d'un échantillon, identifier comment communiquer de manière précise mais percutante sur les résultats.

En résulte une tension entre deux logiques, celle de la relation marchande, « *le client est roi* », et celle du déploiement des savoir-faire professionnels, « *l'enquête est reine* ». Une tension dont sont conscients les sondeurs, qui ne « *rejettent pas en bloc* » la critique savante de leur activité. Né de liens forts avec le monde scientifique, le secteur des sondages s'en est peu à peu éloigné mais ses salariés ont, aujourd'hui encore, souvent fréquenté les mêmes amphithéâtres que les chercheurs qu'ils côtoient parfois dans les médias. Entre sciences sociales et sondages, la paix est improbable, mais la guerre semble impossible. ● **J.-M.P.**

SCIENCE POLITIQUE

LE POPULISME, UN SUCCÈS FLOU

Si le populisme, le phénomène mais aussi le mot, a un succès fou c'est qu'il s'agit aussi d'un succès flou. Spécialiste notamment de la politique italienne contemporaine, Marc Lazar s'est lancé dans une cartographie historique de cette « *mobilisation* […], *postulant l'existence d'un antagonisme terme à terme, constant, irréversible, entre une classe dirigeante honnie et le peuple érigé en un sujet actif de l'histoire* ». Il date sa naissance, en France, de l'éphémère vogue boulangiste de 1888-1889. Un premier épisode suivi de beaucoup d'autres. Certains sont bien connus (les ligues d'extrême droite des années 1930, le poujadisme, les Gilets jaunes), d'autres moins souvent traités dans le cadre des histoires du populisme (les maoïstes, le mouvement des travailleurs indépendants mené par Gérard Nicoud dans les années 1970). Certains relèvent selon l'auteur d'un populisme « *intégral* » ou « *structurant* » qui joue sur une opposition entre un peuple mythifié et des élites honnies : c'est le cas du national-populisme du Rassemblement national (RN) mais aussi, de manière croissante et fluctuante depuis une décennie, du populisme de gauche de la France insoumise (LFI). D'autres



Pour l'amour du peuple. Histoire du populisme en France
Marc Lazar, Gallimard, 2025, 320 p., 22,50 €.

épisodes populistes, en revanche, relèvent d'un populisme « *intermittent* » ou « *occasionnel* » qui constitue davantage une potentialité ou une tactique d'accession au pouvoir : lors de sa première campagne présidentielle victorieuse, Emmanuel Macron n'hésitait pas à se camper en candidat antisystème contre « *la classe politique et médiatique* », avant d'abandonner cette posture une fois élu. Catégorie parfois floue, le populisme se révèle aussi fluide : en témoigne le pas de deux auquel se livrent ses principales incarnations actuelles, le RN et LFI, tiraillées entre l'appel au peuple et les alliances parfois nécessaires avec les élites, de droite comme de gauche. ● **J.-M.P.**



« Je me suis éparpillée, il faut me ressaisir.
Les bonnes résolutions,
un coup de pied au cul, et ça repart.
Cette fois-ci,
quand la panne est survenue,
j'ai laissé le décrochage se produire. »

EN LIBRAIRIE LE 23 JANVIER

Un classique des sciences humaines

PSYCHOLOGIE

La société ouverte et ses ennemis
Karl Popper, Routledge, 1945.



En défense de la démocratie libérale

Écrit durant la Seconde Guerre mondiale alors qu'il enseignait en Nouvelle-Zélande, *La société ouverte et ses ennemis* est une critique des philosophies de l'histoire qui, selon son auteur, ont contribué à l'avènement des totalitarismes au 20e siècle. Avec cet ouvrage, Karl Popper (1902-1994), jusque-là connu comme philosophe des sciences, entame une réflexion politique après une œuvre épistémologique (*La logique de la découverte scientifique*, 1934) qui défendait déjà une certaine forme d'indéterminisme de l'avancée des savoirs scientifiques. On retrouve des aspects de cette épistémologie dans la critique qu'adresse Popper aux penseurs qui assignent un sens nécessaire à l'histoire. Du même coup, Popper entend dans ce texte défendre la démocratie libérale, et son amélioration par réformes successives plutôt que par une révolution brusque.

Il reprend à Henri Bergson la notion de « société ouverte » telle que le philosophe l'a exposée dans *Les deux sources de la morale et de la religion* (1932). Une société tribale est « *soumise à des forces magiques* » et une morale close, tandis qu'une société ouverte « *libère les capacités critiques de l'homme* ». Le passage de l'une à l'autre peut induire un choc « *qui favorise les mouvements réactionnaires orientés vers un retour au tribalisme* ». Fascisme et communisme sont, selon Popper, des doctrines réactionnaires se rattachant à « *une tradition aussi ancienne et aussi jeune que notre civilisation* ». Dans un précédent ouvrage, *Misère de l'historicisme* (1944), Popper avait déjà critiqué ces courants qui confondaient d'après lui « *prévision scientifique et prophétie historique* » en méconnaissant les méthodes de la science.

La critique de Karl Popper s'appuie sur la relecture de trois auteurs majeurs du panthéon philosophique : Platon, Georg Hegel et Karl Marx. Il accuse le premier d'élitisme, voire de racisme, et les deux autres d'avoir promu une vision déterministe et morale, voire théiste, de l'histoire. Leurs conceptions du monde et de l'histoire relèvent de « *l'édification utopiste* », à laquelle Popper oppose les interventions limitées, seules rationnelles à son sens.

La partie consacrée à Marx est la plus développée du livre. D'un côté, Karl Popper rend hommage à l'humanisme de Marx, mais de l'autre dénonce plusieurs points essentiels de sa doctrine : l'avènement d'une société sans classes, le rôle inévitable de la violence dans l'histoire, l'acheminement du capitalisme vers une contradiction insurmontable ainsi que la théorie du surtravail. Popper fait observer que le développement économique et l'intervention de l'État après la Première Guerre mondiale ont invalidé ces thèses. Ceci étant, Popper a tendance à faire de la pensée de Marx un déterminisme absolu, ce qu'elle n'est pas. Et sa présentation de Hegel en précurseur du totalitarisme, lorsqu'elle ne relève pas de la pure invective, a été vertement réfutée par les spécialistes. Pour Hegel, c'est la force même des institutions qui doit prémunir de toute forme d'autoritarisme.

La société ouverte et ses ennemis fut reçu de manière remarquée, mais controversée dans l'espace anglophone : encensé par Bertrand Russell, mais également très critiqué par des spécialistes de Platon et Hegel. En tant que manifeste antimarxiste, sa publication sera interdite en URSS jusqu'en 1992. En France, Karl Popper est commenté positivement en 1956 par Raymond Aron, mais une première traduction partielle ne sera disponible qu'en 1978. Des intellectuels libéraux, Raymond Boudon et Jean-François Revel, la feront connaître. Une nouvelle traduction intégrale est disponible depuis cette année aux éditions Les Belles Lettres. ● T.J.

À LIRE Karl Popper, *La société ouverte et ses ennemis*, avant-propos, traduction et annotation par Didier Delsart, Les Belles Lettres, 2025, 832 p., 55 €.

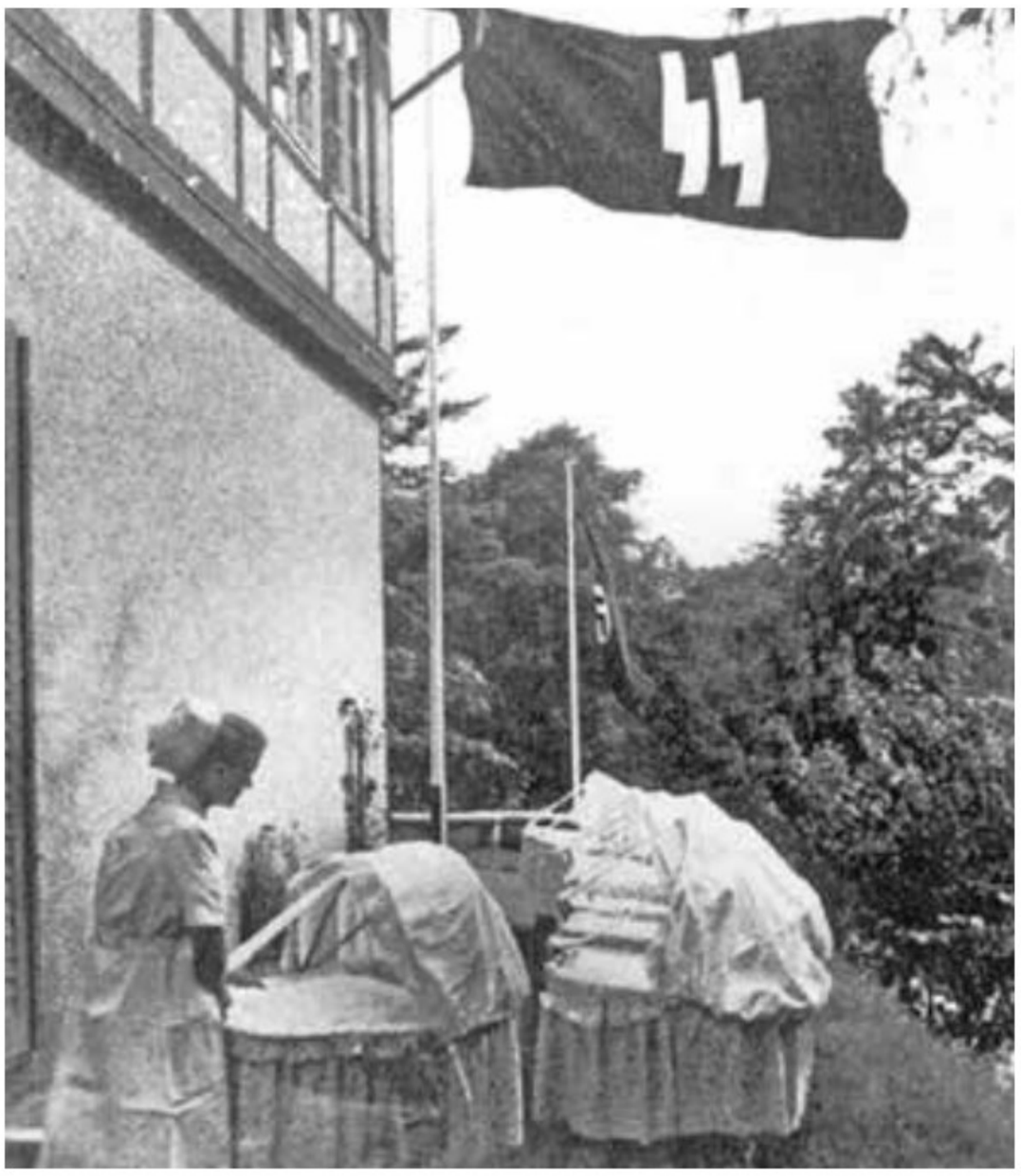
© Coll personnelle

Littérature

ROMAN

PARADOXAL MÉTISSAGE

Issu d'un père ivoirien et d'une mère née dans une pouponnière nazie, Matthieu Niango explore l'histoire de ses origines familiales.





Le Fardeau
Matthieu Niango,
Mialet-Barrault,
400 p., 22 €.

Dans son dernier livre, *Le Fardeau*, Matthieu Niango raconte une enquête généalogique sur ses origines familiales étonnantes. Né d'un père ivoirien et d'une mère mosellane, l'auteur apprend à l'âge de 20 ans que celle-ci a été adoptée. Il consulte les archives départementales, interroge des témoins et découvre que Gisèle Niango, éprise de tolérance, est née en Belgique en 1943 dans un *Lebensborn*, c'est-à-dire une pouponnière nazie. Au nombre d'une trentaine pendant la Seconde Guerre mondiale, ces *Lebensborn* (« fontaines de vie » en vieil allemand) ont été créés par Himmler. Le premier d'entre eux a ouvert à Steinhöring, en Bavière, en 1935. Dans le cadre de la politique eugéniste du III[e] Reich, le chef de la SS voulait « *régénérer la race aryenne* » (*sic*), supposément « *abâtardie* ». Au moment où les camps de concentration et d'extermination devaient éliminer les « *races* » jugées « *impures* », les *Lebensborn* visaient à développer la « *race des seigneurs* » en accueillant dans les meilleures conditions les enfants non désirés des SS, la future élite au « *sang pur* ».

En dix ans, quelques 10 000 bébés naquirent dans ces centres très spéciaux, parmi lesquels la petite Gisèle, ou plutôt, à l'époque, Gizela. Pour éclairer l'histoire de sa mère, Matthieu Niango puise dans les travaux du journaliste et écrivain Marc Hillel (*Au nom de la race*, avec Clarissa Henry, 1975) et ceux, non traduits en français, de l'historien allemand Georg Lilienthal (*Der Lenbensborn e.V*, 2003). Écrit à la première personne et riche d'allers-retours entre les années 1920 et les années 2020, *Le Fardeau* se lit comme un roman, vivant et subjectif, avec une courbe d'apprentissage qui a été celle de l'auteur. Le contrechoc sur la famille n'est pas occulté, car l'enquête, forcément, affecte la mère comme le fils : « *Maman a honte du* Lebensborn. » Pour autant, l'auteur a mené une recherche historico-généalogique de première main, laquelle débouche sur une conclusion déroutante : la mère de Gizela-Gisèle était une Juive hongroise qui avait noué une relation avec un officier de l'armée allemande. L'écrivain revisite ainsi la période de l'Occupation, à l'entrechoquement violent de la grande histoire et de la chronique familiale. Ces qualités réelles, alliées à l'intérêt que suscite la période, ne suffisent peut-être pas à expliquer le succès d'un livre adapté au théâtre et promu par des médias aussi différents que *Marianne* et *Mediapart*, France Bleu et TV5 Monde. L'accueil enthousiaste réservé au récit tient sans doute aussi à la personne de Matthieu Niango lui-même, « *Noir et petit-fils de SS* ». Car ce « *métis* », écrit-il de lui-même, incarne précisément ce mélange que les nazis abhorraient, cette « *souillure de la race blanche* » (*sic*). « *Peau brune, cheveux crépus et sang aryen* » (*sic*), « *pygmée, SS* » (*sic*), note-t-il. Ses propos font écho à la fascination qu'exerce aujourd'hui encore ce que le théoricien de la littérature Roger Toumson et à sa suite la sociologue Solène Brun appellent « *le mythe métis* ». À savoir, ce fantasme désormais séduisant d'une réconciliation par l'union. Or, comme le remarque en substance l'historien et anthropologue Jean-Luc Bonniol, il est paradoxal de considérer qu'un concept qui présuppose l'existence de races distinctes puisse servir de matrice au dépassement de la race. « *En France, on ne parle pas de race, et pourtant le métissage est partout* », souligne Solène Brun. *Le Fardeau*, qui alimente abondamment le « mythe métis », illustre le paradoxe. ● **ÈVE CHARRIN**

© Universal Images Group/Getty Images

Culture

NOTRE SÉLECTION mensuelle d'œuvres **culturelles et documentaires**

EXPOSITION

Peinture en musiques

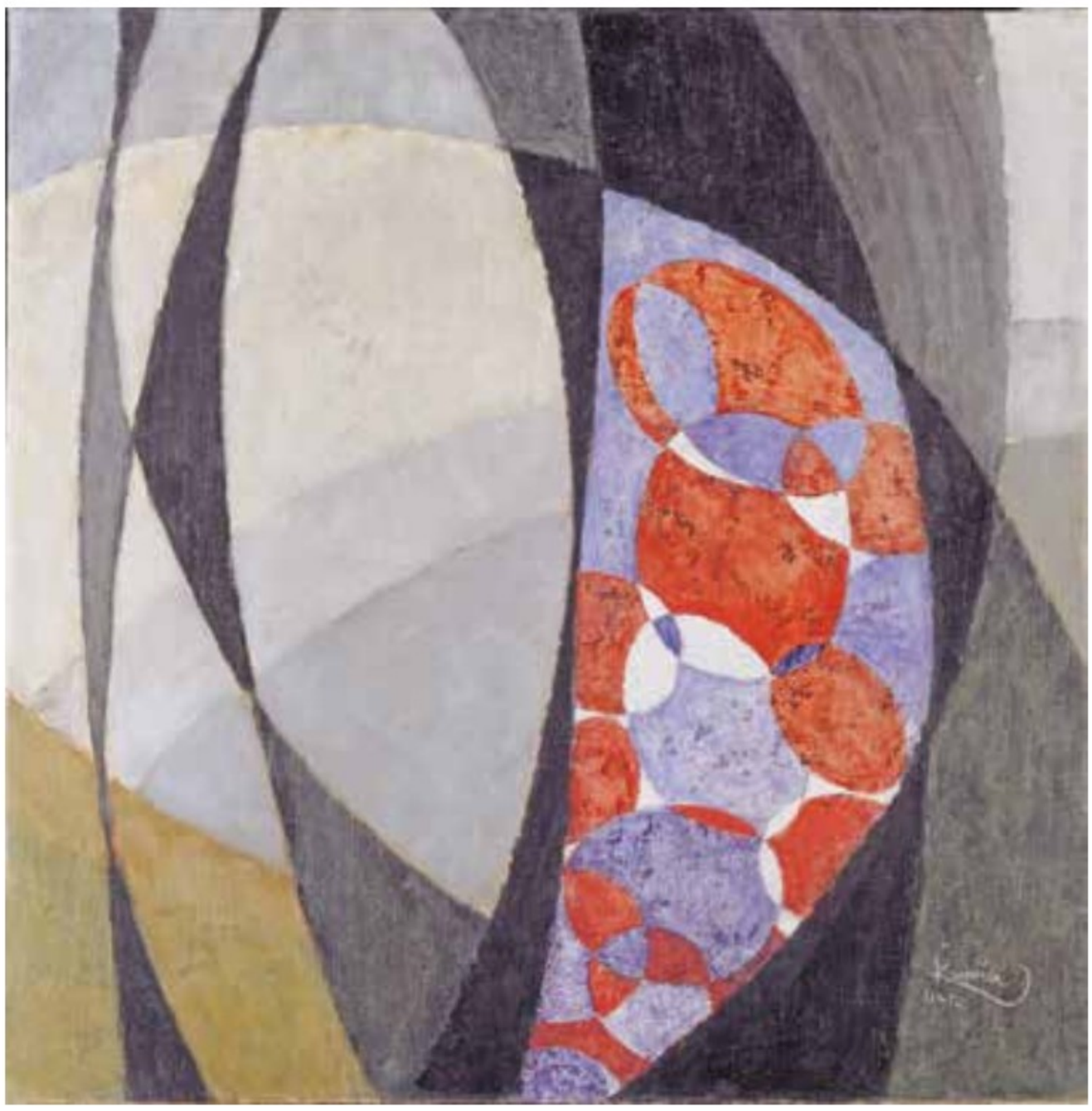
La Philarmonie de Paris met en regard l'œuvre de Kandinsky et les compositeurs de son temps.

Quels rapports l'œuvre picturale de Vassili Kandinsky entretient-elle avec la musique ? C'est ce qu'explore une exposition de la Philharmonie de Paris en mettant en lumière les sources d'inspiration du peintre et ses collaborations de 1910 à 1933. Outre des partitions et disques issus de la collection privée de Kandinsky, le parcours montre comment la musique nourrissait constamment la réflexion de l'artiste, avec une touche de mysticisme. Une exposition à suivre de préférence avec le casque relié au boîtier de médiation, qui diffuse « *un ou deux extraits de musique dans chaque salle, pour ne pas alourdir le parcours et restituer la sensibilité de Kandinsky* », explique Marie-Pauline Martin, l'une des commissaires de l'exposition et directrice du musée de la Musique (Philharmonie de Paris). Face aux toiles consacrées à l'Apocalypse, le visiteur entend ainsi des musiques d'Alexandre Scriabine, qui a expérimenté avec la lumière en parallèle de ses compositions musicales. D'autres musiciens ont accompagné Kandinsky, tel Arnold Schönberg, dont des œuvres peintes sont exposées.

Dès 1913, Kandinsky diversifie ses créations, qu'il s'agisse de poèmes en allemand ou de pièces théâtrales. C'est ce que montrent des archives de plusieurs pièces, « *rarement montrées du vivant de Kandinsky* », selon Marie-Pauline Martin, qui souligne la « *radicalité* » de ces œuvres sans narration et à décors mobiles. Une d'elles a été montée par Kandinsky cependant, celle consacrée aux *Tableaux d'une exposition* de Modeste Moussorgski, une série de morceaux pour piano qui lui a inspiré des costumes géométriques et des décors avant-gardistes. Le séjour de Kandinsky au Bauhaus à partir de 1922 lui ouvre de nouvelles perspectives, il s'intéresse notamment à la danse et à sa notation en observant la danseuse Gret Palucca. Quelques tableaux de la célèbre série « Compositions », pour illustrer le constructivisme géométrique, closent le parcours sur fond d'œuvres d'Alban Berg, élève de Schönberg. Une bande-son de l'exposition qui amène à porter un autre regard sur les tableaux de Kandinsky !

● OLYMPE LEMUT

« Kandinsky. La musique des couleurs »
Musée de la musique, Philharmonie de Paris, jusqu'au 1er février 2026.







Gauche : © Centre Pompidou, MNAM-CCI/Bertrand Prévost/Dist. Grand Palais Rmn-Adagp 2025/Presse - Droite haut : © BnF- Droite bas : © Centre Pompidou, MNAM-CCI/Philippe Migeat/Dist. Grand Palais Rmn/Presse

EXPOSITION

ZOMBIS, DE HAÏTI À HOLLYWOOD



© musée des Confluences - Bertrand Stofleth

Figure de cauchemar qui hante le cinéma comme la littérature, le zombi s'inscrit en réalité dans une histoire longue, complexe et nourrie d'influences multiples. C'est ce que révèle la riche exposition présentée au musée des Confluences, adaptation d'un projet du musée du Quai-Branly, avec une scénographie immersive qui exploite la hauteur du lieu et met en valeur des pièces exceptionnelles issues des collections lyonnaises.

Revenir aux origines du zombi, c'est comprendre qu'il naît du croisement des cultures africaines et caribéennes, dans le contexte colonial de l'esclavage. La figure apparaît à Haïti et mêle pratiques magiques d'Afrique de l'Ouest, savoirs naturels des populations amérindiennes et héritage religieux catholique.

Si le mot « zombi » prend racine en Afrique, c'est véritablement en Haïti que se forme la figure telle que nous la connaissons. De quoi s'agit-il ? D'un « non-mort », condamné par une société secrète ou se croyant lui-même victime de ce jugement. Le zombi apparaît en marge du vaudou, ce syncrétisme religieux né avec l'arrivée des premiers esclaves au 16e siècle dans l'île. La scénographie de l'exposition plonge le visiteur en Haïti : la reconstitution d'un temple vaudou, d'un tribunal de « fétiches magiques » et d'un cimetière permet d'évoquer l'étrange phénomène de « zombification ». Au sein du monde vaudou, la société secrète Bizango occupe une place centrale : c'est elle qui produit les zombis. Après avoir été jugée par un tribunal de fétiches, la victime ingère un poison qui le plonge dans un état de mort apparente. Enterrée puis déterrée par le sorcier – le bokor –, elle est ensuite « réanimée » grâce à un contrepoison. Maintenu dans l'hébétude, le zombi perd son libre arbitre et devient l'instrument du sorcier.

Après une plongée dans l'univers vaudou, l'exposition remonte le temps pour explorer la généalogie du zombi, avant de montrer comment les cultures populaires se sont approprié cette figure. Si les zombis sont mentionnés dès le 17e siècle par des voyageurs européens, il faut attendre le 20e siècle pour qu'ils deviennent un motif littéraire à part entière, avant de se déployer massivement dans des films, des séries, des bandes dessinées ou encore des jeux vidéo. Une figure plus vivante que jamais qui ne cesse de hanter nos imaginaires. ● CATHERINE HALPERN

« Zombis, aux origines »
Musée des Confluences, Lyon, jusqu'au 16 août 2026.

PODCAST

PLONGÉE DANS LE BLEU

Dans un livre sobrement intitulé *Bleu*, l'historien Michel Pastoureau a montré comment cette couleur s'est imposée comme la préférée des Européens alors qu'elle comptait si peu dans l'Antiquité. Dans un podcast original et stimulant entièrement consacré au bleu, Delphine Peresan-Roudil emprunte d'autres voies pour explorer le bleu et multiplie les angles d'approche à travers des entretiens passionnants avec des spécialistes.

Une escapade au Centre Pompidou permet ainsi de découvrir le « bleu Klein » à travers des œuvres monochromes de ce bleu vibrant, à la fois profond et lumineux, dont on apprend qu'il doit son intensité à un liant particulier. Yves Klein fera d'ailleurs breveter cette combinaison liant-pigment sous le nom d'IKB (International Klein Blue). Avec Léo Dugué-Perrin, l'auditeur explore ensuite un tout autre univers : celui des thés bleus – ou plus exactement des thés bleu-vert – moins oxydés que les thés noirs et offrant une palette aromatique d'une grande richesse. Une véritable leçon de dégustation, raffinée et érudite.

Le podcast s'aventure encore sur bien d'autres terrains tout aussi captivants : les uniformes bleu horizon, la couleur des piscines, la technique du cyanotype, les fromages bleus… Chaque épisode s'accompagne de ressources précieuses, qu'il s'agisse de liens ou de références bibliographiques. Une invitation à voir le monde… en bleu. ● C.H.

Culture Bleu
Podcast Culture Bleu/Lazuli Culture, créé, écrit et réalisé par Delphine Peresan-Roudil.



© Europeana/Unsplash



© Samuel Berthet

LA QUESTION QUI FÂCHE

LA CHRONIQUE

de **Nicolas Journet**

SHEIN : ont-ils acheté seulement du plastique ?

Le scandale soulevé en novembre 2025 par les poupées sexuelles infantiles présentes au catalogue de plateformes chinoises n'a pas seulement entraîné la menace de leur blocage. Un, puis une douzaine et enfin une vingtaine d'acquéreurs de ces révoltants sextoys ont été mis en garde à vue le 12 décembre. Certains seront jugés et risquent cinq ans de prison et 75 000 euros d'amende. Ce coup de filet a bien sûr suscité d'abondants commentaires en ligne. Ce qu'on y trouve atteint rarement le niveau minimum requis pour ce qu'on appelle un débat. Mais les sarcasmes accablant une justice ciblant des « *tripoteurs de plastique* » faute d'arrêter d'authentiques délinquants invitent cependant à remettre sur le métier une querelle canonique : celle des minimalistes et des maximalistes en matière d'éthique. On appelle ainsi le débat qui oppose les partisans de principes ou de conceptions particulières du bien, à ceux dont l'unique critère de jugement est la nuisance causée à autrui. Ces derniers, minimalistes donc, et représentés en France jusqu'en 2017 par le philosophe Ruwen Ogien, passent en général pour des libéraux invétérés, ouverts à toutes les émancipations : l'avortement, la liberté sexuelle, le mariage pour tous, les transitions de genre, l'usage de drogues, etc. Ils considèrent illégitimes les mesures légales qui entravent, voire pénalisent, les « *crimes sans victimes* ». Leur posture, cependant, ne mène pas à un laxisme total ni à l'indifférence : ne pas nuire ne dispense pas de venir au secours de ceux qui souffrent, et le poids des interdits dépend de la définition qu'on se donne d'autrui. S'abstenir de manger les animaux et limiter drastiquement son impact sur l'environnement s'accordent bien avec le minimalisme moral, comme l'a montré le philosophe Peter Singer.

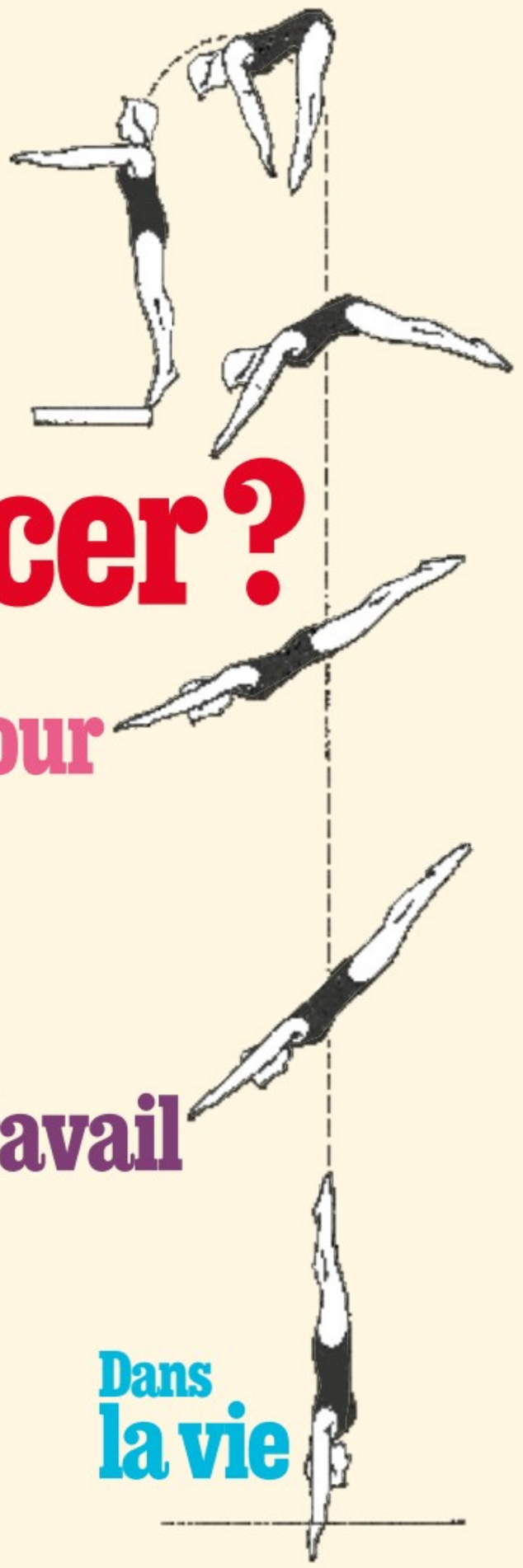
Le maximalisme éthique, de son côté, ne représente pas une école unifiée, mais une façon assez traditionnelle de conditionner la liberté au respect de certains biens ou principes : ils peuvent être religieux (ne pas pécher) ou laïques (respecter la dignité humaine), ou bien encore accordent la préséance à certaines vertus (le travail) ou à des devoirs envers soi-même. Certaines règles de la vie moderne sont claires à ce sujet : porter un casque à bicyclette, accrocher sa ceinture en voiture, respecter les obligations assurancielles. Il existe donc bien des manières d'évaluer moralement des comportements qui, à première vue, ne nuisent pas à autrui, et d'en déduire des mesures légales.

Poursuivre les acheteurs de poupées sexuelles est-il maximaliste ? Tant que leur apparence a été celle d'adultes approximatifs, on n'a pas trouvé matière à condamner. Mais il y a sept ou huit ans, des fabrications chinoises au physique juvénile et réaliste ont commencé à faire parler dans les médias. Parallèlement, le Code pénal français s'est doté en 2021 d'un article 227-23 punissant l'exportation, l'importation et la détention d'images pédopornographiques, en particulier acquises par des moyens électroniques. C'est tout simplement cet article qui a permis la garde à vue des personnes interpellées pour avoir acheté une de ces poupées. À quels principes éthiques la loi renvoie-t-elle ? Un peu tous à la fois. D'abord, le fait qu'une image suppose un original (la photo d'un enfant). Ensuite, que cette représentation banalise la sexualisation des enfants, et en circulant, porte atteinte à leur dignité. *Last but not least*, que la contemplation de ces images incite les amateurs à passer à l'acte.

Ce n'est donc pas parce qu'ils se livrent à des actes sexuels sur « du plastique » que ces personnes ont été inquiétées, mais parce que la pornographie infantile est au départ une nuisance contre des enfants en chair et en os, puis une offense à leur image, et enfin, par ses effets, une incitation au crime. La répression de la pédopornographie ne répond donc pas seulement à une exigence maximaliste, elle s'appuie sur des arguments qu'un minimaliste aurait du mal à réfuter. Enfin, quant à ceux qui trouveraient la sanction sévère, ils seront rassurés d'apprendre qu'elle n'est pas plus grave que celle réservée au détenteur illégal d'une arme à feu de catégorie B, une carabine de tir sportif, par exemple. Or, personne n'ironise là-dessus. ●

philosophie magazine
N° 196
FÉVRIER 2026

philosophie magazine



Comment recommencer ?

En amour

Au travail

Dans la vie

UN MONDE D'ENNEMIS
La prédiction de Carl Schmitt s'est-elle réalisée ?

AVERROÈS A 900 ANS
Réconcilier foi et raison

Enquête
LE COUPLE EST-IL RINGARD ?

CAHIER CENTRAL



L'éternel retour selon Friedrich Nietzsche

MENSUEL / France 6,90 € - BELUX 7,50 € - CH 12,10 CHF - D 8,20 € - ESP-IT-GR-PORT-CONT 7,50 € - DOM 8,80 € - TOM 1120XPF - MAR 80MAD - TUN 14 TND - CAN 12,99 $CAD

L 17891 - 196 - F: 6,90 € - RD

En vente chez votre marchand de journaux

et sur **philomag.com**

unicef | pour chaque enfant

10KM

2e édition

10KM DE L'UNICEF

Le 10 mai 2026, où que tu sois

Prends le départ avec l'UNICEF France pour cette course solidaire

asics sound mind, sound body · OOOVATION · VITAMIN WELL · FINISHERS · HiPRO · MY RUNNING CLUB · agency